CONTES

DE

J. BOCACE.

TOME VIII.

J. 3. N. 8.e

H. Gravelot inv. *Vidal dir.*



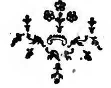
CONTES

DE

J. BOCACE.

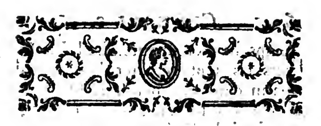
TRADUCTION NOUVELLE.

TOME HUITIÈME.



A LONDRES.

M. DCC. XCI.



CONTES DE BOCACE.

HUITIÈME JOURNÉE.

LE SOLEIL commençoit à peine à dorer la cime des plus hautes montagnes, lorſque la Reine & la Compagnie ſortirent de leur chambre pour aller reſpirer, dans le Parc, la fraîcheur du matin. Après s'être promenés quelque

temps, ils allèrent entendre la Messe vers les sept ou huit heures du matin dans une petite Eglise peu éloignée du Château. Au retour, on servit le dîné qui fut fort agréable. La musique & la danse suivirent le repas. La Reine permit ensuite à chacun d'aller faire sa méridienne, s'il le jugeoit à propos. On se réunit l'après-midi auprès de la belle fontaine, où, tout le monde s'étant assis, pour s'égayer à l'ordinaire par des récits amusans, Madame *Néiphile*, par les ordres de la Reine, commença à parler ainsi.

NOUVELLE I.

A Femme avare Galant escroc.

PUISQUE le Ciel a voulu que je commence la Journée, je ne ne m'en plaindrai point. Vous allez donc entendre ma Nouvelle. Je dois feulement vous prévenir que, comme il a été beaucoup queftion, dans les dernières qu'on a racontées, des tours que les Femmes ont joués aux Hommes, je crois devoir vous en conter un qu'un Homme joua malignement à une Femme : non que je veuille le blâmer de l'avoir ainfi trompée; c'eft, au contraire, pour

l'en louer : car la Femme le méritoit bien, & pour vous montrer en même temps que si les Hommes sont souvent dupes de leurs Maîtresses, ils savent aussi les duper à leur tour. Cependant, à dire le vrai, le trait que je vais vous raconter ne mérite pas le nom de tromperie, mais plutôt celui de juste punition : toute Femme qui se pique un peu d'honnêteté doit être jalouse de son honneur, & celle dont il s'agit l'étoit si peu du sien, qu'elle n'eut point de honte de le vendre. On peut pardonner des foiblesses à notre sexe, mais les Femmes qui osent se livrer pour de l'argent méritent le feu, comme le dit l'autre jour *Philostrate*, en nous contant l'aventure qui arriva à Madame *Philippe de Prato*.

IL Y EUT autrefois à Milan un Soldat Allemand, nommé *Gulfart*, qui passoit pour un fort honnête homme, & qui étoit fidèlement attaché au Prince qu'il servoit, qualité qui n'est pas ordinaire aux gens de sa Nation. Comme il se faisoit un point d'honneur de rendre ponctuellement ce qu'il empruntoit, il trouvoit sans peine de l'argent, & à très-petit intérêt, quand il en avoit besoin. Ce bon Soldat devint amoureux d'une très-belle Dame, nommée *Ambroise*, mariée à *Gasparin Sagastrace*, riche Négociant de Milan, qui le connoissoit particulièrement, & qui l'aimoit beaucoup. Il sut si bien s'y prendre, que le Mari ni personne ne s'apperçut de l'amour dont il brûloit pour elle. Croyant avoir remarqué qu'il ne déplaisoit pas, il se hasarda à lui faire parler, pour la prier de payer d'un

tendre retour les ſentimens qu'elle lui avoit inſpirés, lui promettant de s'en rendre digne par ſon empreſſement à faire tout ce qui pourroit lui être agréable. La Belle, après bien des façons, conſentit de ſe rendre à ſes deſirs, à condition qu'il garderoit un ſecret inviolable, & qu'il lui donneroit deux cens écus dont elle avoit beſoin.

Gulſart fut ſi choqué de l'avarice de la Dame, dont il ne l'auroit jamais ſoupçonnée, que peu s'en fallut que ſon amour ne ſe changeât en averſion; cependant il ſe radoucit, & réſolut de la tromper. Dans cette idée, il lui fit dire qu'il étoit prêt à faire ce qu'elle deſiroit; qu'il voudroit être plus riche pour lui offrir une plus forte ſomme; qu'elle n'avoit qu'à l'inſtruire du jour & du moment auxquels il pouvoit aller la trouver, & qu'il lui remettroit l'argent qu'elle lui demandoit. Cette Femme mépriſable lui manda que ſon

Mari partoit bientôt pour Gênes, & qu'elle ne manqueroit pas de l'envoyer chercher le jour même de son départ.

Gulfart sachant que *Gasparin* devoit bientôt faire ce voyage, se hâta de l'aller voir. J'aurois besoin, lui dit-il, de deux cens écus, & vous m'obligerez sensiblement de me les prêter, au même intérêt que vous m'avez toujours prêté jusqu'à présent. *Gasparin* lui rendit ce service avec plaisir, & compta la somme sur-le-champ, à la grande satisfaction du Militaire.

Quelques jours après, le Négociant partit pour Gênes. Sa Femme envoie dire aussi-tôt au Galant qu'il pouvoit venir, & qu'il n'oubliât pas d'apporter la somme convenue. *Gulfart*, qui avoit intérêt de trouver la Belle en compagnie, & qui craignoit qu'elle ne fût toute seule, se fit accompagner par un de ses Amis, & lui dit en la présence de cet Ami & d'un Commis qui étoit avec elle dans

ce moment, voilà, Madame, deux cens écus bien comptés que je vous prie de remettre à votre Mari, quand il ſera de retour de ſon voyage. Elle les prit, ſans entendre d'autre malice aux paroles de *Gulfart*, ſi ce n'eſt qu'il avoit parlé ainſi par pure politique, & pour qu'on ne ſoupçonnât pas que cet argent étoit le prix qu'elle avoit mis à ſes faveurs. C'eſt pourquoi elle lui répondit qu'elle ne manqueroit pas de s'acquitter de la commiſſion à l'inſtant même de ſon arrivée; mais voyons, ajouta-t-elle, ſi la ſomme eſt complète. Elle ſe met auſſitôt à la compter ſur une table, & voyant qu'il n'y manquoit pas une obole, elle la remit dans le ſac, & dit enſuite tout bas à *Gulfart* de repaſſer ſur la brune, parce qu'elle ſeroit ſeule. Il n'y manqua pas, & la Belle l'ayant conduit dans ſa chambre, ils paſſèrent la nuit enſemble. Le Galant ne s'en tint pas à cette nuit-là; il ſut engager Madame *Ambroiſe* à partager pluſieurs autres fois ſon

son lit avec lui, pendant l'absence de son Mari.

Quand celui-ci fut de retour à Milan, *Gulfart* saisit le moment qu'il étoit avec sa Femme pour entrer chez lui, accompagné de son Ami. *Gasparin*, lui dit-il après les premiers complimens, les deux cens écus que vous me prêtâtes, avant votre voyage, m'ayant été inutiles pour l'objet auquel je les destinois, je les rendis, le jour même de votre départ, à votre Femme, qui les compta aussi-tôt devant moi; ainsi, je vous prie de vouloir bien les rayer de votre livre. Le Mari, se tournant vers sa Femme, lui demanda si elle les avoit reçus, &, comme elle voyoit devant elle le témoin qui les lui avoit vu compter, elle ne put le nier, & s'excusa sur son peu de mémoire, de ce qu'elle ne lui en avoit point encore parlé. Soyez tranquille, dit alors *Gasparin* à *Gulfart*; j'en déchargerai mon livre aujourd'hui, sans plus tarder. Alors le Galant se retira fort content

d'avoir ainsi puni sa Maîtresse de son avarice, & d'avoir su adroitement jouir long-temps de ses faveurs, sans qu'il lui en eût coûté une obole. On imagine aisément combien la Dame dût être sensible à un pareil tour.



NOUVELLE II.

Le Curé de Varlongne.

LES HOMMES & les Dames furent enchantés du tour que *Gulfart* avoit joué à l'avare Milanoise. On en rioit encore, lorsque la REINE regarda *Pamphile* en souriant, & lui commanda de dire sa Nouvelle. Ce jeune Gentilhomme obéit incontinent & parla ainsi.

C'est donc à moi, MES BELLES DAMES, à vous amuser à mon tour, par le récit d'une petite Histoire. Il ne tiendra certainement pas à moi de remplir

& de passer vos espérances à cet égard. Ma Nouvelle sera contre ces sortes de gens qui nous offensent, sans qu'il soit en notre pouvoir de les offenser, du moins de la même manière, je veux dire les Prêtres qui semblent avoir conjuré contre l'honneur de nos Femmes, & qui croient avoir gagné les indulgences; lorsqu'ils sont venus à bout d'en séduire quelqu'une. Ils sont si contens, quand ils viennent de cocufier quelqu'un, qu'on jugeroit à leur joie, qu'ils ont mené aux pieds du Pape le Soudan d'Alexandrie. Il est fâcheux, pour nous autres Laïques, que nous ne puissions pas leur rendre la pareille. Mais nous avons du moins la consolation de nous venger sur leurs mères, leurs sœurs, leurs nièces & leurs bonnes amies, en leur faisant ce qu'ils font à

nos femmes. Mon dessein donc est de vous raconter une amourette de Village ; vous rirez de la singularité du dénouement, qui vous fera voir qu'il ne faut pas toujours s'en rapporter à la bonne foi des Prêtres.

DANS le Village de Varlongue, qui, comme on sait, ou comme on l'a ouï dire, n'est pas fort éloigné de la Ville de Florence, il y eut un Maître Curé, vigoureux de sa personne, & très-propre pour le service des Dames. Ce bon Pasteur, qui savoit à peine lire, avoit néanmoins le talent d'amuser ses ouailles & de les divertir le Dimanche, aux pieds d'un orme, par ses contes & ses propos joyeux ; &, quand les Maris s'absentoient, il savoit visiter leurs Femmes, auxquelles il donnoit sa bénédiction, leur portant tantôt du gâ-

teau, tantôt de l'eau bénite, & quelquefois des bouts de chandelle. Parmi les Paroissiennes à qui il faisoit ainsi sa cour, il n'y en avoit point qui lui plût davantage que *Belle Couleur*, femme d'un Paysan, connu sous le nom de *Bientevienne de Muzzo*. C'étoit à la vérité une bonne villageoise, dodue, fraîche, brunette, bien découplée, telle en un mot qu'il la falloit à M. le Curé. Elle étoit d'ailleurs de la meilleure humeur du monde, toujours la première à la danse, chantant au mieux l'air d'une bourrée & jouant parfaitement du tambourin. Le Curé en devint si fort amoureux qu'il faillit à en perdre l'esprit. Il couroit tout le jour, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, dans l'espérance de la voir. Quand il savoit, le Dimanche & les jours de Fête, qu'elle étoit à l'Eglise, il chantoit de toutes ses forces pour lui persuader qu'il étoit grand Musicien; mais quand il n'y voyoit point sa chère *Belle Couleur*, il s'y prenoit avec plus de mo-

dération. Cependant, quelque passionné qu'il fut, il sut si bien faire que *Bienvenue* ni personne ne s'apperçut de l'amour qui le tourmentoit. Pour se rendre favorable celle qui en étoit l'objet, il ne cessoit de lui faire de petits présens, & lui envoyoit tantôt une botte d'ail frais, tantôt des oignons nouvellement cueillis dans son jardin, tantôt de petits pois, & quelquefois un bouquet de fleurs. S'il la rencontroit quelque part, il la regardoit du coin de l'œil, comme un chien qui en veut mordre un autre : mais la Paysanne, faisant semblant de ne pas s'en appercevoir, & bien aise de paroître sauvage, passoit presque toujours sans s'arrêter. Ce dédain chagrinoit fort M. le Curé. Il ne se laissa pourtant pas décourager par les froideurs de la Belle. L'amour étoit trop enraciné dans son cœur, pour être en état d'y renoncer. Tel est le charme de cette passion qui nous plaît, lors même qu'elle nous rend malheureux. Un jour qu'il se

promenoit, ses mains derrière le dos & l'air tout pensif, le hasard voulut qu'il rencontrât *Bientevienne*, monté sur un âne chargé de différentes productions de son jardin. Il lui demanda où il alloit. Je vais à la Ville, Monsieur le Curé, pour une affaire importante : Je porte ces fruits & ces légumes au Seigneur de *Bonacorci de Ginestret*, pour l'engager à me traiter favorablement ; car vous saurez qu'il m'a fait donner une assignation par son coquin de Procureur, Juge des bâtimens, pour comparoitre devant le Tribunal Civil. Tu fais bien, mon cher ami, répondit le Curé, fort content dans le fond de son cœur ; Dieu te conduise, & reviens le plutôt que tu pourras. Si tu rencontres par hasard *Lapucio*, mon Clerc, ou *Naldino*, mon Valet, je te prie de leur dire de m'apporter des attaches pour mes fléaux. *Bientevienne* le lui promit, & continua son chemin.

Le Prêtre crut que c'étoit là le moment favorable, pour aller voir sa

bien aimée *Belle Couleur*, & pour faire une tentative auprès d'elle. Il courut droit à sa maison, & dit en entrant, Dieu veuille envoyer ici tous les biens qui sont ailleurs! La Paysanne, qui étoit montée en haut, l'ayant entendu, sôyez le bien venu, Monsieur le Curé, lui dit-elle; & où allez-vous donc ainsi trainant votre queue par le chaud qu'il fait? J'ai trouvé ton Mari qui alloit à la Ville, répondit le Pasteur, & je suis venu passer quelques instans avec toi. *Belle Couleur*, étant descendue, fit asseoir le Curé & reprit son travail, qui consistoit à trier de la graine de choux que son Mari avoit cueillie depuis quelques jours. Le Curé, profitant du tête-à-tête, entama ainsi la conversation. Il est donc décidé, ma chère amie, que tu veux toujours me faire souffrir? — Moi? & qu'est-ce que je vous fais? — Tu ne me fais rien à la vérité; mais n'est-ce pas assez de m'empêcher de faire avec toi ce que je voudrois! — Est-ce que les Prêtres

ſont cela ? — Sans doute, & mieux que les autres hommes. Pourquoi ne le ferions-nous point ? n'avons-nous pas tout ce qu'il faut pour cette beſogne ? nous y ſommes même plus habiles que les autres, parce que nous le faiſons plus rarement. Laiſſe-moi beſogner avec toi ; je t'aſſure que tu t'en trouveras bien. — J'en doute fort ; car vous êtes tous avares comme des Diables. — T'ai-je encore refuſé quelque choſe ? demande-moi ce que tu voudras, & ſois ſûre de l'obtenir. Veux-tu une paire de ſouliers, un ruban, un fichu ? — J'ai de tout ce que vous m'offrez là ; mais, puiſque vous m'aimez tant, rendez-moi donc un ſervice : je ferai enſuite tout ce que vous voudrez. — Parle, reprit le Curé avec vivacité, je ſuis prêt à faire tout ce qui te ſera agréable. — Je dois aller Samedi prochain à Florence, dit *Belle Couleur*, pour rendre de la laine que j'ai filée, & pour faire raccommoder mon rouet ; ſi vous voulez me prêter cent ſols, que vous

avez assurément, vous me mettrez dans le cas de retirer de chez un usurier ma jupe & mon tablier des Dimanches ; que je portois le jour de mes noces. Voyez si vous êtes dans l'intention de me donner cet argent : ce n'est qu'à cette condition que vous obtiendrez de moi ce que vous desirez. — Je n'ai pas d'argent sur moi, mais je m'engage à te donner les cent sols avant Samedi. — Oh ! vous autres Gens d'Eglise, vous promettez beaucoup & ne tenez rien. Vous ne ferez pas de moi, comme de la crédule *Billuzza*, que vous renvoyâtes bellement sans lui donner un seul liard, & qui, à cause de cela même, est devenue fille du monde. Je ne suis pas d'avis de me laisser duper de même. Si vous n'avez pas l'argent que je vous demande, allez le chercher. — Epargne-moi, de grace, la peine d'aller chez moi, par le grand chaud qu'il fait. D'ailleurs songe que nous sommes sans témoins, & qu'il n'en seroit peut être pas de même

à mon retour. Profitons de l'occasion, puisqu'elle est si favorable. — Allez-y, vous dis-je, sinon vous n'en tâterez point, je vous jure.

Le Prêtre, voyant qu'elle étoit résolue de ne consentir à rien, sinon au *salvum me fac*, & lui, desirant faire la chose *sine custodia* : puisque tu ne crois pas, lui dit-il, que je t'apporte les cent sols, tiens, voilà mon manteau que je te laisse pour gage. — Voyons ce manteau & ce qu'il peut valoir. — Mon manteau est d'un beau drap de Flandres, à trois bouts, & même à quatre, au dire d'un de mes Paroissiens. Il n'y a pas encore quinze jours que le Frippier *Otto* me le vendit dix bonnes livres, & *Buillet* qui, comme tu sais, se connoît en étoffes, prétend qu'il en vaut quinze. — Cela me paroît un peu difficile à croire ; mais je veux bien m'en contenter. Nous verrons si vous êtes homme de parole. Le Curé, qui brûloit d'envie de satisfaire sa passion, lui remit son manteau, & après qu'elle l'eut

l'eut enfermé dans un coffre, paſſons, lui dit-elle, dans la grange, où jamais perſonne ne vient. Le Curé la ſuivit & s'amuſa avec elle de la bonne manière. Après s'en être donné tant qu'il put en prendre, il s'en retourna chez lui en ſimple ſoutane comme s'il venoit de quelque noce.

A peine fut-il arrivé au presbitère, que, conſidérant le peu de profit qu'il retiroit de ſa Cure, il ſe repentit d'avoir laiſſé ſon manteau & penſa aux moyens de le recouvrer, ſans être obligé de donner la ſomme convenue : toutes les offrandes de l'année réunies auroient à peine pu la former. Son eſprit malin & ruſé lui fournit un expédient. Comme le jour ſuivant étoit un jour de Fête, il envoya le fils d'un de ſes voiſins chez *Belle Couleur* pour la prier de lui prêter ſon mortier de marbre, prétextant d'avoir du monde à dîner, ce qu'elle fit de grand cœur. Deux jours après, il le renvoya par ſon

Clerc, à l'heure qu'il jugea que *Bien-tevienne* & sa Femme devoient être à table. M. le Curé m'a chargé de vous bien remercier, dit le Clerc en s'adressant à la Femme, & de vous demander le manteau que le Garçon vous laissa pour gage, en vous empruntant le mortier. *Belle Couleur* fronçant le sourcil à cette demande, alloit répondre, lorsque son Mari l'en empêcha, en lui disant d'un air fâché : d'où viens prends-tu des gages de notre Curé ; tu mériterois en vérité que je te donnasse un bon soufflet, pour t'apprendre à te défier ainsi de notre honnête Pasteur. Rends-lui vîte son manteau, & garde-toi de jamais lui rien refuser sans gage, demanda-t-il même notre âne. La Femme se lève, en grognant entre ses dents, sort le manteau du coffre & dit au Clerc, en le lui remettant, je te prie d'assurer de ma part Monsieur le Curé que, puisqu'il agit de la sorte, il ne pilera de sa vie à mon mortier. Le Clerc s'étant acquitté

de la commiſſion, d'accord, répondit le Curé, mais tu peux dire auſſi à *Belle Couleur*, quand tu la verras, que ſi elle ne me prête point ſon mortier, je ne lui prêterai pas non plus mon pilon : l'un vaut bien l'autre aſſurément.

Bientevienne ne fit point attention aux paroles de ſa Femme, qu'il prit pour l'effet des reproches qu'il venoit de lui faire. Pour *Belle Couleur*, elle fut long-temps fâchée contre le Curé ; mais les vendanges racommodèrent tout. Le Prêtre lui fit préſent d'un petit tonneau de vin nouveau & d'une meſure de châtaignes, & recouvra, par ce moyen, ſes bonnes graces. Ils vécurent depuis en grande intelligence, viſitèrent fréquemment la grange, & prirent ſi bien leurs précautions, que perſonne ne ſe douta de leur intrigue.

NOUVELLE III.

L'Esprit crédule.

La Nouvelle de *Pamphile*, qui fit beaucoup rire les Dames, étant achevée, la Reine commanda à Madame *Elise* de dire la sienne. Cette Dame, qui rioit encore, commença aussitôt, & parla en ces termes. Je ne sais, mes Dames, si ma Nouvelle vous paroîtra aussi plaisante, que celle que vous venez d'entendre; mais, du moins, je puis vous assurer qu'elle est très-vraie, quoique peu vraisemblable.

DANS notre bonne Ville de Florence, qui fourmille de toutes sortes de personnages, il y avoit un Peintre nommé *Calandrin*, homme simple & neuf au dernier point. Il étoit presque toujours avec deux autres Peintres, dont l'un portoit le nom de *Lebrun* & l'autre celui de *Bulfamaque*, gens fort enjoués, mais prudens & rusés, & qui ne fréquentoient *Calandrin* que pour s'amuser de sa grande simplicité.

Il y avoit dans le même temps à Florence un jeune homme nommé *Macé del Saggio*, qui étoit bien le personnage le plus facétieux & le plus délié qu'il fût possible de trouver. Ayant entendu parler de la simplicité de *Calandrin*, il résolut de s'en divertir, en lui jouant quelque bon tour, ou en lui faisant accroire quelque chose d'extraordinairement ridicule. Il le rencontra un jour dans l'Eglise

de *S. Jean*, occupé à examiner les diverſes peintures & le beau tabernacle qu'on avoit poſé depuis peu ſur le maître Autel. L'occaſion paroiſſant favorable à ſon deſſein, il s'en ouvre à un de ſes Amis qui étoit avec lui, & s'approche dans cette intention du bon *Calandrin*. Il fait d'abord ſemblant, ainſi que ſon Ami, de ne pas l'appercevoir, & ſe met à parler du mérite de certaines pierres, & en parle ſi pertinemment, qu'on eût cru entendre le plus fameux des Lapidaires. Le Peintre qui l'écoutoit raiſonner, & qui paroiſſoit émerveillé de ce qu'il entendoit, s'approche des deux diſcoureurs & les ſalue en les abordant. *Macé* continue ſa converſation avec ſon Ami, lorſque *Calandrin* l'interrompt pour lui demander où l'on trouvoit des pierres ſi précieuſes & de ſi grande vertu. On en trouve beaucoup, répond *Macé* d'un air ſérieux, à Berlinſonne, Ville de Baſque, ſituée dans un canton, nommé Bengodi, où l'on lie les ceps de

vigne avec de la sauciſſe. On a dans ce pays-là, continua-t-il, une oie pour de l'argent & un oiſon pardeſſus le marché. On y voit une montagne de fromage de Parme rapé, ſur laquelle demeurent des gens qui ne ſont occupés qu'à faire des macaroni & des maſſepins, qu'on cuit dans du jus de chapon, & qu'on jette enſuite en bas aux paſſans; & plus en a, qui plus en attrape. Au pied de cette montagne, coule un ruiſſeau de vin de Malvoiſie, auquel il ne ſe mêle jamais une goutte d'eau. O le bon pays! s'écrie *Calandrin*; mais, dites-moi, je vous prie, ce qu'on fait des chapons dont le jus ſert à faire les biſcuits? — Ce qu'on en fait? les Baſques les mangent tous. — Avez-vous été dans ce pays-là? — Si j'y ai été? oh! je vous en réponds; plus de mille fois. — Eſt-ce bien loin d'ici? — Il y a plus de mille lieues. — Il eſt donc encore plus loin que la Bruſſe? — Aſſurément,

Calandrin voyant que *Macé* difoit tout cela d'un grand fang-froid, le crut comme un article de foi. C'eft trop loin pour moi, ajouta-t-il; autrement je ferois ravi d'y aller avec vous, pour avoir le plaifir de voir faire la culbute à ces macaroni, à ces bifcuits, & d'en attraper une bonne quantité. Mais ayez la bonté de me dire fi l'on trouve, dans ce pays fi fingulier, les pierres dont vous parliez tout-à-l'heure? — Sans doute : il y en a de deux fortes. Les unes font des pierres à moudre, qu'on tire de Sertignage & de Moûtifce, dont on fait des meules de moulin, & ces meules tournent d'elles-mêmes pour faire la farine. Delà vient qu'on dit proverbialement, dans ce pays-là, que les graces viennent de Dieu & les bonnes meules de Moûtifce. Ces pierres à moudre font en fi grande quantité, que les habitans de ce pays n'en font pas plus de cas que des émeraudes. Celles-ci y font fi communes, qu'il y

en a des montagnes plus élevées que le Mont-Morel. Elles jettent tant d'éclat, qu'il fait jour au milieu de la nuit. Qui feroit enchâsser ces pierres, avant de les tirer de la carrière & les porteroit au Soudan, feroit sûr d'en avoir tout ce qu'il voudroit. L'autre espèce de pierre précieuse qu'on trouve dans ce pays, est celle que nous autres Lapidaires appelons éliotropie. Elle a la vertu de rendre invisible quiconque en porte sur soi. Il faut avouer, dit *Calandrin*, que ce pays est merveilleux. Faites-moi le plaisir de me dire, continua-t-il, si l'on ne trouve point ailleurs cette dernière sorte de pierre? — On en trouve aussi dans la Toscane, dans la plaine de Mugnon. — De quelle grosseur, de quelle couleur est-elle? — Il y en a de toutes les grosseurs, mais presque toutes sont de couleur noirâtre.

Calandrin, ayant bien retenu tout ce que *Macé* lui avoit dit de la nature de ces dernières pierres, & se

faiſant mille félicités chimériques, s'il pouvoit en trouver, ſe retira réſolu d'en chercher. Mais ne voulant rien faire ſans ſes amis *Lebrun* & *Bulfamaque*, il les chercha en diligence pour leur communiquer ſa découverte & ſon projet. Après avoir couru toute la matinée pour les joindre, il ſe reſſouvint ſur l'heure de midi, qu'ils travailloient tous deux au Monaſtère des Dames de Fayance. Il alla les y trouver, négligeant toutes ſes affaires pour cet objet. Mes amis, leur dit-il, nous voilà les plus riches de Florence, ſi vous voulez vous en rapporter à moi. J'ai appris d'un Homme digne de foi, que, dans la plaine de Mugnon, ſe trouve une pierre qui a la vertu de rendre inviſible celui qui la porte ſur ſoi; ainſi, je ſuis d'avis que nous allions la chercher ſans délai : nous la trouverons, je vous en aſſure; je ſais comme elle eſt faite. Quand nous l'aurons trouvée & miſe dans notre poche, qui pourra nous empêcher

d'aller chez ces gros Banquiers, dont les comptoirs ſont, comme vous ſavez, toujours pleins de ducats, & d'en remplir nos poches? nous ne ſerons vus de perſonne. Par ce moyen, nous deviendrons riches en fort peu de temps, & nous n'aurons plus la peine de barbouiller des murailles tout le long du jour comme font les limaçons.

Lebrun & *Bulſamaque* ne purent entendre ces extravagances, ſans en rire en eux-mêmes. Ils auroient éclaté, s'ils n'avoient voulu prolonger leur amuſement. Feignant donc d'être ſurpris du diſcours de cet imbécille, ils louèrent la ſageſſe de ſon projet; après quoi, *Bulſamaque* lui demanda comment on nommoit cette pierre merveilleuſe. *Calandrin*, qui n'avoit pas plus de mémoire que de jugement, en avoit déjà oublié le nom. Qu'avons-nous à faire, répondit-il, de ſavoir comment on la nomme, pourvu que nous connoiſſions ſa vertu, & que nous puiſſions nous la

procurer ? je la connois, il n'en faut pas davantage. Si vous voulez me croire, nous irons ſur-le-champ la chercher. Comment eſt-elle donc faite, dit *Lebrun?* — Il y en a de différentes groſſeurs, mais toutes ſont de couleur noirâtre. Pour ne pas nous tromper, nous amaſſerons celles qui approchent de la couleur noire, juſqu'à ce que nous ayons rencontré la véritable. Allons, mes Amis, ne perdons point de temps. Un peu de patience, dit *Lebrun;* puis, ſe tournant vers ſon Camarade, il me paroît, lui dit-il, que notre Ami raiſonne très-juſte. Mais il me ſemble auſſi que ce n'eſt pas une heure propre à cette recherche : le Soleil eſt à préſent ſi chaud, & donne ſi à plomb ſur la plaine de Mugnon, que je ſuis perſuadé qu'il doit avoir calciné les pierres qu'il peut y avoir, & que celles qui ſont naturellement noires nous paroîtroient blanches. D'ailleurs, comme c'eſt aujourd'hui un jour ouvrable, nous pourrions rencontrer

rencontrer dans cette plaine des gens qui, devinant notre dessein, chercheroient aussi-bien que nous, & auroient peut-être plus de bonheur. Ainsi, je suis d'avis que nous remettions la partie à demain matin, qui est jour de fête, si toutefois vous le trouvez à propos. *Bulfamaque* approuva le conseil de son Camarade, & *Calandrin* imita, comme de raison, son exemple. Il les pria instamment l'un & l'autre de bien garder le silence sur cette chose, qui ne lui avoit été confiée que sous le secret. Il leur conta en même temps tout ce qu'il avoit entendu dire du pays de Basque, jurant, comme un payen, qu'il n'y avoit rien de plus vrai.

Après que *Calandrin* se fut retiré, les deux Peintres concertèrent la conduite qu'ils tiendroient le lendemain avec lui, pour se bien divertir de son excessive crédulité. Cet original fut sur pied, dès le point du jour. Il courut éveiller ses Amis, qui furent bientôt prêts. Ils sortirent tous

trois par la porte de *St. Gal*, & arrivèrent de fort bonne heure à la plaine de Mugnon. *Calandrin*, qui brûloit d'envie de trouver ladite pierre, marchoit toujours le premier, allant tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, & se jettant avec précipitation sur toutes les pierres noires qu'il rencontroit. *Lebrun* & *Bulfamaque* alloient après lui, & pour mieux lui en imposer, en ramassoient quelques-unes. Quand notre bon imbécille en eut plein son sein, ses poches & son manteau, *Lebrun* voyant que l'heure du dîner approchoit, demanda à son Compagnon, ainsi qu'il en étoit convenu avec lui, où est donc allé *Calandrin? Bulfamaque*, qui le voit tout près de lui, tourne sa tête de tous côtés, & feignant de ne pas le voir, je n'en sais rien, répondit-il, mais il étoit là tout-à-l'heure. Que dis-tu tout-à-l'heure, reprit *Lebrun?* je suis sûr qu'il s'en est retourné chez lui, & que, profitant de notre application à chercher, il est allé dîner sans daigner nous en

avertir. Il a fort bien fait, repartit *Bulfamaque*, de nous jouer ce tour ; puisque nous avons été assez simples pour le suivre dans cette plaine ; nous n'avons que ce que nous méritons. Quels autres que nous en effet auroient été assez imbécilles, pour se laisser persuader qu'on trouve ici des pierres qui ont la vertu de rendre invisibles ceux qui les portent sur eux ?

Calandrin écoutoit leur conversation avec la plus grande joie, & ne doutant point qu'il n'eût trouvé la pierre, il résolut de s'en retourner sans rien dire. Il leur tourna le dos & prit le chemin de la Ville. Que faisons-nous ici, continua *Bulfamaque ?* pourquoi ne pas nous en retourner comme il l'a fait ? Je le veux bien, mais je te jure que notre Ami ne m'en fera plus accroire : je suis furieux du tour qu'il nous a joué. Que n'est-il encore assis près de nous ! je lui lancerois cette pierre dans les talons, & en même temps il la lui jette aux jambes. *Calandrin* sentit vivement

le coup, cependant il ne dit mot, &, après s'être gratté l'endroit où la pierre l'avoit atteint, il double le pas & gagne chemin. *Bulfamaque* prend une seconde pierre, & la montrant à *Lebrun*, j'enrage, lui dit-il, que ce faquin se soit ainsi moqué de notre crédulité; s'il étoit ici, je lui donnerois de ce caillou sur le dos, &, en disant cela, il le lui jette justement à l'endroit qu'il avoit dit. Ils le suivirent ainsi à coups de pierres, depuis la plaine de Mugnon jusqu'à la porte de *St. Gal*, où ils jetèrent à terre celles qui leur restoient. Ils s'arrêtèrent avec les Gardes, qui, prévenus du fait, firent semblant de ne point voir *Calandrin*, quand il passa au milieu d'eux. Celui-ci, voyant qu'on l'avoit laissé passer sans lui rien dire, étoit au comble de sa joie. Il alla droit à sa maison, située près du coin des moulins. Il passa le long de la rivière, & le hasard voulut qu'il arrivât chez lui, sans que personne lui dît un seul mot, quoiqu'il fut

chargé comme un mulet. Il eſt vrai qu'à cette heure-là il y avoit peu de monde dans les rues, parce que c'étoit juſtement l'heure du dìné. Mais ſa Femme, nommée *Teſſe*, ſe trouva malheureuſement ſur la montée. Elle ne l'eut pas plutôt vu, qu'elle ſe mit à le gronder de ce qu'il avoit été ſi long-temps à revenir. D'où Diable ſors-tu à l'heure qu'il eſt? ſais-tu bien que tout le monde a dìné? eſt-il poſſible que le Ciel m'ait donné pour mari un homme de cette eſpèce!

Calandrin jugeant, par le diſcours de ſa Femme, qu'il n'étoit plus inviſible, & croyant qu'elle ſeule en étoit cauſe, entra auſſi-tôt dans la plus grande colère. Maudite Femme, s'écria-t-il, que tu me fais de tort! tu as tout gâté, mais par ma foi tu me le paieras. Il ſe décharge au plus vîte de ſes pierres & courant à elle d'un air furieux, il la bat, la prend aux cheveux, la jette à terre & lui donne tant de coups de poing, tant de coups

de pied, qu'il la laisse presque morte, quoique la pauvre Femme s'épuisât à lui demander pardon.

Cependant *Lebrun* & *Bulfamaque*, après avoir ri quelque temps avec les Gardes de la folie de leur Camarade, le suivrent de loin & à petits pas. Arrivés près de la porte de sa maison, & entendant qu'il battoit sa Femme, ils l'appellent comme s'ils ne faisoient que d'arriver. *Calandrin* tout en eau, enflammé de colère & las de battre sa Femme, parut à la fenêtre & les pria de monter. Feignant d'être fâchés contre lui, ils entrent, & voyant la chambre pleine de pierres & sa femme échevelée, le visage meurtri & pleurant à chaudes larmes dans un coin : que signifie tout ceci, mon cher *Calandrin*, lui dirent-ils ? Auriez-vous envie de bâtir, puisque voilà tant de pierres ? & puis se tournant vers l'infortunée qui se lamentoit : vous vous êtes donc vengé sur votre Femme, lui dit *Lebrun*, du mauvais tour que vous nous avez joué ?

que veulent dire toutes ces folies? *Calandrin*, aſſis ſur une chaiſe, accablé de laſſitude, à cauſe du grand faix qu'il avoit porté & des coups qu'il avoit donnés, déſolé de la bonne fortune qu'il croyoit avoir perdue, n'eut pas la force de répondre un ſeul mot. *Bulſamaque* voyant qu'il gardoit le ſilence, & ne pouvant contenir ſon indignation, lui dit: ſi tu avois quelque chagrin, ce n'eſt pas ſur nous qu'il falloit te venger, en nous laiſſant comme deux badauts dans la plaine de Mugnon, où tu nous avoit menés ſous un vain prétexte. C'eſt fort mal à toi de t'en être retourné ſans nous rien dire. Tu peux compter auſſi, que c'eſt bien la dernière pièce que tu nous feras. *Calandrin* ramaſſant le peu de force que lui reſtoit: mes amis, répondit-il, ne vous fâchez pas; la choſe n'eſt pas comme vous l'entendez. Je ſuis plus à plaindre que vous ne croyez. J'avois trouvé la pierre précieuſe dont je vous avois parlé; vous en ſerez convaincus vous-mê-

mes, lorſque je vous aurai dit que j'étois à moins de dix pas de vous, dans le temps que vous me cherchiez. Il leur conta enſuite d'un bout à l'autre ce qu'ils avoient fait, ſans oublier les coups de pierre qu'il avoit reçus, tantôt ſur les jambes, tantôt ſus les épaules. Sachez de plus, continua-t-il, que les Gardes, qui ſont attentifs juſqu'à l'importunité pour voir tout ce qu'on porte dans la Ville, ne m'ont pas dit le moindre mot en entrant, nouvelle preuve que j'étois vraiment inviſible. En un mot, perſonne ne m'a vu & perſonne auſſi ne m'a rien dit tout le long du chemin. Mais, quand je ſuis arrivé ici, cette miſérable Femme eſt venue au devant de moi; elle m'a vu & a renverſé toutes mes eſpérances. Maudite engeance que les Femmes! elles ſont perdre, vous ne l'ignorez pas, la vertu à toutes choſes. Je me regardois, comme le plus heureux des hommes & me voilà le plus malheureux. Je m'en ſuis vengé, en la rouant

de coups, & je ne fais ce qui m'empêche de lui en donner encore autant. Plût-à-Dieu ne l'eussé-je jamais vue! & là-dessus, s'échauffant tout de nouveau, il vouloit la battre encore, mais ses Amis l'en empêchèrent. Ils faisoient les surpris, & affirmoient la vérité des circonstances que *Calandrin* leur rapportoit. Ils avoient toutes les peines du monde de s'empêcher de rire, & auroient sans doute satisfait leur envie à cet égard, si la fureur de ce brutal, qui en vouloit toujours à sa Femme, ne les eût arrêtés. Ils lui représentèrent son tort de l'avoir ainsi maltraitée, s'efforçant de lui faire entendre qu'elle n'étoit aucunement la cause de son malheur; qu'il ne devoit s'en prendre qu'à lui-même, puisqu'il s'étoit exposé à sa rencontre, sachant que les femmes, dans leur temps critique, détruisent la vertu de toutes choses. Mais que, puisque le bon Dieu ne lui avoit point donné cette idée, il avoit voulu sans doute le punir de les avoir trompés, en ne leur

faiſant point part de ſa découverte. Enfin, après pluſieurs remontrances de cette nature, il finirent par le raccommoder avec ſa Femme, & le laiſsèrent fort chagrin dans ſa maiſon pleine de pierres.



NOUVELLE IV.

Le Préſomptueux humilié.

MADAME ELISE avoit achevé de raconter ſa Nouvelle, qui fit le plus grand plaiſir à la Compagnie, lorſque la REINE ſe tourna vers Madame *Emilie* pour lui dire de remplir ſa tâche. VERTUEUSES DAMES, dit auſſi-tôt celle-ci, on a déjà vu, par les différentes Hiſtoires qu'on a débitées, combien les Moines, les autres Eccléſiaſtiques & les Rois mêmes ſont portés vers les femmes ; mais comme ce ſujet eſt inépuiſable, je crois devoir vous entretenir en-

core d'un Prévôt d'Eglise, qui, bon gré malgré, vouloit se faire aimer d'une Femme de condition; mais elle fut assez adroite pour s'en débarrasser, & assez bonne Chrétienne pour le traiter comme il le méritoit.

PERSONNE de vous n'ignore que la Ville de Fiésole, dont on découvre d'ici la montagne, est une des plus anciennes Villes (*a*) d'Italie. Quoiqu'elle n'offre aujourd'hui presque que des ruines, il n'est pas moins vrai qu'elle fut autrefois très-grande, très-peuplée, & que l'Evêché qu'il y a encore est de temps immémorial. Or, auprès de l'Eglise Cathédrale de cette Ville demeuroit, il y a quelques

(*a*) Elle est dans la Toscane, à quatre ou cinq lieues de Florence.

années, la veuve d'un Gentilhomme. On la nommoit Madame *Picarde*. Comme elle n'étoit pas riche, elle faisoit son séjour ordinaire à la Ville, dans une petite maison qui lui appartenoit, & qu'elle partageoit avec deux de ses Frères, estimés & chéris de tout le monde. Cette Dame avoit encore assez de jeunesse, de beauté & d'agrément pour faire naître des passions. Le Prévôt de la Cathédrale, qui la voyoit fréquemment à l'Eglise, en devint si amoureux, qu'il ne trouvoit rien d'aussi charmant que cette Veuve. Il ne fut pas long-temps sans lui déclarer ses sentimens qu'elle lui avoit inspirés, & la supplia de vouloir bien les payer d'un tendre retour. Quoique le Chanoine fut déjà vieux, il n'en étoit, ni plus raisonnable, ni plus honnête. Sa présomption & son audace le rendoient insupportable auprès des femmes, & jamais homme ne fit une déclaration de si mauvaise grace. En un mot, il avoit un caractère & une figure si dé-

fagréables, qu'il n'y avoit pas moyen de l'aimer. Madame *Picarde*, qui connoiffoit parfaitement l'humeur de cet Homme, bien loin d'être flattée des fentimens qu'il lui témoignoit, paffa de l'indifférence à la haine ; mais, comme elle avoit autant de politeffe que de vertu, elle crut devoir lui adoucir l'indignation qu'il venoit de lui infpirer, & fe contenta de lui répondre qu'elle ne pouvoit lui favoir mauvais gré de fon amitié, & qu'elle lui promettoit volontiers la fienne, pourvu qu'il n'eût que des intentions honnêtes : ce qu'elle étoit portée à croire, puifqu'il étoit fon père fpirituel, Prêtre, & déjà fur l'âge, trois motifs qui devoient l'engager à être chafte & continent. D'ailleurs, ajouta-t-elle, je ne fuis plus d'âge à avoir des intrigues amoureufes avec qui que ce foit. Mon état de veuve m'oblige à plus de retenue que les autres femmes, & je dois fuir tout ce qui fent la galanterie. Ainfi, trouvez bon que je m'en tienne toujours, avec

vous, à la simple amitié. Je ne puis ni ne veux vous aimer, comme vous pourriez l'entendre, & vous m'obligerez beaucoup de ne pas m'aimer non plus d'une manière contraire à mes principes, qui sont ceux de la Religion & de l'honnêteté.

Une pareille réponse ne déconcerta pas le Prévôt. Il ne s'étoit point flatté, malgré sa grande présomption, de subjuguer la Veuve dans un premier entretien. Il revint plusieurs autres fois à la charge par lettres & par ambassades, & même de vive voix, quand il pouvoit la rencontrer à l'Eglise ou quelqu'autre part; tant qu'à la fin la Dame, fatiguée de ses importunités, résolut de s'en débarrasser par un tour cruel, puisqu'il n'y avoit pas moyen de lui faire entendre raison par l'honnêteté. Mais, avant de rien entreprendre, elle crut devoir communiquer son projet à ses Frères, qui l'approuvèrent, après qu'elle les eut informé de toutes les démarches du Prévôt.

Quelques jours après, Madame *Picarde* alla, comme de coutume, à l'Eglise Cathédrale. Le vieux Chanoine ne l'eut pas plutôt vûe, qu'il se hâta de l'aborder pour lui renouveller ses importunes sollicitations. Il la prend à l'écart, & après l'avoir sollicitée quelque temps, la Belle pousse un profond soupir & paroît attendrie. Il est bien difficile, dit-elle ensuite, qu'une citadelle qui a tous les jours de nouveaux assauts à soutenir, ne se rende à la fin. C'est ce que je viens d'éprouver. Oui, vous avez vaincu ma résistance, & je consens d'être à vous. — Je puis vous assurer, Madame, reprit le Chanoine au comble de sa joie, que vous n'aurez pas lieu de vous en repentir. Ce qui m'étonne, c'est que vous ayez fait une si longue défense. Jamais femme ne m'avoit résisté si long-temps. Si je n'ai pas perdu courage, c'est que j'étois sûr que vous finiriez par m'aimer. La question est de savoir quand & où nous pourrons nous trouver. — Ce

ſera quand il vous plaira, dit la Veuve : je n'ai point de mari à craindre. Mais, pour ce qui eſt du rendez-vous, je ne ſais trop quel lieu choiſir. — Et pourquoi n'irois-je pas chez-vous, répliqua le vieux Chanoine ? — Chez moi ? la choſe n'eſt guère poſſible : vous ſavez, Monſieur, que ma maiſon n'eſt pas fort vaſte, & que mes deux Frères n'en bougent preſque ni jour ni nuit. Ils ont d'ailleurs le plus ſouvent compagnie. Il eſt vrai qu'ils n'entrent que bien rarement dans ma chambre, mais elle eſt ſi proche de la leur, qu'à moins de vouloir vous y tenir dans l'obſcurité & ſans dire mot, ni faire le moindre bruit, il n'y a pas moyen de vous y recevoir. On entend de l'une tout ce qui ſe dit dans l'autre, quelque bas qu'on puiſſe parler. Voyez d'après cela ſi vous vous ſentez le courage d'y venir & d'y être muet. — Qu'à cela ne tienne, une nuit eſt bientôt paſſée, &, dans ces ſortes de rencontres, la langue n'eſt pas tou-

jours la chose dont on a le plus besoin. Nous pouvons en essayer, en attendant que nous trouvions un endroit moins gênant. Je me flatte donc, Madame, que vous voudrez bien ne pas laisser passer la nuit suivante sans couronner mon amour. — Soit, dit la Veuve, mais le secret, sur toutes choses, Monsieur le Prévôt. — Vous pouvez y compter, Madame; les Gens d'Eglise sont discrets, & je me pique de l'être plus que tous mes Confrères. La Dame lui prescrivit alors la façon dont il devoit s'y prendre, pour aller la trouver; & tout étant arrangé, ils se séparèrent.

Madame *Picarde* avoit une Servante qui n'étoit pas des plus vieilles, mais qui en récompense, étoit la plus laide créature qu'il fût possible de voir. Qu'on se représente un visage plein de coutures, un nez de travers, des lèvres d'une grosseur extraordinaire, une bouche large, des dents longues, des yeux louches & bordés de rouge, un tein jaune & noirâtre; & l'on

n'aura encore qu'une foible idée de sa laideur. Le reste du corps étoit parfaitement analogue au visage. Elle étoit toute contrefaite, bossue & boiteuse du côté droit; en un mot, on auroit dit que la Nature avoit pris plaisir d'en faire un monstre de laideur & de difformité. Cette fille portoit le nom de *Cheute*, mais, à cause de son grand nez écrasé, on lui auroit donné le surnom de *Cheutasse*. Elle ne manquoit pas d'esprit ni de malice, comme c'est assez l'ordinaire dans les personnes contrefaites. Si tu veux me faire un plaisir, lui dit sa Maîtresse, en revenant de l'Eglise, je te donnerai une chemise toute neuve. Pour une chemise, répondit *Cheutasse*, il n'est rien que je n'entreprenne. — C'est, continua la Dame, de coucher cette nuit avec un homme dans mon lit, & de lui faire tout plein de caresses, sans lui mot dire, de peur que mes Frères ne l'entendent. — Je coucherois avec dix hommes, dès qu'il s'agit de vous obliger. — Fort

bien, mais prends garde ſur-tout de ne pas parler, quelque choſe que le Galant te puiſſe dire.

La nuit venue, & le Prévôt étant entré doucement & ſans lumière dans la chambre de Madame *Picarde*, les deux Frères ſe mirent à parler tout haut, dans l'intention de ſe faire entendre du vieux Galant, & de l'engager par-là à garder le plus grand ſilence. A peine fut-il dans ladite chambre, qu'il ſe mit au lit, ainſi que la Dame le lui avoit recommandé. *Cheutaſſe*, à qui ſa Maîtreſſe avoit bien fait ſa leçon, ne tarda pas à l'aller trouver. A peine fut-elle deshabillée, que le vieux Chanoine la prit dans ſes bras, & s'en donna d'autant plus, qu'il en avoit jeûné depuis long-temps. La Servante profita de la mépriſe, & ſe vengea du mieux qu'il lui fut poſſible du délaiſſement univerſel où, depuis long-temps, elle étoit réduite à cauſe de ſa grande laideur.

Pendant que ce beau couple met-

toit ainſi le temps à profit, ſans oſer ſe parler ni ſoupirer trop fort, la Veuve dit à ſes Frères, qu'ayant fait ſon perſonnage, c'étoit maintenant à eux à faire le leur. Là-deſſus ils ſortent tout doucement de leur chambre & vont chez l'Évêque, ainſi qu'ils en étoient convenus avec elle. Le haſard veut qu'ils le rencontrent en chemin qui venoit paſſer la ſoirée avec eux & boire quelques verres de leur vin frais. Les deux Gentilshommes, charmés de l'heureuſe rencontre, le mènent à leur maiſon & le conduiſent au fond d'une petite cour où, à la clarté de pluſieurs flambeaux, ils lui ſervirent de leur meilleur vin. Après avoir bu & cauſé quelque temps de différentes choſes, le Prélat voulant ſe retirer, l'aîné des deux Frères le retint & lui dit: Monſeigneur, puiſque vous nous avez fait l'honneur de venir paſſer la ſoirée avec nous, vous nous permettrez de vous faire voir une choſe que nous avons à vous montrer : elle eſt ſin-

gulière en son genre. Très-volontiers, répondit l'Evêque. Les deux Frères prennent chacun un flambeau & vont, suivis de Monseigneur & de ses Domestiques, à la chambre de leur Sœur. Le bon Prévôt, qui avoit, dit-on, déjà couru plusieurs postes avec sa jolie compagne, s'étoit endormi de fatigue, & tenoit encore entre ses bras, malgré le grand chaud qu'il faisoit, la Guenon qu'il avoit si bien fêtoyée. L'aîné des deux Frères ouvre avec précipitation les rideaux du lit, & avançant le flambeau qu'il tenoit à la main, montre le couple fortuné au Prélat, qui ne peut revenir de son étonnement. On imagine aisément quelle dut être la confusion du Prévôt, lorsque, éveillé par le bruit, il vit son Evêque & tant de personnes autour de lui. Pour cacher sa honte & son humiliation, il enfonça sa tête dans les draps, priant le Ciel de le tirer sain & sauf de ce mauvais pas. L'Evêque lui reprocha sa turpitude, & lui commandant de se mon-

trer, il lui fit remarquer avec quelle femme il étoit couché. Son désespoir & sa honte redoublèrent à cette vue; il étoit inconsolable d'avoir été pris pour dupe. Le Prélat lui ordonna de s'habiller, & le renvoya chez lui, sous bonne garde, pour y commencer la pénitence du péché qu'il avoit commis.

L'Evêque ayant voulu savoir par quelle aventure le Prévôt de son Chapitre avoit ainsi couché avec cette vilaine créature, les deux Frères lui contèrent tout ce qui s'étoit passé. Il les loua beaucoup d'avoir eu recours à cette vengeance, plutôt que de souiller leurs mains dans le sang d'un Prêtre, quoique indigne de vivre.

Le Prélat lui fit pleurer sa faute durant quarante jours, mais le dédain qu'il avoit essuyé la lui fit pleurer bien plus de temps. Son aventure fut sue de toute la Ville. Il garda plusieurs mois sa maison, & n'en sortoit jamais, sans que les enfans ne le montrassent au doigt, & ne criaf-

ſent : voilà l'homme qui a couché avec *Cheutaſſe*.

Ce fut de cette manière que Madame *Picarde* ſe débarraſſa des importunités de Monſieur le Prévôt, & que ſa Servante gagna une chemiſe neuve & goûta des plaiſirs que ſa laideur lui avoit interdits, depuis ſa première jeuneſſe.



NOUVELLE

NOUVELLE V.

La Culotte du Juge.

QUAND MADAME EMILIE eut achevé son récit, & que chacun eut applaudi à l'heureux stratagême de la Veuve, la REINE se tourna vers *Philostrate* & lui dit, c'est maintenant à vous à remplir votre tâche. M'y voilà prêt, répondit *Philostrate*, & il commença ainsi.

Je m'étois d'abord proposé de vous régaler d'une Nouvelle un peu sérieuse, mais celle que Madame *Elise* nous a racontée m'a fait changer d'avis, en rappelant à mon souvenir une anecdote tou-

chant le même *Macé del Saggio* dont elle nous a parlé. Je vous préviens, MES BELLES DAMES, qu'elle est peu décente, puisqu'il s'agit de la culotte d'un Juge, & que vous n'aimez pas trop à entendre nommer ce mot; mais elle est si divertissante, & prête si fort à rire, que je ne puis me défendre du desir de la raconter.

VOUS SAVEZ qu'il nous vient assez souvent à Florence des Podestats de la Marche-d'Ancone, c'est-à-dire, des Magistrats sans cœur, avares & misérables, menant avec eux des Jurisconsultes & des Notaires, qui semblent plutôt avoir été tirés de la charrue ou de la boutique d'un Savetier, que sortis des Ecoles de Droit. Un de ces nouveaux Gouverneurs étant donc venu s'établir dans notre bonne Ville, avoit amené avec lui

un Juge, qui se faisoit nommer Messire *Nicolas de Saint-Lepide*, & qui avoit plus l'air d'un Chaudronnier que d'un homme de Loix. C'étoit lui qui jugeoit les affaires criminelles. Comme il arrive souvent qu'on va au Palais, quoiqu'on n'ait pas de procès, *Macé del Saggio* y alla un matin pour y chercher un de ses amis, & entra dans la Salle où siégeoit Messire *Nicolas*. Frappé de la mine singulière de ce Juge, il s'arrête & l'examine depuis la tête jusqu'aux pieds. *Nicolas* portoit un chapeau vert tout enfumé, avoit une écritoire à sa ceinture, un pourpoint plus long que sa robe, & plusieurs autres choses que ne porte point un Juge qui se pique d'être décemment habillé. Mais ce que *Macé* lui trouva de plus grotesque furent ses hauts-de-chausses, qui lui tomboient jusqu'à mi-jambe, & ses habits si étroits, qu'ils étoient tout-ouverts pardevant. Un Juge ainsi fagoté lui fit oublier ce qu'il cherchoit, & comme il aimoit beaucoup

à s'amuser, il alla trouver deux de ses camarades, dont l'un se nommoit *Ribi* & l'autre *Matthias*, gens d'un naturel aussi facétieux que le sien. Il les amena au Palais pour leur montrer, leur dit-il, le Juge le plus ridicule qu'ils eussent jamais vu. La figure & l'accoutrement de ce personnage pensa les faire mourir de rire, d'aussi loin qu'ils l'eurent apperçu; mais rien ne les divertit plus que sa longue culotte. S'étant approchés du siége, ils remarquèrent qu'on pouvoit aller par-dessous, & que la planche sur laquelle Monsieur le Juge avoit les pieds étoit rompue & assez entr'ouverte pour pouvoir y passer à l'aise la main & le bras. Ils formèrent aussi-tôt le projet de lui enlever ses hauts-de-chausses, &, après qu'ils furent convenus de la manière & du personnage que chacun devoit jouer, ils remirent la chose au lendemain, ne trouvant pas qu'il y eut ce jour-là assez de monde à l'audience.

Ils y retournèrent donc le jour sui-

vant, & voyant l'assemblée aussi nombreuse qu'ils pouvoient le desirer, *Matthias* alla furtivement se poster sous la planche sur laquelle les pieds du Juge étoient appuyés. *Macé* & *Ribi* s'étant ensuite approchés du siége, ils saisissent le Magistrat par le devant de sa robe puis la tirent, l'un d'un côté, l'autre de l'autre, en criant tous deux : justice, Monsieur le Juge, justice ! Je vous supplie de me la rendre, dit *Macé*, avant que ce voleur, que vous voyez auprès de vous, ne sorte d'ici. Il m'a volé une paire de souliers, & je vous prie de vouloir bien me les faire restituer. Il n'y a pas encore quinze jours, que je les lui vis porter chez le Ressemêleur, & néanmoins il ose nier qu'il me les ait volés. *Ribi*, le tirant de l'autre côté, crioit de toute sa force : ne le croyez pas, Monsieur, c'est un imposteur, un fourbe, qui veut se tirer d'affaires par une calomnie; il a su que je venois me plaindre de ce qu'il m'a volé une

petite valiſe qui m'étoit fort utile, & pour vous faire illuſion, il eſt venu lui-même m'accuſer de lui avoir dérobé des ſouliers. Si vous doutez de ce que j'avance, j'ai pour témoins *Trecca*, qui eſt ici, la groſſe Tripière que tout le monde connoît, & la Femme qui reçoit ce qu'on donne à Notre-Dame de Verlais. *Macé* interrompoit ſans ceſſe ſon Camarade, & *Ribi* en faiſoit autant de ſon côté, criant l'un & l'autre de toutes leurs forces.

Pendant que le Magiſtrat ſe tient debout pour mieux entendre les Parties, *Matthias*, jugeant le moment favorable, paſſe ſes mains à travers la fente des planches, ſaiſit les deux bouts de ſa culotte, & les tire avec tant de force & de vivacité, qu'il la fait deſcendre ſur ſes talons, car elle étoit fort large & le perſonnage fort maigre. Le Juge ſentant ſa culotte tomber, veut auſſi-tôt ſe couvrir de ſa robe, mais *Macé* & *Ribi*, qui la tiennent ſerrée, au-lieu de la lâcher,

l'écartent davantage & crient à pleine tête, chacun de son côté, c'est vilain à vous, Monsieur, de refuser de me rendre justice & de m'entendre. Pourquoi donc vouloir vous retirer ? la coutume de cette Ville n'est pas d'écrire pour des affaires de cette nature. Enfin ils le retinrent assez long-temps, pour que tous ceux qui se trouvoient à l'audience s'apperçussent que la culotte lui étoit tombée sur les pieds, & vissent à découvert ce qu'on devine aisément. Ce ne fut plus que de grands-éclats de rire dans toute l'assemblée. *Ribi*, jugeant qu'on avoit assez ri, lâcha la robe & se retira en disant au Juge : je vous promets, Monsieur, de m'adresser au Syndic. *Macé* dit qu'il n'en appelleroit point ailleurs, mais qu'il reviendroit pour lui demander justice, dans un moment où il seroit moins occupé. Ils s'enfuirent ainsi l'un & l'autre, & allèrent rejoindre *Matthias* qui s'étoit enfui, après avoir fait son coup.

Le Juge, un peu revenu de sa sur-

prise, remit sa culotte, & ne doutant pas que ce ne fût un tour qu'on lui avoit joué, demanda avec instance ce qu'étoient devenus les deux voleurs. On lui répondit qu'ils étoient déjà loin. Voyant qu'ils avoient échappé à son ressentiment, il se mit en colère, & jura qu'il sauroit si les Florentins étoient dans l'usage de baisser la culotte de leur Juge quand il étoit sur son siége. Le Podestat, qui fut bientôt instruit de l'aventure, cria beaucoup contre cette insolence; mais il se radoucit, après que ses amis lui eurent fait entendre que les Florentins n'avoient agi de la sorte, que parce qu'ils étoient persuadés, qu'au lieu d'amener d'honnêtes gens éclairés, il n'avoit choisi que des sots, pour n'être point obligé de leur donner de forts appointemens. Comme cette observation n'étoit que trop bien fondée, il ne crut pas devoir faire des recherches pour découvrir les coupables, & ne poussa pas plus loin cette affaire, dont le principe ne lui faisoit point honneur.



NOUVELLE VI.

Le Sortilège ou le Pourceau de Calandrin.

QUAND PHILOSTRATE eut fini ſa Nouvelle, & qu'on eut aſſez ri du mauvais tour fait au Juge, la REINE commanda à Madame *Philomène* de commencer ſon récit. GRACIEUSES DAMES, dit-elle auſſi-tôt, de même que la Nouvelle de *Macé* a rappelé dans le ſouvenir de *Philoſtrate* l'Hiſtoire qu'il vient de nous raconter, de même le nom de *Calandrin*, m'a fait reſſouvenir d'un évènement qui le

concerne. Vous allez entendre le récit qui, je penſe, ne vous déplaira point.

PUISQU'IL A ÉTÉ déjà queſtion du crédule *Calandrin* & de ſes bons amis *Lebrun* & *Bulfamaque*, je ne m'amuſerai point à vous mettre au fait de leur caractère. Il me ſuffira de vous dire que le premier avoit dans le voiſinage de Florence une petite maiſon de campagne, le ſeul bien que ſa Femme lui eût apporté en dot. Entre autres choſes, il retiroit tous les ans de cette eſpèce de métairie un cochon gras, qu'il étoit dans l'uſage d'aller tuer & ſaler dans le mois de Décembre. Sa Femme l'y accompagnoit ordinairement; mais s'étant trouvée malade, une certaine année, elle ſe vit obligée de l'y envoyer ſeul. *Lebrun* & *Bulfamaque* qui le perdoient rarement de vue, pour avoir plus ſou-

vent occasion de se divertir à ses dépens, n'eurent pas plutôt appris que sa Femme n'avoit pu l'accompagner au Village, qu'ils formèrent le projet de l'y suivre, ayant pour prétexte d'aller voir le Curé de l'endroit, qu'ils connoissoient beaucoup, & avec lequel ils avoient fait autrefois plusieurs bons tours.

Arrivés chez ce bon Curé, ils apprirent que *Calandrin* avoit tué son pourceau ce jour-là même. Après s'être rafraîchis selon l'usage, accompagnés du Pasteur, ils vont le voir & sont bien reçus. Mes Amis, leur dit-il, après les premiers complimens, je veux vous montrer combien j'entends l'économie, tout Peintre que je suis; &, sur cela, il les mène dans un petit réduit, où il leur fait voir le gros cochon qu'il avoit fait tuer le matin. Je me propose, ajouta-t-il, de le saler, afin d'en pouvoir manger tout l'hiver. Tu ferois beaucoup mieux de le vendre, lui dit *Lebrun*, en l'interrompant.—Pour-

quoi cela ? — Pour te divertir avec nous de l'argent qui t'en reviendroit. — Que diroit donc ma Femme ? — Il te sera facile de lui faire entendre qu'on te l'a volé. — Je la connois trop bien, elle n'en voudroit rien croire, & Dieu sait le train qu'elle me feroit. D'ailleurs ce seroit grande sottise à moi de sacrifier aux plaisirs de quelques jours, ce qui fera pendant plusieurs mois la ressource de mon ménage ; ainsi, trouvez bon que je ne suive point votre conseil. *Bulfamaque* & le Curé se joignirent à *Lebrun* pour lever ses scrupules ; mais ils eurent beau faire, leur éloquence échoua contre la sagesse de *Calandrin*. Le sacrifice étoit trop grand, pour qu'ils pussent triompher de son avarice, malgré sa déférence à leurs volontés. Tout ce qu'ils gagnèrent, ce fut d'être invités à souper ; mais soit que l'offre n'eût pas été pressante, soit qu'ils fussent de mauvaise humeur de n'avoir pas réussi dans leur projet, ils ne se rendirent point à l'invitation,

vitation, & ſe retirèrent en murmurant.

A peine eurent-ils fait quelques pas dans la rue, que *Lebrun* ſe tournant du côté de *Bulſamaque*, ſon camarade: veux-tu, lui dit-il, que nous lui dérobions cette nuit ſon pourceau? — Très-volontiers, mais le moyen? — Que cela ne t'inquiète pas; j'en ai un infaillible, pourvu toutefois qu'il le laiſſe dans ce même réduit. — N'héſitons donc pas, reprit *Bulſamaque;* nous le mangerons avec M. le Curé, qui nous donnera, s'il le faut, un coup de main. Il vaut autant que nous en profitions que cet imbécille, qui, je gage, ne ſaura pas le ſaler. Le Curé, peu ſcrupuleux de ſon naturel, ne ſe fit pas beaucoup prier, pour entrer dans le complot. Puiſque nous voilà tous d'accord, dit *Lebrun*, dreſſons dès-à-préſent nos batteries. *Calandrin* aime à boire, ſur-tout lorſque le vin ne lui coûte rien; retournons chez lui & menons-le au cabaret. M. le Curé dira qu'il nous ré-

gale : nous lui rembourſerons enſuite notre part de la dépenſe. Il n'eſt pas douteux que notre homme ne s'en donne alors juſqu'au col. Quand nous l'aurons ainſi enivré, il nous ſera facile de lui enlever le pourceau, ſans qu'il puiſſe ſe douter que ce ſoit nous. Courons le rejoindre.

Calandrin n'eut pas plutôt appris que le Curé payoit pour tous, qu'il ne fit aucune difficulté d'aller au cabaret. Il trouva le vin excellent, & il en prit tant qu'il en put porter. Il étoit près de minuit lorſqu'on ſe ſépara. *Calandrin* ſe retira chez lui, pouvant à peine ſe ſoutenir ſur ſes jambes ; &, après avoir mis beaucoup de temps à ouvrir ſa porte, il ſe coucha tout vêtu, ſans ſonger à la refermer.

Lebrun & *Bulſamaque*, qui s'étoient ménagés, allèrent achever leur ſoupé chez M. le Curé, qui, pour leur donner plus de forces, leur fit fort bonne chère. Une heure après, ils ſe muniſſent de quelques outils,

pour venir plus aisément à bout d'ouvrir la porte de la maisonnette de *Calandrin*; mais ils n'eurent pas la peine de s'en servir, puisqu'ils la trouvèrent ouverte. Ils entrent à la sourdine, & pendant que notre homme ronfloit, ils enlèvent le cochon & le portent incontinent, & sans être vus de personne, chez M. le Curé, qui attendoit leur retour pour se coucher.

Il étoit jour depuis plusieurs heures, quand *Calandrin* s'éveilla. Il se lève, & trouvant sa porte ouverte, il court vîte au réduit où le pourceau étoit pendu; ne l'y voyant point, il pousse un cri de surprise & de douleur, & demeure quelque temps interdit & immobile. Ayant repris ses sens il court chez ses voisins pour s'informer s'ils n'auroient pas vu celui qui le lui avoit dérobé. Personne n'ayant pu lui en donner la moindre nouvelle, il déplore son triste sort, il se lamente, il jure, il crie & verse un torrent de larmes.

Lebrun & *Bulfamaque* ne ſont pas plutôt levés, qu'ils vont chez lui pour s'amuſer de ſon chagrin. Que je ſuis malheureux, mes Amis, leur dit-il, les larmes aux yeux, d'auſſi loin qu'il les vit, on m'a volé mon pourceau ! — A merveille, notre Ami, lui dit *Lebrun* à l'oreille ; ſois ruſé au moins une fois en ta vie, & dis toujours de même. — Je ne plaiſante en vérité point, ce que je vous dis n'eſt que trop vrai. — Fort bien ; ſur-tout fais beaucoup de bruit, afin de mieux perſuader ton monde. — La peſte m'étouffe, ſi j'en impoſe ; on m'a volé mon cochon, vous dis-je, rien n'eſt plus certain. — Bravo, mon cher Ami ! voilà comme tu viendras à bout de le faire croire. — J'enrage de voir que vous imaginez que je fais le fin ; je veux être pendu & aller à tous les diables, ſi je ne dis vrai. On m'a dérobé le cochon, ſans en rien laiſſer, c'eſt la pure vérité. — Mais comment ſe peut-il, reprit *Lebrun* ? nous le vîmes hier

dans cet endroit-là; voudrois-tu sérieusement nous faire accroire qu'il s'est envolé? — Il ne s'est point envolé, mais on me l'a volé. — Quels contes! — Encore un coup, rien n'est plus certain, je suis ruiné, je n'oserai jamais retourner à la Ville; ma Femme n'ajoutera aucune foi à ce vol, & Dieu sait le train qu'elle va faire — Si la chose est vraie, repartit *Lebrun*, d'un air sérieux, il faut avouer que c'est une bien grande méchanceté, de la part de ceux qui t'ont joué ce tour; mais, comme je te conseillai hier au soir de vendre ton cochon & de dire ensuite qu'on te l'avoit dérobé, je craignois que tu ne voulusses te moquer de nous; je crois même encore que ton intention est de nous jouer comme les autres. — Faut-il que je me donne à trente-six mille Diables, pour vous persuader une chose si simple? au bout du compte, vous me feriez blasphémer Dieu & tous les Saints du Paradis; je vous dis & vous répète

que le cochon m'a été volé cette nuit. — Cela étant, dit alors *Bulfamaque*, il faut tâcher de le retrouver s'il eſt poſſible. — C'eſt là préciſément la difficulté, dit *Calandrin*. Il faut croire, reprit *Bulfamaque*, que les Indiens ne ſont pas venus cette nuit te dérober ton pourceau, c'eſt ſûrement quelqu'un de tes voiſins. Si tu pouvois les raſſembler, je ſais faire un charme avec du pain & du fromage, par le moyen duquel nous découvrirons ſur-le-champ le voleur. Bagatelle, dit *Lebrun!* je veux croire à l'efficacité du ſortilége, mais ceux qui ont fait le vol ſe donneront bien de garde d'y aſſiſter. Que faut-il donc faire, répond *Bulfamaque?* Ce qu'il faut faire, ajoute *Lebrun?* il faut ſe procurer des pilules de gingembre, puis il faut avoir de la verdée (*a*)

(a) Sorte de vin fort eſtimé encore aujourd'hui, qui ſe fait à Florence, & qui tire ſur le verd.

excellente : on les invitera à en boire, ils viendront sans savoir quel est notre projet, & on pourra charmer les pilules, aussi-bien que le pain & le fromage. C'est fort bien vu, reprit *Bulsamaque*, qu'en penses-tu, mon cher *Calandrin?* Vous m'obligerez infiniment, répond-il, d'employer votre savoir à découvrir le voleur ; il me semble que je serois à demi-consolé, si je savois qui a fait le coup. Je suis déterminé, dit *Lebrun*, pour te rendre service, d'aller moi-même à Florence acheter tout ce qu'il faut, si tu me donnes l'argent nécessaire. *Calandrin* avoit sur lui une quarantaine de sols qu'il lui remit aussitôt, en le priant de faire toute la diligence possible.

Lebrun arrive à Florence, s'en va chez un Apothicaire de ses amis, achète une livre de pilules de gingembre, en fait faire deux d'excrément de chien qu'il fit paîtrir avec de l'aloës & couvrir de sucre, comme toutes les autres. Pour distinguer les

deux dernières, il leur fit mettre une marque assez sensible, pour ne pas les confondre avec celles de gingembre; &, après avoir acheté un grand flacon de bonne verdée, il revint au village. Allons, dit-il à *Calandrin*, va inviter, pour demain, à déjeûner tous ceux que tu soupçonnes, & comme c'est précisément jour de fête, ils se rendront volontiers à ton invitation; pendant ce temps *Bulfamaque* & moi charmerons les pilules, & nous t'apporterons le tout de grand matin. Je me chargerai aussi, pour te faire plaisir, de les présenter moi-même aux convives, & ferai & dirai tout ce qu'il faut dire & faire, pour le succès du sortilége.

Les invités s'étant assemblés de grand matin, près de l'Eglise, avec un assez bon nombre de gens de Florence & des environs qui étoient allés passer quelques jours au Village, *Lebrun* & *Bulfamaque* parurent avec une assiette couverte de pilules & le flacon d'ambroisie, & firent ranger

tout le monde en cercle. *Lebrun*, qui devoit être l'orateur & le magicien, parla ainſi à l'aſſemblée : « Il eſt bon de vous dire, Meſſieurs, le motif qui a porté notre ami *Calandrin* à vous raſſembler ici, afin que, s'il arrive quelque choſe de fâcheux à l'un de vous, il ne puiſſe ſe plaindre de moi, ni m'en vouloir. On vola avant-hier à ce brave homme un cochon gras, tué le jour même. Comme il deſire de ſavoir qui de vous lui a joué ce vilain tour, il vous a invités à manger chacun une de ces pilules & à boire un coup de ce vin. Soyez aſſurés que celui qui a dérobé le cochon ne pourra avaler la pilule ; car, quoique douce par elle-même, elle lui paroîtra plus amère que le fiel, & il ſe verra contraint de la cracher. Si donc celui qui s'en ſent coupable ne veut s'expoſer à la honte publique, il n'a qu'à déclarer ſon vol à M. le Curé, & nous en demeurerons là. Quant aux autres, la pilule leur ſera agréable, & ils trouveront

le vin délicieux. Que chacun consulte sa conscience & qu'il agisse en conséquence ; il est hors de doute que le voleur doit être ici.

Chaque assistant ayant déclaré qu'il étoit prêt à manger & à boire, & tout le monde étant en ordre, *Calandrin*, aussi-bien que les autres, *Lebrun* commença par l'un des bouts & donna à chacun sa pilule ; mais quand il fut à *Calandrin*, il lui en donna une, des deux qu'il avoit fait faire pour lui. Il la mâche pendant quelque temps, mais enfin, sentant une puanteur & une amertume horrible, il se voit contraint de la cracher. Tout le monde se regardoit, pour voir celui qui trouveroit la pilule amère & la cracheroit. *Lebrun* n'avoit pas encore achevé de les distribuer, qu'il entend dire à ses côtés que *Calandrin* avoit craché la sienne. Il se retourne vers lui, & s'étant assuré du fait : attends, mon Ami, lui dit-il, peut-être que quelqu'autre chose t'a obligé de la cracher : en voilà une

autre, ajouta-t-il, en la lui mettant lui-même à la bouche. *Calandrin* trouve celle-ci encore plus déteſtable que la première; cependant la honte ne lui permettant pas de la cracher, il la promène d ns ſa bouche & fait des efforts pour l'avaler. Les larmes lui en viennent aux yeux, & n'en pouvant plus de douleur, il fut obligé de la jeter.

Cependant *Bulſamaque*, qui donnoit à boire à la Compagnie, *Lebrun* qui achevoit de diſtribuer les pilules, & la Compagnie qui buvoit, voyant les grimaces & les crachemens de *Calandrin*, s'écrièrent tous d'une voix qu'il s'étoit volé ſoi-même. Il y en eut pluſieurs qui l'accablèrent de reproches & d'injures.

Quand tout le monde ſe fut retiré, *Lebrun* & *Bulſamaque* ſe mirent à le badiner. Je le ſavois bien, lui dit celui-ci, que tu étois ton propre voleur; tu ne voulois nous faire accroire qu'on avoit volé ton pourceau, que pour éviter de nous régaler une ſeule

fois de l'argent que tu en as retiré; fois sûr que je n'ai pas été dupe un seul instant de ton avarice. Le pauvre *Calandrin*, la bouche encore pleine du goût amer de l'aloës, jura sur sa foi qu'il n'en avoit aucunement imposé. L'as-tu vendu bien cher, continua *Bulsamaque?* t'en a-t-on donné six écus? *Calandrin* se désespéroit. On m'a assuré, lui dit *Lebrun*, que tu entretiens une fille dans ce voisinage : n'est-ce point à cette Maîtresse que tu aurois donné ton pourceau? tu es un peu railleur de ton naturel & bien capable de jouer de pareils tours; témoin la plaine de Mugnon où tu nous menas chercher des pierres noires. Te souviens-tu qu'après nous avoir bien fait courir, tu nous quittas, en nous faisant accroire que tu avois trouvé une de celles qui rend invisible? Tu voudrois à présent nous persuader par tes sermens que le pourceau t'a été volé; nous connoissons ta malice, & nous saurons désormais à quoi nous en tenir. Mais, comme nous

nous ne voulons point avoir pris une peine inutile, nous exigeons, pour dédommagement du sortilége que nous avons fait, que tu nous donnes deux couples de chapons, si non tu ne trouveras pas mauvais que nous informions ta Femme de tout ce qui s'est passé.

Calandrin voyant qu'on s'obstinoit à ne le point croire, & craignant, avec raison, les reproches & les criailleries de sa Femme, qui n'eût pas manqué d'ajouter foi à la calomnie dont on le menaçoit de le noircir auprès d'elle, donna les quatre chapons aux deux voleurs, qui firent saler le cochon & l'emportèrent à Florence, sans avoir la moindre pitié du malheureux à qui ils l'avoient dérobé.

NOUVELLE VII.

Le Philosophe vindicatif, ou *la Coquette cruellement punie.*

LES DAMES ne purent s'empêcher de rire de l'imbécillité de *Calandrin*, & s'en seroient plus long-temps amusées, s'il n'eût perdu son cochon & deux couples de poulets. Cette double perte les porta à le plaindre, & refroidit leur gaieté. Le récit de la Nouvelle fut à peine achevé, que la REINE commanda à Madame *Pampinée* de conter la sienne. Il arrive le plus souvent, dit aussitôt cette Dame, que le mal qu'on fait à autrui retombe sur son au-

teur ; c'eſt donc une preuve de peu de jugement, que de vouloir tromper ceux qui ne cherchent point à nous nuire. J'avoue que nous avons ri de pluſieurs tromperies dont on nous a fait le récit ; mais, comme il n'en eſt aucune, ſi j'ai bonne mémoire, dont on nous ait dit qu'on ſe ſoit vengé, je me flatte que vous entendrez avec plaiſir celle que je vais vous raconter. Vous frémirez de la terrible vengeance qu'un jeune amoureux, trompé par ſa Belle, exerça contre elle après en avoir été cruellement joué. Mon deſſein eſt d'exciter votre pitié pour cette infortunée, qui faillit à en perdre la vie. Mon Hiſtoire pourra vous être de quelque utilité, & vous apprendra qu'il eſt prudent de ne jamais ſe moquer de perſonne.

IL N'Y A PAS long-temps qu'il y avoit à Florence une jeune Dame, noble de naiſſance, nommée *Hélène.* Elle étoit belle, bien faite & fort riche. Devenue veuve, peu de temps après ſon mariage, elle ne voulut point ſe remarier, parce qu'elle aimoit l'indépendance & qu'elle vivoit d'ailleurs avec un beau jeune homme qui lui tenoit lieu de mari. Elle paſſoit avec lui des momens délicieux, par l'intrigue de ſa Domeſtique qu'elle avoit miſe dans ſa confidence.

Dans ce même temps un jeune Gentilhomme Florentin nommé *Régnier*, qui avoit fait ſes études à Paris, revint à Florence, non pour y faire étalage de ſon ſavoir, mais pour y jouir paiſiblement des connoiſſances qu'il avoit acquiſes. Il eut bientôt l'eſtime de ſes concitoyens par ſa bonne conduite & ſon honnêteté. Il étoit auſſi heureux qu'un jeune homme

instruit & bien élevé puisse l'être, lorsque l'amour vint troubler sa philosophie & déconcerter sa sagesse. Se trouvant un jour à une fête, où il étoit allé se distraire de ses travaux littéraires, il rencontra Madame *Hélène* en habit noir, selon le costume des Femmes veuves. Il ne put se défendre d'admirer ses charmes & d'en être tendrement ému. Elle lui parut la plus aimable personne de l'assemblée, & la plus capable de faire le bonheur d'un honnête homme. Heureux, & mille fois heureux, disoit-il en lui-même, le mortel qui pourroit posséder un tel trésor ! il ne la perdoit point de vue, ne se lassoit point de suivre ses pas, ou de s'offrir à sa rencontre dans la mêlée. Entraîné par un sentiment aussi vif que tendre, il résolut de mettre tout en œuvre pour lui plaire & en obtenir des faveurs.

La jeune Veuve, qui ne tenoit pas toujours ses yeux baissés, & qui, au contraire, promenoit ses regards sous cape, tantôt sur l'un, tantôt sur l'au-

tre, voyant que *Régnier* la lorgnoit souvent, n'eut pas de peine à démêler ce qui se passoit dans son cœur. Comme elle étoit fort vaine & fort coquette bon, dit-elle en soi-même, je n'aurai pas perdu mon temps en venant ici ; car, si je m'y connois, voilà un pigeonneau pris dans mes rets. Soit qu'elle imaginât que le nombre des conquêtes dût relever ses charmes & la faire valoir davantage aux yeux de son Amant, soit qu'elle fût bien aise de se ménager la tendresse de *Régnier*, pour remplacer celui à qui elle avoit donné son cœur, dans le cas qu'elle eût jamais le malheur de le perdre, elle regardoit de temps à autre le nouveau Soupirant, de manière à lui persuader qu'elle approuvoit sa passion naissante. Notre Galant renonçant dès-lors à sa philosophie, pour ne s'occuper que de son amour, s'informe du nom, de l'état & du logement de la Dame, & croit ne pouvoir mieux lui faire sa cour, que de passer & repas-

ser devant sa maison sous différens prétextes. La belle, toute glorieuse d'avoir mis un Philosophe dans ses fers, fit de son mieux pour conserver sa conquête, employant tous les manéges de la coquetterie, sans néanmoins se compromettre auprès de l'Amant qu'elle rendoit heureux. *Régnier*, qui brûloit de le devenir, trouva moyen de faire connoissance avec la Domestique de la Veuve ; il lui confia son amour & la pria de le servir, avec promesse de reconnoître ses bons offices d'une manière généreuse. La Servante lui promit de seconder sa flamme, & ne manqua pas, dès ce jour même, de tout conter à sa Maîtresse, qui ne fit que rire de cette ouverture. Me crois-tu assez folle, lui répondit-elle, pour m'attacher à ce jeune homme, dans le temps que j'ai l'Amant le plus aimable & le plus passionné? ne me parle de ce Philosophe, que pour m'amuser de son extravagance. Les savans font des sottises comme les autres hommes. Vois

l'usage que celui-ci fait des lumières & de la sagesse qu'il est allé chercher à Paris. Il faut le traiter comme il le mérite, & pour que je puisse me bien moquer de lui, & le redresser de la bonne manière, tu lui diras, quand tu auras occasion de lui parler, que je suis très-flattée de l'amour qu'il me témoigne, mais que mon honneur me défend de le recevoir ; que je veux pouvoir marcher tête levée, comme toutes les femmes honnêtes ; qu'il m'est par conséquent impossible de répondre à son amour, & que s'il est aussi sage qu'il en a la réputation, il m'en estimera davantage. Femme insensée! vous ignorez donc combien il est dangereux d'irriter un homme de lettres! que vous allez vous préparer de chagrins!... mais n'anticipons point sur les évènemens.

La Domestique ne tarda pas à revoir *Régnier*. Elle lui fit part aussi-tôt de la réponse de sa Maîtresse; cette réponse lui parut assez favorable, pour

en concevoir les meilleures eſpérances. Il redoubla les ſupplications, écrivit des lettres pleines de feu & les accompagna de préſens. Tout cela fut bien reçu, mais on n'y fit que des réponſes vagues; par ce moyen, la Veuve l'amuſa fort long-temps. Elle crut enfin devoir découvrir cette eſpèce d'intrigue à ſon Amant, qui en prit quelque jalouſie. Madame *Hélène*, pour lui prouver combien ſes craintes étoient déplacées, d'accord avec lui, envoya dire à *Régnier* que, n'ayant pu rien faire pour lui, depuis qu'il lui avoit déclaré ſon amour, elle ſe flattoit qu'aux prochaines fêtes de Noël, elle pourroit lui donner un rendez-vous, qu'il lui tardoit infiniment d'arriver à ce moment deſiré, & qu'ainſi, s'il vouloit ſe rendre dans la cour de ſa maiſon, la nuit d'après Noël, elle l'iroit trouver le plutôt qu'il lui feroit poſſible.

Le Philoſophe amoureux fut au comble de la ſatisfaction, & l'on imagine ſans peine qu'il ne manqua point

de ſe trouver au rendez-vous. Il fut introduit par la Servante dans la cour, & y fut renfermé pour y attendre la Dame, expoſé à toutes les injures de la ſaiſon. Elle avoit fait venir ce ſoir-là ſon cher Amant, &, après avoir ſoupé avec lui & l'avoir careſſé plus que de coutume, elle lui fit part du tour qu'elle ſe propoſoit de jouer à ſon Rival. Il te ſera facile de juger, lui dit-elle, ſi je l'aime & ſi je puis avoir eu pour lui la moindre complaiſance. Elle lui apprit en même temps qu'il étoit enfermé dans la cour, où elle prétendoit lui faire paſſer la nuit, pour refroidir un peu ſa paſſion. L'Amant fortuné ne ſe poſſédoit pas de joie; il lui tardoit de voir ſon rival ſe morfondre d'amour & de froid. Il étoit tombé, le jour précédent, une, ſi grande quantité de neige, que la cour en étoit couverte, de ſorte que *Régnier* n'en pouvoit preſque plus de froid au bout d'une demi-heure; mais l'eſpérance de ſe déd mmager avec celle qu'il aimoit lui faiſoit ſupporter

son mal en patience. Il y avoit plus d'une grosse heure qu'il attendoit, quand la méchante Veuve mena son Amant à une petite fenêtre de sa chambre à coucher, d'où ils pouvoient voir *Régnier* au clair de la lune sans en être vus. Elle envoya en même temps sa Servante à une autre fenêtre pour dire de sa part à l'Amoureux Philosophe de ne pas s'impatienter. Ma Maîtresse est bien fâchée, lui dit-elle, de vous faire si long-temps attendre, dans un lieu si exposé au froid, mais un de ses Frères, qui est venu souper avec elle, n'est pas encore sorti. Elle n'en sera pas plutôt débarrassée, qu'elle ira vous joindre; ainsi ne vous impatientez pas. Dis à ta belle Maîtresse, répondit le bon *Régnier*, qui étoit loin de penser qu'on se jouoit de sa passion, de ne se point inquiéter de moi; ajoute-lui seulement que je la supplie de venir le plutôt qu'il lui sera possible. Je souffre moins du froid, que de l'impatience de ne la point voir paroître.

Eh bien ! dit alors la Dame au Galant, penses-tu que si j'aimois tant soit peu ce prétendu Sage, je le laissasse ainsi se geler & se morfondre ? Le Galant, rassuré par tout ce qu'il voyoit, engagea sa Maîtresse à se coucher, & pendant qu'il goûtoit avec elle les plaisirs les plus doux, *Régnier*, le malheureux *Régnier*, trouvoit le temps bien long. Il se promenoit pour se réchauffer, n'ayant aucun réduit pour se mettre à l'abri, maudissoit la rigueur de la saison & pestoit contre le Frère de la Veuve de ce qu'il demeuroit si long-temps avec elle. S'il entendoit le moindre bruit, il se figuroit que c'étoit la Dame qui venoit lui ouvrir ; mais, vaine erreur, personne ne paroissoit. Minuit sonne. La Dame dit à son Amant, que penses-tu de notre Philosophe! ne trouves-tu pas que l'amour qu'il a pour moi est de beaucoup supérieur à ses lumières & à sa sagesse ? crois-tu que le froid que je lui fais endurer éteigne sa flamme amoureuse ?

ſe? Elle s'éteindoit à-moins, je vous jure, répondit le Galant. Je vois à préſent que j'avois tort d'être jaloux de ce Bel-eſprit; il m'eſt impoſſible de douter de ta fidélité, tu dois compter auſſi ſur la mienne. Je ſens mon amour redoubler pour toi, tu ſeras toute ma vie l'unique objet de mes deſirs, plutôt mourir que de ceſſer de t'aimer. Ces paroles furent accompagnées de mille careſſes paſſionnées qui les plongèrent l'un & l'autre dans une douce ivreſſe. Pour varier leurs plaiſirs, ils voulurent régaler leurs yeux de la ſouffrance de *Régnier*. Ils ſe lèvent donc, retournent à la fenêtre & voient le malheureux Philoſophe qui danſoit ſur la neige, au ſon du cliquetis de ſes dents. Que penſes-tu, mon bon Ami, de mon habileté, dit la Dame? ne trouves-tu pas que je ſais fort bien faire danſer les gens ſans tambourin ni muſette? A merveille, répondit le Galant, en pouſſant des éclats de rire. Deſcendons au rez-de-chauſſée, reprit la Dame, afin

qu'il ne manque rien à la comédie ; je lui parlerai, sans que tu souffles le mot, & nous verrons ce qu'il me dira. Cette conversation te divertira pour le moins autant que de le voir sautiller sur la neige. Arrivés sans bruit à la porte qui donne dans la cour, la Veuve l'appelle à voix basse à travers le trou de la serrure. A ce son de voix *Régnier*, qui croit toucher au moment fortuné, s'approche de la porte, le cœur plein d'espérance & de joie : me voici, dit-il, ma belle Dame ; ouvrez-moi, je vous prie, je meurs de froid & d'amour. Je ne saurois croire, répond la méchante Veuve, qu'un Amant aussi passionné, aussi chaud, que vous m'avez paru l'être dans vos billets, soit si sensible au froid. Est-ce qu'un peu de neige est capable de vous geler ? ne fais-je pas qu'il en tombe beaucoup plus à Paris où vous avez fait un si long séjour ? je suis pourtant fâchée de ne pouvoir vous ouvrir encore ; mon détestable Frère ne démarre point

d'ici. J'espère m'en débarrasser bientôt, sous prétexte d'aller enfin me coucher, & il ne sera pas plutôt sorti, que je reviendrai pour vous faire entrer. Ce n'est pas sans peine que je me suis échappée un moment pour venir vous consoler & vous prier de ne pas vous impatienter. — Procurez-moi du moins un abri, Madame ; alors j'attendrai tant qu'il vous plaira. Je suis tout couvert de neige ; elle tombe à gros flocons. Ouvrez-moi donc, je vous en supplie, afin que je sois à l'abri. — Il m'est impossible, mon doux Ami : la porte crie, & au moindre bruit, mon Frère ne manqueroit pas de venir & de nous surprendre. Je vais le déterminer à s'en retourner & je suis à vous dans la minute. — Congédiez-le donc au plutôt, je vous prie ; & grand feu sur-tout, car je n'en puis plus de froid. — Comment cela se peut-il ? il n'y a qu'un moment que vous bruliez d'amour. Est-ce que vos feux seroient déjà éteints ? je ne veux pas

le croire. Un moment de patience & je viens vous ouvrir. Bon courage, mon cher Ami, bon courage! je vous réchaufferai, soyez-en sûr, le plutôt qu'il me sera possible. Encore un peu de patience & vous serez content.

L'Amant, qui entendoit tout cela, avoit de la peine à s'empêcher d'éclater de rire. De retour au lit avec sa Maîtresse, le reste de la nuit se passa en plaisirs donnés & reçus, & à plaisanter aux dépens du patient Philosophe, qui eut tout le loisir de réfléchir sur les foiblesses humaines. Le pauvre Diable claquant des dents & se tenant, comme une cigogne, tantôt sur un pied & tantôt sur l'autre, lassé de ne voir venir personne, & n'entendant pas un chat remuer, comprit, mais trop tard, qu'il étoit joué, & le voilà à maudire la Veuve & la Servante, l'amour, sa sotte crédulité, & sur-tout la rigueur du temps & la longueur de la nuit. Indigné de la perfidie dont il étoit victime, & voulant mettre fin à ses souffran-

ces, il essaya d'ouvrir la porte par où il étoit entré; vains efforts, tout fut inutile. Furieux de ne pouvoir sortir, son amour fit place à la plus forte haine. Il ne s'occupa plus que des moyens de se venger, & se promit bien d'en saisir la première occasion.

Cependant le jour s'approchoit. Il commençoit à poindre, lorsque la Domestique, instruite par sa Maîtresse, descendit pour faire de grandes excuses à *Régnier*, qui étoit plus mort que vif. Elle feignit d'être touchée de compassion pour son état. Que la peste emporte, lui dit-elle, le Frère de Madame, qui ne nous a pas quittées d'un moment; il est cause que je ne me suis point couchée & que vous vous êtes gelé; vous ne sauriez croire, Monsieur, tout ce que j'ai souffert en mon particulier de vous savoir exposé au mauvais temps; mais ne perdez point courage, vous ne serez pas si malheureux une autre fois. Il faut espérer que ma Maîtresse, qui

eſt inconſolable du contre-temps ſurvenu, ſe fera un plaiſir de vous dédommager le plutôt qu'elle pourra de tout ce que vous avez ſouffert. *Régnier*, qui n'étoit pas homme à être trompé deux fois, & qui n'ignoroit pas que les menaces étoient autant d'armes pour la perſonne menacée, n'eut garde de laiſſer voir ſon indignation; il ſut réprimer & diſſimuler ſon reſſentiment, dans l'eſpérance de le mieux ſatisfaire, & ſe contenta de lui dire d'une voix preſque éteinte, que de ſa vie il n'avoit paſſé une ſi cruelle nuit; mais que, comme il étoit perſuadé qu'il n'y avoit point de la faute de Madame *Hélène*, il s'en conſoloit dans l'eſpérance qu'elle lui tiendroit compte de ce qu'il avoit enduré. Je te prie, ajouta-t-il, en la quittant, de me rappeler dans ſon ſouvenir & de me ménager ſes bonnes graces; je ſaurai reconnoître tes ſervices.

Accablé de fatigue & de froid, *Régnier* fut à peine de retour chez

lui, qu'il ſe mit au lit. Il eut beaucoup de peine à ſe réchauffer. Il s'endormit, & à ſon réveil, il ſe trouva preſque perclus de tous ſes membres. Les bras & les jambes lui faiſoient un mal horrible. Il appela les Médecins, qui déſeſpérèrent de pouvoir le rétablir. Le froid l'avoit tellement ſaiſi, que ſes nerfs s'étoient retirés. Sa jeuneſſe, ſon bon tempérament & les ſoins des Enfans d'Eſculape le tirèrent enfin d'affaires.

Quand ſa ſanté fut entièrement rétablie, le cœur toujours ulcéré du tour cruel qui la lui avoit fait perdre; il crut, pour être mieux à portée de ſe venger, devoir continuer le rôle d'amoureux auprès de Madame *Hélène*, quoiqu'il eût pour elle plus de haine, qu'il n'avoit jamais éprouvé d'amour. La fortune ne tarda pas à lui fournir une belle occaſion d'exercer ſa vengeance. L'Amant de cette Veuve, naturellement inconſtant ou ennuyé d'une ſi longue galanterie, la quitta pour une autre

Femme, dont il s'étoit épris. Cet abandon pensa la déſeſpérer. Elle paſſoit ſes jours dans les regrets, les gémiſſemens & les larmes. Sa Domeſtique, qui lui étoit ſincèrement attachée, partageoit ſa douleur, & auroit bien voulu la ſoulager, mais elle ne ſavoit comment s'y prendre. Comme elle voyoit tous les jours *Régnier* paſſer ſous les fenêtres de ſa Maîtreſſe, il lui vint dans l'eſprit qu'un homme ſavant & philoſophe, tel que lui, devoit être verſé dans l'art de la nécromancie, & avoir quelque ſecret pour faire aimer. Elle crut donc qu'elle pourroit, par ſon ſecours, rappeler le Galant de Madame *Hélène*. Elle fit part de ſon idée à ſa Maîtreſſe, qui, ſans conſidérer que, ſi *Régnier* avoit le ſecret de faire aimer, n'auroit pas manqué de s'en ſervir pour lui-même, donna dans la viſion de ſa Servante, & l'engagea à lui parler à ce ſujet, & à lui promettre, de ſa part, tout ce qu'il exigeroit d'elle dans le cas du ſuccès. La Domeſtique s'ac-

quitta de la commiſſion, & notre Philoſophe bénit le Ciel de ce qu'il alloit avoir une belle occaſion de punir cette méchante Femme de tout le mal qu'elle lui avoit fait, pour prix de ſon amour. Tu diras à ta Maîtreſſe de ne plus ſe chagriner. Quand ſon Amant ſeroit dans le fond des Indes, je l'en ferois revenir & le forcerois d'aller ſe jeter à ſes genoux pour lui demander pardon de ſon infidélité. Il ne s'agit que de faire ce que je preſcrirai ; mais il faut que j'inſtruiſe moi-même ta Maitreſſe, & ce ſera quand elle le jugera à propos. Je m'eſtimerai trop heureux de pouvoir faire quelque choſe qui lui ſoit agréable.

Madame *Hélène*, informée des diſpoſitions de *Régnier*, lui fit ſavoir qu'ils pourroient ſe voir & ſe parler à *Sainte Luce del Prato*, & ils s'y rendirent l'un & l'autre au jour convenu. Sans ſonger à la mauvaiſe nuit qu'elle lui avoit fait paſſer, & qui lui avoit cauſé une ſi dangereuſe maladie, la Dame

ne fit aucune difficulté de lui ouvrir fon cœur, de lui en montrer toute la foibleffe, & elle le fupplia de vouloir bien la fecourir. Je vous avoue, Madame, dit notre Philofophe, qui fentit fon reffentiment redoubler par tous les aveux qu'il venoit d'entendre : je vous avoue que de toutes les fciences que j'ai apprifes à Paris, la nécromancie eft celle à laquelle je me fuis le plus attaché & celle où j'excelle davantage. Je vous avoue auffi que, comme cette fcience offenfe Dieu, j'avois juré de ne jamais m'en fervir ni pour moi ni pour autrui ; mais l'amour que vous m'avez infpiré, tout malheureux qu'il a été jufqu'à ce jour, vous donne un tel empire fur mon efprit & fur mon cœur, que je ne puis vous rien refufer. Duffai-je, par rapport à vous, aller à tous les Diables, je ferai ce que vous defirez ; mais je vous préviens que ce que vous me demandez eft précifément ce qu'il y a de plus difficile dans l'art de la nécromancie. Vous

ſaurez de plus qu'il faut que la perſonne qui veut ramener celui qu'elle aime, agiſſe elle-même & qu'elle n'ait point peur; car tout ſe fait la nuit, ſans témoin, dans un endroit iſolé : or, je doute fort que vous ſoyez diſpoſée à remplir toutes ces conditions, ſans leſquelles l'enchantement ne ſauroit avoir ſon effet. La Belle, plus amoureuſe que ſage, lui répondit : je ſuis tellement épriſe de celui qui m'a ſi indignement délaiſſée, & ſon amour eſt devenu ſi néceſſaire à mon exiſtence, qu'il n'eſt rien que je n'aie le courage d'entreprendre pour le rappeler. Vous n'avez qu'à m'apprendre ce qu'il faut que je faſſe. Madame, lui dit *Régnier*, qui, comme on le verra, étoit un homme vindicatif & dur à l'excès, je dois d'abord faire une image de cuivre, au nom de l'homme que vous deſirez poſſéder. Je vous la remettrai, & lorſque la Lune ſera dans ſon décours; vous irez, à l'heure du premier ſomme, vous baigner, nue

& toute ſeule, dans une eau courante, par ſept fois différentes, avec cette image que vous tiendrez dans vos mains. Après vous être ainſi plongée ſept fois dans une eau vive, vous monterez, toujours ſeule & toute nue, ſur le haut d'un arbre ou ſur le toit d'un édifice un peu élevé, & là, l'image en main, vous vous tournerez du côté du nord, & vous direz ſept fois les paroles que je vous donnerai par écrit. Quand vous les aurez dites, deux Demoiſelles d'une beauté raviſſante ſe préſenteront à vous & vous demanderont, le plus poliment du monde, ce que vous ſouhaitez. Vous leur direz exactement ce que vous deſirez, & vous prendrez bien garde, ſur toutes choſes, de ne pas nommer une perſonne pour l'autre. Elles diſparoîtront enſuite. Pour lors vous deſcendrez pour vous rendre au lieu où vous aurez laiſſé vos habits, & après les avoir remis ſur votre corps, vous retournerez chez vous où, avant la fin de

la

la nuit, vous verrez votre Amant à vos pieds vous demander pardon de sa faute, & vous jurer un amour & une fidélité à toute épreuve.

Comme on a beaucoup de penchant à se persuader ce qu'on desire, la Dame n'eut pas de peine à croire tout ce que le Philosophe venoit de lui dire, & s'imaginant tenir déjà son Amant dans ses bras : ne doutez point, s'écria-t-elle, que je ne fasse tout ce que vous venez de me prescrire ; j'ai, pour cela, le lieu du monde le plus beau & le plus commode, c'est une métairie située dans la vallée d'Arno, un peu au-dessus de la rivière. Dans le mois de Juillet où nous sommes, le bain est fort agréable ; il y a précisément assez près de la rivière une vieille tour inhabitée & fort solitaire, où l'on ne monte que par une échelle de bois de maronier, que les Bergers ont faite pour voir de loin leurs bêtes égarées. Je monterai sur cette vieille tour, & j'espère m'acquitter au mieux

de tout ce que vous m'avez prescrit. *Régnier*, qui connoissoit aussi-bien qu'elle & la métairie & la tour, crut ne devoir pas en faire rien paroître. C'est pourquoi il répondit à la Dame que, quoiqu'il n'eût aucune connoissance des lieux, ils lui paroissoient très-propres à la chose, s'ils étoient tels qu'elle le disoit. Ravi de trouver l'occasion de se venger, il ajouta qu'il ne tarderoit point de lui envoyer l'image & l'oraison qu'elle devoit réciter, persuadé, lui dit-il, que lorsque le succès aura rempli vos espérances, vous voudrez bien reconnoître mes services & m'accorder quelque faveur. La Veuve le lui promit, & ils se séparèrent fort satisfaits l'un de l'autre.

Le Philosophe, impatient du desir de satisfaire son ressentiment, eût bientôt fait fabriquer une petite image; il l'envoya à Madame *Hélène* avec une fable qu'il composa pour l'oraison; il lui fit dire en même temps d'exécuter le projet la nuit suivante,

fans y manquer. Pour compléter fa vengeance, il fe rendit fecrètement, accompagné de fon Domeftique, dans la maifon de campagne d'un de fes Amis, peu éloignée de la vieille tour.

De fon côté la Veuve, fuivie de fa Servante, prit le chemin de fa métairie. La nuit venue, elle fait femblant de fe coucher, &, vers l'heure du premier fomme, elle fort tout doucement du logis & s'en va à la rivière d'Arno, le plus près de la tour qu'il lui fut poffible. Elle tourne fes regards de tous côtés, & ne voyant ni n'entendant perfonne, elle fe déshabille & cache fes habits derrière un buiffon; puis elle fe baigne fept fois avec l'image qu'elle tient dans fes mains. Cela fait, elle marche vers la tour où elle monte, tenant d'une main la petite figure, & s'appuyant de l'autre fur l'échelle qui n'étoit pas trop bonne.

Régnier, qui s'étoit caché tout auprès avec fon Domeftique parmi les faules, ne perdit aucun des mouve-

mens de la Dame. Elle paſſa même à deux pas de lui, en ſe rendant à la tour. La blancheur de ſon corps qui brilloit dans l'obſcurité de la nuit, la beauté de ſa gorge, toutes ſes autres parties, non moins belles, qu'il eut le temps de conſidérer, excitèrent en lui quelques mouvemens de compaſſion, lorſqu'il ſe repréſenta que tout cela alloit bientôt ſe flétrir & diſparoître. D'un autre côté, l'aiguillon de la chair le preſſa ſi vivement, qu'il ſentit le Dieu qui plaît ſi fort aux Dames, lever inſolemment la tête & lui conſeiller de ſortir de l'embuſcade, pour voler dans les bras de la belle *Hélène*. Peu s'en fallut qu'il ne ſuccombât à la tentation; mais conſidérant, par un effort de courage, quelle étoit cette Femme & combien le tour qu'elle lui avoit joué étoit ſanglant, la haine & le deſir de la vengeance reprirent le deſſus, & chaſſèrent la compaſſion & l'amour. Il laiſſa donc monter la Dame ſur la tour. Elle n'y fut pas plutôt que, ſe

tournant vers le nord, elle se mit à réciter la prétendue oraison. Dans le même temps, *Régnier* s'étant approché sans bruit de la masure, ôta doucement l'échelle. La Veuve ayant répété sept fois les paroles convenues, attendoit les deux Demoiselles, & les attendit si long-temps, qu'elle vit paroître l'aube du jour, sans avoir reçu leur visite. La fraîcheur de la nuit lui faisoit éprouver un froid qui lui donnoit des craintes pour sa santé. Lassée de les attendre vainement, elle commence à se douter de la tromperie. Il y a toute apparence, se disoit-elle, que *Régnier* aura voulu se venger de la mauvaise nuit que je lui ai fait passer; mais si tel a été son projet, je m'en console en songeant que j'ai souffert beaucoup moins de froid & moins long-temps que lui. Cette nuit est d'un grand tiers moins longue que ne le fut la sienne.

Pour que le jour ne la surprît point là, elle voulut descendre, mais quelle fut sa surprise, lorsqu'elle ne vit

plus l'échelle. Jamais consternation ne fut plus grande. Le cœur lui manque & elle tombe évanouie sur la terrasse. Elle ne revint à elle, que pour pleurer & faire des doléances capables d'amollir tout cœur qui n'eût pas été possédé du démon de la vengeance. Elle ne douta point que ce ne fût l'ouvrage de *Régnier*, & se reprocha de l'avoir outragé, mais plus encore de s'être fiée à lui, après le tour cruel qu'elle lui avoit joué. Elle regarde de tous côtés, elle cherche s'il n'y auroit pas moyen de descendre par quelque endroit sans échelle, & n'en trouvant point, elle recommence ses lamentations. Que je suis malheureuse ! disoit-elle, que diront mes Frères, mes parens, mes voisins & mes connoissances, lorsqu'ils sauront que j'ai été trouvée ici toute nue ! me voilà perdue à jamais de réputation, moi qui avoit pris tant de soin de cacher mes foiblesses ; mais quand bien même je trouverois moyen de me disculper par quelque mensonge, *Ré-*

gnier, qui ſait mes aventures, ne détruira-t-il pas tout ce que je pourrois alléguer en faveur de mon honnêteté ? ah ! malheureuſe que je ſuis, je perds à-la-fois & mon Amant & mon honneur. Ces triſtes réflexions la menèrent ſi loin, qu'elle fut pluſieurs fois tentée de ſe précipiter de la tour en bas ; mais l'amour de la vie & la crainte de la douleur l'en empêchèrent. Le Soleil étant levé, elle promène ſes regards de côté & d'autre, pour voir ſi elle n'appercevroit pas quelque Berger qui pût aller quérir ſa Domeſtique ; mais elle ne vit que *Régnier* qui s'étoit endormi ſous un buiſſon, & qui s'éveilloit préciſément dans cet inſtant. Notre Philoſophe s'approche pour lui parler. Eh ! bon jour, Madame, lui dit-il, d'un air goguenard : les deux Demoiſelles ſont-elles venues ? La Veuve recommence à pleurer, & le ſupplie de s'approcher tout contre la tour, pour qu'elle puiſſe lui parler plus aiſément. Il lui obéit, & la Belle s'étant

couchée ſur le ventre & ne montrant que la tête, lui dit tout en pleurs : vous pouvez bien croire, mon cher *Régnier*, que je ne ſuis pas à me repentir du mal que je vous ai fait ; oui, je m'en repens. Si je vous ai maltraité, vous vous êtes vengé ; car, quoique nous ſoyons dans le mois de Juillet, j'ai penſé mourir de froid, cette nuit, parce que je ſuis toute nue. Vous ne ſauriez croire combien je me ſuis reprochée de fois l'offenſe que je vous ai faite, & le tort que j'ai eu de ne pas répondre à votre amour ; ainſi, je vous en conjure, ne pouſſez pas plus loin votre vengeance : ſoyez généreux, pardonnez-moi en faveur de mon repentir. Je ſais que je ne mérite point de pitié, mais vous vous montrerez digne de la nobleſſe de votre naiſſance, vous ſerez magnanime, & vous ne me ſerez pas languir plus long-temps. Un honnête homme eſt aſſez vengé dès qu'il voit qu'il ne tient qu'à lui de l'être davantage. Faites-moi donc apporter mes habits,

afin que je puiſſe deſcendre. Ne m'ôtez point l'honneur que vous ne pourriez plus me rendre. Si je vous ai trompé, en vous faiſant eſpérer de paſſer une nuit avec moi, je réparerai ma faute du mieux qu'il me ſera poſſible, &, pour une nuit perdue, je vous en donnerai cent, ſi vous l'exigez. Vous êtes un homme & je ne ſuis qu'une femme, c'eſt-à-dire, un être foible qu'il eſt facile de terraſſer. Contentez-vous de m'avoir fait connoître qu'il ne dépend que de vous de porter la vengeance auſſi loin que vous voudrez. Que vous reviendroit-il de m'expoſer à la médiſance publique? Ne vous ſervez pas de l'avantage que vous avez ſur moi : l'aigle n'a point de gloire d'avoir défait la colombe, & vous êtes trop galant homme pour employer vos forces contre une femme, coupable à la vérité, mais dont vous êtes déjà vengé. Ayez donc compaſſion de mon état, je vous en conjure pour l'amour de Dieu & pour l'amour de vous-même.

Régnier, entendant ce discours, éprouvoit à-la-fois du plaisir & de la douleur : du plaisir de se voir vengé du mal que cette Femme lui avoit fait : de la douleur, ne pouvant la voir gémir & pleurer, sans être touché de compassion. Cependant le desir de se venger l'emportant sur l'humanité : Madame, lui répondit-il, si la nuit que vous pensâtes me faire mourir de froid, mes prières qui, à la vérité, ne furent pas comme les vôtres, accompagnées de larmes ni assaisonnées de tendres complimens, avoient pu me faire obtenir de vous seulement un abri pour me mettre à couvert de la neige qui m'accabloit, je ferois à présent de bon cœur ce que vous me demandez ; mais puisque lorsque je grelotois, vous ne vous inquiétiez nullement de votre honneur, & que vous vous en moquiez au contraire dans les bras de votre Amant, je ne dois pas non plus m'inquiéter du mien, en cherchant à me venger pleinement de votre

noire méchanceté. Souvenez-vous de tout ce que vous m'avez fait souffrir, pour en faire sans doute hommage à votre Galant. Adressez-vous à lui : il aura soin de votre honneur, dont vous êtes si fort en peine, & que vous n'avez pas laissé de lui abandonner. Qui mieux que lui doit vous secourir ? vous vous êtes donnée à lui & lui à vous ? appelez-le, il ne manquera pas de voler à votre secours. Voyez si l'amour que vous avez pour ce Quidam, voyez si votre esprit joint au sien, que je suppose aussi fertile en ressources que le vôtre, pourra vous tirer d'un piége, dans lequel vous a fait donner le Sot que vous insultiez si fièrement, la seconde nuit des fêtes de Noël. Vous souvient-il des plaisanteries que vous vous êtes permises avec lui à mon sujet ? Quant aux faveurs, ajouta-t-il, que tu m'offres si généreusement dans une circonstance où tu ne pourrois me les refuser, si j'en avois envie, tu peux les garder pour ton Amant, dans le

cas que tu ſurvives au traitement que je te deſtine. Je les lui cède de bon cœur, ces nuits agréables dont tu te propoſes de me régaler, & certes j'en eus trop d'une ſeule : on ne me trompe pas deux fois. N'eſpère donc pas me ſéduire par tes flatteries & ton langage mielleux ; ce n'eſt pas à l'égard d'une auſſi méchante Femme, qu'il eſt beau d'être généreux & magnanime : ce ſeroit, au contraire, travailler au bien public que de délivrer la ſociété d'un auſſi mauvais ſujet. Tu as beau dire, je ne ſuis point un aigle, mais conviens auſſi que tu n'es rien moins qu'une colombe ; tu n'es tout au plus qu'un vil ſerpent qu'il faut écraſer pour l'empêcher de nuire davantage. J'ai plus appris à te connoître, en une ſeule nuit, que je n'ai appris à me connoître moi-même, pendant tout le temps de mes études à Paris. Ainſi, n'eſpère pas m'attendrir ; je veux & je dois te pourſuivre comme mon ennemie, ſans miſéricorde. Quand on ſe venge, on doit faire plus de mal,

mal, qu'on n'en a reçu. Mais eſt-ce ſe venger que de te faire ſouffrir? n'eſt-ce pas plutôt te châtier d'une faute grave, te punir d'un crime atroce, exercer en un mot une juſtice méritée. Si, comme c'eſt dans l'ordre, la vengeance doit ſurpaſſer l'outrage, je ne pourrois jamais me venger de ta cruelle perfidie. Quand bien même je t'arracherois la vie, ta mort ne ſauroit expier ton forfait. Que dis-je? cent vies pareilles à la tienne ne ſuffiroient pas pour effacer ton crime; puiſque tu n'es qu'une vile & méchante créature, qui, à un peu de beauté près, que le temps flétrira bientôt, ne vaut pas la plus miſérable Servante du monde. Songe qu'il n'a pas tenu à ta malignité de faire mourir un galant homme, pour me ſervir de ta propre expreſſion, dont la vie ſtudieuſe pourra être plus utile à la ſociété, que cent mille vies comme la tienne, fuſſent-elles auſſi longues que celles des anciens Patriarches. Je t'apprendrai à maltraiter un

honnête homme & à te moquer d'un Philosophe qui n'a autre chose à se reprocher, que de t'avoir aimée sans te connoître. Ce châtiment-ci, si tu en réchappes, te rendra plus sage & te guérira de l'envie d'outrager ceux qui ne t'ont point fait de mal. Mais si tu desires tant de descendre, que ne te jettes-tu en bas ? J'aurois un plaisir infini à te voir casser le col. Donne-moi cette douce satisfaction ; la mort te délivrera de toutes tes craintes & de tous tes maux. J'ai trouvé le secret de te faire monter sur cette tour ; c'est à toi maintenant de trouver celui d'en descendre.

Pendant le discours du Philosophe, la Dame fondoit en larmes, & le Soleil s'avançoit dans sa course. *Régnier* cependant n'eut pas plutôt cessé de parler, que la jeune Veuve arrêta ses sanglots pour lui répondre, ce qu'elle fit en ces termes : Homme cruel ! si la fatale nuit, dont vous avez sujet de vous plaindre, vous tient si fort au cœur ; si ma faute,

que je ne cherche point à diminuer à vos yeux, vous ſemble ſi énorme, que, ni ma jeuneſſe, ni mes larmes, ni mes humbles prières ne puiſſent en obtenir le pardon, laiſſez-vous du moins toucher par le ſouvenir de la confiance que je vous ai témoignée, en vous ouvrant mon cœur & en ſuivant de point en point ce que vous m'avez preſcrit de faire pour r'avoir mon Amant. Sans cet excès de confiance, qui mérite quelque égard, vous n'auriez peut-être pas trouvé l'occaſion de vous venger. Que cette conſidération vous porte à me traiter avec moins d'inhumanité! Laiſſez-vous émouvoir par la ſincérité de mon repentir. Ne ſuis-je pas aſſez humiliée, ſans vouloir ajouter à ma douleur? grace, je vous en conjure, & comptez ſur une éternelle reconnoiſſance : rendez-moi mes habits, ma liberté, & ſoyez ſûr que je renoncerai à mon Amant, à tout le monde, pour ne m'attacher qu'à vous ſeul & tâcher de vous faire oublier, par mes

ſoins & mes careſſes, une offenſe que je m'étois mille fois reprochée, avant de tomber entre vos mains. Ma beauté, dont vous faites ſi peu de cas, & que vous croyez de ſi courte durée, eſt aſſez grande pour devoir plaire à un jeune homme tel que vous, au moins pendant quelque temps. Je vous la conſacrerai toute entière & ferai ma plus douce occupation de vous rendre heureux. Quelque cruauté que vous ayez pour moi, quelque irrité que vous paroiſſiez, je ne puis croire que vous trouvaſſiez du plaiſir à me voir précipiter de cette tour. Non, vos yeux ne pourroient ſoutenir ſans peine le ſpectacle de ma mort; ces yeux, ſi vous voulez dire la vérité, ces yeux qui m'ont autrefois trouvée aimable, ne ſont pas ſi barbares que vous voudriez le faire entendre. Ayez donc pitié de moi; grace, encore un coup, & après m'avoir fait ſouffrir le froid de la nuit, ne me laiſſez pas plus long-temps expoſée aux ardeurs du Soleil qui com-

mencent à me devenir insupportables.

Notre Philosophe, qui ne lui parloit & ne demeuroit là, que pour se moquer d'elle & jouir plus longtemps du plaisir de se venger, lui répondit en ces termes : Je ne vous tiens aucun compte, ma belle Dame, de la confiance que vous m'avez témoignée, je ne la dois qu'à votre intérêt & non à votre amour ; vous ne cherchiez qu'à recouvrer votre Galant ; ainsi, je dois regarder cette ouverture plutôt comme un outrage de plus, que comme un motif d'indulgence. Vous êtes encore dans l'erreur, de croire que cette confiance étoit le seul moyen que j'eusse de me venger : je vous avois tendu tant de piéges, qu'il étoit impossible que vous ne donnassiez dans quelqu'un, &, heureusement pour vous, vous êtes tombée dans le plus supportable & le moins honteux. Si je t'ai fait donner dans celui-ci, de préférence à mille autres, c'est moins par ménagement

pour toi, que pour ma propre satisfaction. Mais si, contre toute apparence tu les eusses évités tous, la plume eût été ma dernière ressource : j'aurois écrit contre toi, de manière à te faire maudire l'existence mille fois le jour. La plume est une arme plus meurtrière, qu'on ne l'imagine ; il faut en avoir soi-même éprouvé les atteintes, pour en connoître tout le pouvoir. Je prends le Ciel à témoin, & puisse ce Ciel donner à ma vengeance une fin digne de son commencement ! je prends, dis-je, le Ciel à témoin que je t'aurois tant ridiculisée, si adroitement décriée ; j'aurois employé, pour te peindre, des couleurs si noires & si naturelles, que la honte que tu aurois eue de toi-même t'eût portée à te crêver les yeux, pour n'être plus exposée à voir ton affreuse image. Au reste, ne te détache de personne en ma faveur : je te méprise trop, pour vouloir de ton amour. Tu peux aimer tant que tu voudras celui dont tu re-

grettois si fort la perte. Il partageoit ma haine avec toi, mais depuis qu'il t'a abandonnée, & que son infidélité m'a fourni les moyens de me venger de ta coquetterie, il m'est devenu aussi cher, qu'il m'étoit odieux auparavant. Les coquettes comme toi ne cherchent que le plaisir; tu ne le trouverois peut-être pas en moi. Il te faut, comme au commun des femmes, de jeunes fréluquets au tein frais & qui ont à peine du poil au menton, parce qu'ils sont plus dispos, qu'ils dansent & jouent mieux que les autres. Apprends cependant que si les hommes qui sont un peu plus mûrs, & qui ont la barbe bien garnie, sont moins vifs & vont plus lentement, ils vont du moins d'un pas réglé & soutenu, & savent ce que les autres doivent encore apprendre. Les femmes coquettes & frivoles estiment les jeunes gens, meilleurs chevaucheurs, parce qu'ils font plus de chemin en un jour, que ceux d'un âge plus avancé; j'avoue qu'ils sont plus

ardens; mais, en revanche, les hommes de moyen âge, plus expérimentés, connoiſſent mieux les endroits chatouilleux, & l'on doit préférer le bon & le ſolide, au brillant de peu de durée. Le grand trot fatigue, quelque jeune qu'on ſoit; mais le petit pas fait arriver au logis, quoiqu'un peu tard, ſans la moindre laſſitude. La plupart des femmes ſe laiſſent prendre aux apparences, ſans conſidérer que les apparences ſont trompeuſes. Elles ne voient pas que les jeunes gens ne ſe contentent pas d'une maîtreſſe, & que leur grande vivacité doit naturellement les rendre changeans : tu en as fait toi-même l'expérience. Ils deſirent de jouir de preſque toutes les femmes qu'ils rencontrent, & s'imaginent que les careſſes qu'on leur fait ſont un tribut qu'on leur doit. De-là vient leur peu de reconnoiſſance. Auſſi font-ils conſiſter leur gloire à publier les faveurs qu'ils ont reçues. C'eſt cette indiſcrétion qui a engagé un grand nombre de

femmes à s'abandonner à des Moines, que la sainteté de leur état empêche d'être indiscrets. Détrompe-toi, si tu penses que tes amours ne soient connues que de ta Servante & de moi : elles ont éclaté dans le public, & l'on ne parle d'autre chose dans ton quartier ; mais rien n'est plus ordinaire, dans les intrigues amoureuses, que de voir la personne intéressée être la dernière à savoir les bruits qui courent sur son compte. D'ailleurs les jeunes amans se font un plaisir de divulguer leurs aventures, & le tien n'aura sûrement pas gardé le secret sur son intrigue avec toi. Attire-le de nouveau dans tes filets, si tu peux. Quant à moi, tu dois y renoncer : je suis à une autre pour la vie. J'aime une Dame qui vaut plus que toi, de toutes les façons, & qui ne m'a point fait acheter ses faveurs par aucun vilain tour, parce qu'elle a su m'apprécier. Ainsi, si tu veux te jeter en bas, je puis t'assurer que je te verrai casser le col

ſans regret & ſans trouble. Tu m'obligeras même de te dépêcher, ſi tu es capable de faire un pareil ſaut; mais puiſque tu crains de perdre la vie & d'aller à tous les Diables, qui te feroient bien plus ſouffrir que moi, tu n'as qu'à ſupporter avec patience l'ardeur du Soleil, & ſi tu la compares au froid que tu m'as fait endurer, tu conviendras que la peine n'eſt point encore proportionnée à l'offenſe.

Puiſque rien de ce que je vous ai dit ne peut vous émouvoir, reprit la Dame en ſanglottant de plus belle, laiſſez-vous du moins attendrir par conſidération pour l'objet qui vous a rendu plus de juſtice que moi. Je vous demande grace, au nom de l'amour que vous avez pour cette perſonne aimable.

Tu me prends par mon foible, répondit *Régnier* : je ne puis rien refuſer au nom de cette Belle; &, voyant qu'il étoit déjà neuf heures : dis-moi où ſont tes habits, ajouta-t-il, & je les irai quérir.

Hélène, croyant avoir vaincu sa barbarie, livra son cœur à l'espérance & lui indiqua l'endroit où elle s'étoit déshabillée. Le Philosophe s'éloigne de la tour & laisse son Domestique en sentinelle, avec ordre d'empêcher qui que ce soit d'approcher, jusqu'à son retour. Cela fait, il va dîner chez son Ami, où il fit ensuite la méridienne tout à son aise.

La jeune Veuve, que la promesse de *Régnier* avoit un peu consolée, tantôt assise, tantôt couchée, tantôt debout, trouve enfin un endroit où il y avoit un peu d'ombre, & l'esprit occupé de peu d'espérance & de beaucoup de crainte, elle pleure sa triste destinée, & désespère du retour du jeune homme. Accablée de lassitude & de sommeil, elle s'endormit, mais pour peu de temps; car, vers l'heure de midi, le Soleil, dardant perpendiculairement ses rayons sur sa peau délicate & sur sa tête découverte, brûla non-seulement la chair, mais fit de distance en distance des fentes qui lui causoient

tant de douleur, qu'elle s'éveilla, quelque envie & quelque besoin qu'elle eût de dormir. Se sentant ainsi grillée & voulant se remuer, il lui sembloit que sa peau se retiroit & s'en alloit en lambeaux, comme un parchemin brûlé qu'on veut étendre. A ces douleurs cuisantes se joignoit un mal de tête des plus violens. Pardessus tout, le pavé de la tour étoit si brûlant, qu'elle étoit obligée d'être dans un mouvement continuel. Pour surcroît de malheur, il ne faisoit pas le moindre vent, & un essaim de mouches de taons la piquoient si cruellement, qu'il lui sembloit qu'à chaque moment on lui donnoit mille coups d'épingles, ce qui lui faisoit porter continuellement les mains sur les différentes parties de son corps. Elle maudissoit la vie, son Amant & *Régnier*, lorsque accablée de lassitude, de faim & de soif, elle se lève & regarde s'il n'y auroit pas quelqu'un dans les environs, résolue de l'appeler à son secours, quoi qu'il dût en arriver,

river. Mais sa malheureuse destinée lui avoit enlevé toutes les ressources ; la chaleur excessive retenoit les Bergers & les Laboureurs dans leurs chaumières, si bien qu'elle n'entendoit d'autre bruit que le chant des cigales. Les eaux de la rivière d'Arne, qu'elle voyoit couler, ne faisoient qu'irriter sa soif; les bois, les maisons & les ombrages qu'elle découvroit, ne contribuoient qu'à aigrir sa peine & à lui faire former des souhaits qui augmentoient sa douleur. Enfin les feux du Soleil, le pavé brûlant, la piquure des mouches & des taons réduisirent cette victime de la plus affreuse vengeance dans un état si pitoyable, que son corps, dont l'obscurité de la nuit n'avoit pu effacer la blancheur, étoit moitié noir, moitié rouge & tout tacheté de sang. Privée de toute espérance & de toute consolation, cette infortunée n'attendoit plus que la mort, & s'y préparoit, en offrant à Dieu ses douleurs, pour l'expiation de ses péchés.

Cependant *Régnier* s'étant éveillé vers les trois heures de l'après midi, retourna à la tour pour voir ce que fa Victime étoit devenue, & dit à fon Valet, qui étoit encore à jeûn, d'aller dîner. La pauvre Dame, entendant la voix de fon cruel Perfécuteur, fe traîne avec peine fur les bords de la terraffe ; & couchée fur le ventre, *Régnier*, lui dit-elle les yeux mouillés de larmes, vous voilà vengé de refte ; fi je vous ai fait geler pendant une nuit, vous m'avez fait rôtir durant un jour entier, & mourir de faim & de foif. Dans l'état où je fuis, la mort me feroit plus douce que la vie, & je fouffre fi cruellement, que je vous prie de venir m'achever ; je regarderai ce dernier trait comme une faveur. Si vous me refufez ce fervice que je n'ai pas le courage de me rendre moi-même, ne me refufez pas du moins un verre d'eau, pour en humecter ma bouche féche & brûlante. Accordez-moi cette dernière grace, car je me fens mourir.

Le Philoſophe connut, à la foibleſſe de ſa voix, qu'elle étoit effectivement fort malade. Il ſentit un petit mouvement de compaſſion, & ne laiſſa pourtant pas de lui répondre : Si vous voulez mourir, vous mourrez de votre main & non de la mienne. Pour de l'eau, je vous en donnerai, comme vous me donnâtes du feu. Ce qui me fâche, c'eſt que, pour guérir mon froid, il ait fallu me mettre dans de la fiente très-puante de vache & de cheval, tandis que votre chaud peut ſe guérir avec de l'eau de roſe qui ſent bon. Je faillis à perdre l'uſage de mes nerfs, & vous en ſerez quitte pour changer de peau, comme le ſerpent. Vous n'en aurez le teint que plus beau (*a*).

(*a*) Quel caractère atroce, que ce *Régnier* ! les perſonnes qui, à la première repréſentation d'*Atrée*, formèrent des ſoupçons déſavantageux contre l'ame de *Crébillon*, que devoient-elles donc penſer de *Bocace*,

Barbare, reprit la Veuve infortunée, puiſſe le Ciel te donner un teint acquis de la même ſorte ! homme plus cruel que les monſtres les plus féroces, qu'aurois-tu fait de plus, ſi j'avois égorgé toute ta famille ? puniroit-on d'un ſupplice plus lent & plus rigoureux, le dernier des ſcélérats qui auroit à ſe reprocher la mort de tous les habitans d'une Ville ? tu me refuſes un verre d'eau, qu'on ne refuſe pas aux plus grands criminels, ſur la roue ? encore même leur donne-t-on du vin, s'ils en demandent. Puiſque tu t'obſtines à me refuſer le moindre ſoulagement ; puiſque tu es inexorable, je vais me préparer à mourir en patience. Dieu veuille avoir pitié de mon ame ! c'eſt à lui que je laiſſe le ſoin de me venger de ta cruauté dont il eſt ſeul témoin. Après ces

en liſant cette Nouvelle ? la férocité de *Régnier* eſt ſans exemple dans l'Hiſtoire & dans la Fable.

paroles elle se traîna au milieu de la terrasse, & souhaita mille fois que la mort vînt finir son martyre.

La nuit s'approchant & *Régnier* se trouvant assez vengé, il fit prendre par son Domestique, de retour depuis près d'une heure, les habits de Madame *Hélène*, & marchant devant lui, il alla trouver la Servante qu'il rencontra sur la porte de la métairie, fort affligée de la disparition de sa chère Maîtresse. Ma bonne, lui dit-il en l'abordant, sais-tu où est Madame *Hélène*? Hélas! Monsieur, je l'ignore. Je croyois la trouver ce matin dans son lit, mais elle est disparue, sans que je sache ce qu'elle est devenue, & vous me voyez fort chagrine; car je crains qu'il ne lui soit arrivé quelque malheur. Que n'étois-tu avec elle, dit le Philosophe d'un ton de mauvaise humeur, afin d'avoir pu me venger de toi, comme je me suis vengé d'elle; mais, ce qui est différé n'est pas perdu : je saurai bien te punir tôt ou tard de ta méchanceté. Je

t'apprendrai à te moquer des gens de ma ſorte. Puis, s'adreſſant à ſon Valet, donne-lui ces habits, & dis-lui d'aller chercher ſa Maîtreſſe, ſi elle veut.

La Servante, après avoir reconnu les habits, ne doutant point que *Régnier* n'eût égorgé Madame *Hélène*, eut une peur inconcevable pour ſa propre vie. Elle les prit ſans murmurer; mais, lorſque *Régnier* & ſon Valet furent partis, elle donne une libre carrière à ſa douleur, & court vers la tour avec ces habits, en pouſſant des cris horribles.

Régnier & ſon Domeſtique avoient à peine quitté la Veuve pour ſe rendre à la métairie, que le Fermier de cette infortunée, qui cherchoit deux cochons égarés, alla voir s'ils ne ſeroient pas derrière la tour. Arrivé à cet endroit, il entend de triſtes plaintes. Qui eſt-ce qui gémit là-haut, cria-t-il? La Dame, qui reconnut ſa voix, l'appela par ſon nom : va, lui dit-elle, appeler ma Servante, &

dis-lui de venir ici. Quoi, c'eſt vous, Madame? eh! qui vous a donc perchée ſur cette tour? ſavez-vous que votre Domeſtique vous cherche partout, depuis ce matin; mais qui Diable eût pu vous deviner là? Il court à l'échelle, & comme il travaille à la bien aſſeoir, afin qu'elle ne bouche pas de place ſous les pieds de la Dame, voilà la Servante qui arrive toute éperdue, en demandant au Métayer où eſt ſa chère Maîtreſſe. Je ſuis ici, mon enfant, répond la Dame, en hauſſant la voix le plus qu'il lui fut poſſible; ne t'affliges point, apportes-moi ſeulement mes habits. La Servante, raſſurée par ce qu'elle vient d'entendre, monte ſur l'échelle, & voyant ſa Maîtreſſe étendue ſur la terraſſe, & reſſemblant plutôt à un tronc de bois grillé, qu'à un corps humain, elle pouſſe un cri de frayeur, ſe déchire le viſage avec ſes ongles, & la pleure comme ſi elle étoit morte; mais *Hélène* la fait taire & la prie de lui aider à s'habil-

ler. La Veuve se consola un peu d'apprendre de sa Servante, que personne ne savoit où elle avoit été. Quand elle fut tout-à-fait habillée, elle pria le Métayer de monter pour l'aider à descendre ; ce bon Paysan, voyant qu'elle étoit hors d'état de se soutenir, la descendit avec beaucoup de peine sur ses épaules, & se disposoit à la porter ainsi à la ferme, lorsque la Servante, qui descendit la dernière, tomba de dessus l'échelle & se cassa une cuisse. Elle poussa un cri si effroyable, que le Fermier fut obligé de poser la Maîtresse sur un monceau d'herbe, pour aller secourir la Domestique ; mais quand il vit qu'elle s'étoit cassé la cuisse, il la posa pareillement sur une pelouse, & revint à la Dame. Ce nouveau malheur lui causa le plus violent chagrin, parce qu'elle espéroit plus de secours de sa Servante, que de toute autre personne. Affligée outre mesure, elle recommença ses doléances avec tant d'excès, que le Métayer non-seule-

ment ne put la consoler, mais même se mit à pleurer avec elle. Madame *Hélène* ne voulant pas que la nuit la surprît dans cet endroit, devenu si funeste à son repos, se fit porter à la maison du Fermier, qui, accompagné de deux de ses Frères, retourna chercher la Servante. La Femme du Fermier donna ses soins à la Veuve; elle lava son corps avec de l'eau fraîche, lui fit prendre quelque nourriture légère, la déshabilla, la mit au lit & la fit transporter, la nuit du lendemain, à Florence, avec sa Servante.

Madame *Hélène*, qui savoit mentir, imagina un conte, pour donner à cette double aventure un tour favorable, dans l'esprit de ses Frères. Elle leur fit accroire que la foudre étoit tombée sur elles & les avoit ainsi maltraitées l'une & l'autre. On appela des Médecins, qui eurent beaucoup de peine à lui rendre la santé; sa peau demeura plusieurs fois attachée au drap de son lit. Ils rétablirent, avec le temps, la cuisse de

la Servante. La gaieté ne revint point avec la ſanté : Madame *Hélène* oublia ſon Amant, renonça à l'amour, & ſur-tout à la moquerie.

Régnier ayant appris que la Servante avoit eu la cuiſſe caſſée, ſe crut aſſez vengé, & en reſta là. Il ne dit mot de l'aventure, moins par égard pour la Veuve, que pour ſa propre réputation.

Voilà comment Madame *Hélène* fut punie du tour qu'elle avoit joué à *Régnier ;* elle ignoroit ſans doute de quoi ſont capables les gens d'étude, quand on les outrage. Ce ſont des Diables d'autant plus dangereux, qu'ils ſont plus inſtruits, ainſi gardez-vous bien, Meſdames, de jamais tromper un Philoſophe.

NOUVELLE VIII.

Cornes pour cornes.

L'HISTOIRE de Madame *Hélène* n'amuſa guère les Dames; elles ne furent que médiocrement touchées de ſes malheurs, parce qu'elle les méritoit en partie. Elles ne laiſſèrent pourtant pas de blâmer la cruauté du Philoſophe : toute la Compagnie trouva qu'il avoit porté la vengeance trop loin.

Quand Madame *Pampinée* eut achevé ſon récit, la REINE fit ſigne à Madame *Flamette* de conter ſa Nouvelle. Cette Dame,

empressée d'obéir, prit aussi-tôt la parole & débuta ainsi.

MES BELLES DAMES, puisque la barbarie de *Régnier* vous a mis du noir dans l'esprit, j'imagine qu'il est à propos de vous égayer par une Histoire un peu comique. C'est ce que je vais faire, en vous racontant la manière dont un Homme marié se vengea d'un de ses amis, aussi marié, qui le faisoit cocu. Cette vengeance n'a rien d'atroce, & vous fera voir que le galant homme, qui se venge d'un outrage, sait proportionner le châtiment à l'offense.

J'AI OUÏ DIRE qu'il y eut autrefois à Sienne deux bons Bourgeois, fort à leur aise, dont l'un se nommoit *Spineloffe de Tamina* & l'autre de *Sepe de Mino*. Ils étoient tous deux à la

la fleur de leur âge, demeuroient dans la même rue & s'aimoient beaucoup. Mariés l'un & l'autre, ils avoient chacun une jolie Femme. *Spineloſſe*, qui alloit très-ſouvent chez *Sepe*, ſoit que celui-ci y fût ou non, devint amoureux de ſa Femme, & ſut ſi bien lui faire la cour, qu'il ne tarda pas à obtenir ſes faveurs. Ce commerce dura aſſez long-temps, ſans que le Cocu s'en doutât. Cependant la familiarité, qui régnoit entre ſa Femme & ſon Ami, lui donna à la longue des inquiétudes, & pour éclaircir ſi elles étoient bien fondées, il prit un jour le parti de ſe cacher, vers l'heure où *Spineloſſe* avoit coutume de le venir voir. Celui-ci vint bientôt le demander, & la Femme, qui le croyoit ſorti, lui ayant dit qu'il étoit abſent, il commença par l'embraſſer ; elle ; de lui rendre baiſers pour baiſers. *Sepe*, qui voyoit ces careſſes du lieu où il s'étoit fourré, ne dit mot pour ſavoir quel ſeroit le dénouement de ce jeu. Bref, il vit ſa Femme & *Spi-*

neloſſe entrer dans la chambre à coucher & s'y enfermer ſous clef. Il eſt aiſé de juger, s'il dut être piqué de cette double trahiſon ; mais conſidérant que ſes cris, bien loin de diminuer l'outrage, ne feroient qu'augmenter ſa honte, il ne crut pas devoir éclater, & ſe contenta de rêver aux moyens de ſe venger ſans bruit. Son imagination lui en eut bientôt fourni un très-convenable, auquel il s'arrêta.

Spineloſſe ne fut pas plutôt ſorti, que *Sepe* entra dans ſa chambre & trouva ſa Femme qui raccommodoit ſa coëffure chiffonnée. Que fais-tu là, ma Femme, lui dit-il ? — Ne le voyez-vous pas ? — Si vraiment, & j'ai vu encore autre choſe, que je voudrois bien n'avoir point vu. Il lui fait alors le récit de ce dont il a été témoin, & la Femme, tranſie de peur, voyant qu'il n'y avoit pas moyen de nier, lui avoua tout, & lui en demanda pardon les larmes aux yeux. Tu ne pouvois me faire une

plus grande injure, dit le Mari ; je te pardonnerai cependant, à condition que tu feras ce que je te commanderai. — Vous ferez obéi. — Eh bien ! je veux que tu donnes rendez-vous à *Spineloſſe*, pour demain à neuf heures du matin ; j'arriverai un moment après lui, &, dès que tu m'entendras, tu le feras cacher dans ce grand coffre, & l'y fermeras à la clef. Quand cela fera fait, je te dirai ce qu'il te reſtera à faire. Suis mes ordres à cet égard, & je te jure de te pardonner, & même d'oublier ta faute.

La Femme promit tout, pour mériter fa grace, & remplit avec exactitude les intentions de fon Mari.

Le lendemain, *Spineloſſe* & *Sepe* étoient enſemble fur les neuf heures. Le premier, qui avoit promis à la Femme de fon Ami d'aller la trouver à cette heure-là, prétexta, pour fe féparer, un dîné qu'il ne vouloit point manquer. — Ce n'eſt point encore l'heure du dîné ; ainſi ne t'en vas pas ſi-tôt. — Je ne ferai point fâché d'ar-

river de bonne heure, parce que j'ai à parler d'affaires à la personne chez qui je dois dîner. Le voilà parti & rendu chez sa Maîtresse. Ils furent à peine dans la chambre, que *Sepe* se fait entendre sur l'escalier. Sa Femme feint d'avoir peur, engage le Galant à se cacher dans le coffre, l'y enferme & sort de la chambre. *Sepe* paroît & demande à sa Femme si le dîné est prêt. — Il le sera dans la minute. — Je viens de quitter *Spinelosse*, reprit le Mari : il dîne en ville chez un de ses Amis : comme sa Femme sera toute seule, allez la prier de venir manger un morceau avec nous. La Belle, que le souvenir de sa faute & la crainte d'en être punie rendoient obéissante, fit incontinent ce que vouloit son Mari, & sollicita si bien sa Voisine, à qui elle apprit qu'elle ne devoit pas attendre son Mari, qu'elle l'emmena. *Sepe* la reçut avec de grandes démonstrations d'amitié. Il fit signe à sa Femme d'aller à la cuisine, & prenant la Voisine

par la main, la conduisit dans sa chambre & ferma la porte au verrou. Que signifie ceci, dit la Voisine ? est-ce pour cela que vous m'avez priée à dîner ? c'est donc là l'amitié que vous avez pour mon Mari ? Avant de vous fâcher, Madame, répondit *Sepe*, en s'approchant du coffre & la tenant toujours par la main, daignez entendre ce que j'ai à vous dire : j'ai aimé & j'aime encore votre Mari, comme mon propre Frère. Quant à l'amitié qu'il a pour moi, j'ignore si elle est bien tendre, mais je sais bien qu'elle ne l'empêche pas de coucher avec ma Femme, comme avec vous. Il le fit hier de fraîche date & presque sous mes yeux. Or c'est parce que je l'aime, que je prétends user de représailles & borner là toute ma vengeance. Comme il a joui de ma Femme, il est juste que je jouisse de vous : c'est la moindre chose que je puisse exiger. Si vous me refusez cette satisfaction, je vous déclare qu'il ne me sera pas difficile de le surpren-

dre & de le traiter d'une manière, dont vous ne vous trouverez pas bien ni l'un ni l'autre. La Dame ne pouvoit croire que son Mari lui fût infidèle. *Sepe* lui raconta comment il s'y étoit pris pour s'en assurer. Ces particularités achevèrent de la persuader. Puisque vous avez résolu, lui dit-elle alors, de vous venger sur moi de l'outrage de mon Mari, je veux bien y consentir, mais à condition que vous ferez ma paix avec votre Femme; de mon côté, je lui pardonne volontiers le tort qu'elle m'a fait. Soyez tranquille, repartit *Sepe*; je me charge de tout; & m'engage outre cela de vous donner un des plus jolis bijoux qu'il soit possible de voir. Il commence ensuite à lui faire de tendres baisers, la pousse tout doucement sur le coffre, & en jouit autant de temps qu'il voulut.

Spineloffe, qui avoit tout entendu, entra dans une telle colère, qu'il en pensa crêver de rage, & si la crainte du ressentiment de *Sepe* ne l'eût ar-

rêté, il n'eſt pas d'injure qu'il n'eût dite à ſa Femme, tout enfermé qu'il étoit. Mais, conſidérant qu'il avoit été l'agreſſeur, & que *Sepe* ne faiſoit que lui rendre cornes pour cornes, il ſe conſola & réſolut d'être ſon ami plus que jamais.

Cependant la Voiſine, deſcendue du coffre, demande le joyau qui lui a été promis. *Sepe* ouvre alors la porte de la chambre & appelle ſa Femme, qui dit en entrant à la Voiſine : vous m'avez rendu un pain pour un gâteau. Ma Femme, dit le Mari en l'interrompant, ouvre le coffre, puis ſe tournant vers la Voiſine étonnée de voir là ſon Mari, voilà, ma belle Dame, le bijou que je vous ai promis. Il ſeroit difficile de dire lequel eut le plus de honte, ou de *Spineloſſe* qui ſavoit de quelle manière on venoit de le cocufier, ou de ſa Femme de voir ſon Mari qui avoit entendu tout ce qu'elle avoit dit & fait avec *Sepe*. *Spineloſſe*, ſorti du coffre, nous ſommes quittes, mon

Voiſin, dit-il à *Sepe*, ſans entrer dans aucune explication, & ſi tu veux m'en croire, nous n'en ſerons pas moins bons amis qu'auparavant. Puiſque nous n'avons rien à partager que nos Femmes, ajouta-t-il, je ſuis d'avis que nous les ayons en commun. *Sepe* accepta l'offre : ils dînèrent tous quatre enſemble dans la plus parfaite union. Depuis ce jour, chaque Femme eut deux Maris, & chaque Mari eut deux Femmes, ſans qu'il s'élevât jamais la moindre conteſtation entre eux pour la jouiſſance.



NOUVELLE IX.

Le Médecin joué.

APRÈS que les Dames eurent un peu causé sur les Femmes des deux Siennois, la REINE, qui n'avoit pas encore rempli sa tâche, & qui ne vouloit point violer le privilége de *Dionéo*, commença ainsi l'Histoire qu'elle devoit conter.

Rien ne me semble plus naturel que d'user de représailles envers ceux qui nous trompent : ainsi j'approuve très-fort la conduite de *Sepe* à l'égard de *Spinelosse* ; & je ne pense pas qu'on doive blâ-

mer l'Homme qui trompe celui qui l'a trompé, quoique Madame *Pampinée* ait paru insinuer le contraire dans la Nouvelle qu'elle nous a racontée. Mon dessein est de vous faire le récit d'une tromperie que vous approuverez sans doute aussi, & qui me paroît digne de toute votre attention.

UN MÉDECIN, né à Florence, avoit été faire ses études & prendre ses grades à Boulogne. De retour dans sa patrie, décoré du bonnet & de la robe de Docteur, on ne tarda pas à s'appercevoir qu'il étoit tout aussi ignorant, qu'avant son départ. Et véritablement rien n'est plus ordinaire, dans notre bonne Ville de Florence, que de voir ceux qui ont été prendre à l'Université de Boulogne, soit le grade d'Avocat, soit celui de Méde-

cin, ſoit celui de Notaire, ne cacher ſous leurs longues robes qu'une ſotte préſomption, fruit de leur craſſe ignorance. C'eſt ſur-tout ce qu'on remarqua autrefois dans le nommé *Simon de Villa*, plus riche en bien patrimoniaux, qu'en qualités acquiſes. Vêtu d'une robe d'écarlate & décoré du bonnet de Docteur en Médecine, il loua, à ſon retour de Boulogne, une maiſon, dans la rue qu'on appelle aujourd'hui *du Concombre*. Ce Maître *Simon* avoit, entre autres défauts, la manie de demander à la perſonne qui ſe trouvoit avec lui, le nom & l'hiſtoire de tous ceux qu'il voyoit paſſer dans la rue, comme s'il eût dû compoſer, d'après les faits & geſtes des paſſans, les médecines qu'il donnoit à ſes malades. Il remarqua principalement deux Peintres, dont il a été déjà queſtion pluſieurs fois, qu'il voyoit tous les jours enſemble, & qui demeuroient dans ſon quartier. On devine que c'eſt de *Lebrun* & de *Bulfamaque* qu'il s'agit. Comme il les

voyoit toujours de belle humeur, toujours prêts à rire & à danser, il s'informa quelle étoit leur profession, & apprenant qu'ils étoient Peintres & pauvres, comme la plupart des gens de leur état, il alla se fourrer dans l'esprit, qu'il n'étoit pas possible que des gens pauvres pussent être si contens & si joyeux, & qu'il falloit qu'ils eussent quelque ressource qu'on ne savoit pas, d'autant plus qu'ils avoient la réputation d'être fins & rusés. Pour savoir ce qui en étoit, il résolut de faire leur connoissance, ou tout au moins celle de l'un d'eux. Il ne tarda pas à faire celle de *Lebrun*. Dans le premier entretien que celui-ci eut avec le Médecin, il lui fut aisé de s'appercevoir que ce n'étoit rien moins qu'un sot & un parfait imbécille. Il s'amusa beaucoup de ses platitudes, & le Médecin goûta les gentillesses du Peintre, de manière que chacun trouva du plaisir dans cette nouvelle liaison. L'un se félicitoit d'avoir rencontré un esprit facile & crédule;

crédule, dont il pouvoit se moquer & tirer parti dans l'occasion ; l'autre étoit enchanté de la connoissance d'un Artiste charmant & plein d'esprit.

Le Médecin, voulant découvrir les ressources qu'il supposoit au Peintre, l'invitoit souvent à dîner, dans l'intention de se familiariser avec lui & de le faire parler. Un jour qu'il l'avoit régalé, il prit sur lui de lui témoigner son étonnement de ce que *Bulfamaque* & lui étoient si gais & si contens, quoiqu'ils n'eussent pas de biens ni l'un ni l'autre. Il le pria de lui apprendre leur secret. *Lebrun* ne put s'empêcher de rire en lui-même d'une si sotte demande, & lui fit une réponse conforme à sa bêtise. Notre Maître, dit-il, je ne dirois pas à un autre comment nous faisons, mais comme vous êtes de mes amis, je ne ferai pas difficulté de vous le dire, à condition toutefois que vous me promettrez le secret. Oh ! je vous jure de n'en jamais parler à personne, s'écria le Docteur.

Vous voyez donc, reprit le Peintre, comme *Bulsamaque* & moi vivons contens & joyeux : il n'est pourtant pas moins vrai, que notre métier ne paie seulement pas l'eau que nous buvons. Nous ne vivons pas non plus de vols ni d'escroqueries : nous sommes d'honnêtes gens à qui la conscience n'a jamais rien reproché de ce côté-là. Ce qui nous donne à vivre, puisqu'il faut vous le dire, ce sont les Courses où nous allons de temps-en-temps ; ces Courses-là nous fournissent tout ce dont nous avons besoin, sans faire le moindre tort à personne. Voilà, Monsieur le Docteur, l'unique source de notre gaieté & de notre bonheur.

Le Médecin, qui ne comprenoit pas ce que *Lebrun* venoit de lui dire, ne laissa pas de le croire de la meilleure foi du monde. Il le pria ensuite de vouloir bien lui apprendre ce que c'étoit qu'aller en Course, lui protestant qu'il n'en parleroit jamais, pas même à sa Femme. Grand Dieu ! que me demandez-vous là, s'écria

Lebrun ! ſavez-vous bien que je perdrois ma fortune & tout ce que j'ai de plus cher au monde, ſi l'on venoit à découvrir que je me ſuis ouvert là-deſſus ? que dis-je, ma propre vie ſeroit en danger, & peut-être me précipiteroit-on, ſans pitié, dans la gueule du *Lucifer* de *Saint-Gal*; ainſi, n'attendez pas que je vous le diſe jamais. *Lebrun* ne faiſant toutes ces difficultés que pour exciter davantage la curioſité du ſot Médecin, mon cher Ami, lui dit alors le Docteur, tu peux compter ſur ma diſcrétion; de ma vie je n'ouvrirai la bouche ſur rien de ce que tu me diras : je t'en donne ma parole d'honneur. Après avoir reçu pluſieurs autres proteſtations d'un ſecret éternel : jugez, lui dit *Lebrun*, de l'empire que vous avez ſur moi, de la déférence que j'ai pour votre qualité de Docteur, de l'attachement que vous m'avez inſpiré, de la confiance, en un mot, que j'ai en vous, puiſque je n'ai pas la force de vous refuſer. Vous allez donc tout

ſavoir, mais j'exige auparavant que vous me juriez, par la croix de *Monteſon*, que vous n'en parlerez de votre vie à qui que ce ſoit. Après qu'il eut fait jurer le Médecin, vous pouvez avoir ouï dire, continua-t-il, qu'il y a douze ou treize ans qu'il arriva dans cette Ville un fameux Nécroman, nommé *Michel Leſcot*, parce qu'il étoit d'Ecoſſe. Il fut accueilli avec beaucoup de diſtinction des plus notables Gentilshommes de Florence, preſque tous morts aujourd'hui. Lorſqu'il partit, il laiſſa à leur ſollicitation, deux de ſes diſciples, à qui il commanda de rendre aux Gentilshommes qui l'avoient ſi bien accueilli, tous les ſervices qui dépendroient d'eux & de leur Art. Ces deux Nécromans ſervoient leſdits Notables, non ſeulement dans leurs affaires de galanterie, mais encore dans les autres choſes, & s'accoutumèrent tellement au climat de notre Ville & aux mœurs de ſes habitans, qu'ils réſolurent de s'y fixer tout-

à-fait. Ils se lièrent d'amitié avec plusieurs personnes, sans s'inquiéter si elles étoient de famille noble ou roturière, pauvres ou riches, ne s'attachant qu'au caractère & au mérite personnel. Par complaisance pour leurs amis, ils composèrent une Société d'environ vingt-cinq hommes qui devoient s'assembler, deux fois le mois, dans un lieu qu'ils avoient eux-mêmes choisi. Là, lorsque tous les Frères étoient réunis, chacun demandoit aux deux Ecossois ce qu'il souhaitoit, & ils satisfaisoient tout le monde, autant de temps que duroit la nuit; car l'assemblée ne se tenoit jamais le jour. *Bulfamaque* & moi fîmes connoissance avec un homme de cette Confrairie, & nous devînmes tellement amis, qu'il nous y fit admettre l'un & l'autre. Cette Société dure encore, & nous sommes très-exacts, comme vous l'imaginez bien, à ne pas manquer une assemblée. C'est une chose admirable de voir la richesse des tapisseries de la salle où nous man-

geons. Les tables sont servies avec une magnificence vraiment royale. Vous seriez émerveillé à la vue du grand nombre de Domestiques de l'un & de l'autre sexe empressés à nous servir & à prévenir nos desirs. Rien n'est plus brillant, mieux travaillé que la vaisselle d'or & d'argent dans laquelle on sert les mets, qu'on a soin de varier à l'infini, afin de contenter tous les goûts. Il n'y a point d'instrument de musique, dont on ne régale les oreilles. Je ne saurois vous dire, ni combien on brûle de bougies à ces festins, ni quelle abondance de dragées de toutes les sortes, de confitures de toutes les couleurs, de vins de tous les pays, de fruits les plus recherchés il s'y consume. N'allez pas vous figurer, mon cher Docteur, que nous ayons là nos habits ordinaires ; on nous en fournit de si riches, de si précieux, que le moins bien vêtu a l'air d'un Empereur. Mais ce n'est pas tout : ce qu'il y a de plus agréable, de plus satis-

faisant, ce sont les belles Femmes qu'on y fait venir à souhait de toutes les parties du monde. Il suffit d'en desirer une, pour qu'elle y paroisse un instant après, fût-elle à deux mille lieues. On y voit la Dame de *Barbanique*, la Reine *Basque* (*a*), la Femme du Soudan, l'Impératrice d'*Osbeck*, la *Chian-chiansere* de Norvège, la *Semistance* de Berlin-sone, & la *Scalpèdre* de Narsie. Mais pourquoi m'amuserois-je à vous les compter! il doit vous suffire de savoir qu'on y voit toutes les Reines de l'univers, jusqu'à la *Schinchimure* du *Prêtre-Jean*, qui a les cornes entre les deux fesses. Après qu'on a bien bu, bien mangé, bien dansé, chacun passe dans une chambre séparée, avec la Dame qu'il a fait venir. Vous noterez que chacune de ces chambres paroît une chapelle divinement décorée. Il s'en exhale continuellement des odeurs mille fois

(*a*) Il est aisé de voir que ces noms sont de l'invention de celui qui parle.

plus agréables, que celle qui sort des boites d'épiceries de votre boutique, quand vous faites le comin. Les lits de chaque chambre sont plus riches & plus élégans, que celui du Duc de Venise. Je vous laisse à penser ce qu'on fait sur ces beaux lits. Tous les Frères ont les plus jolies Femmes qu'on puisse voir ; mais, à mon avis ; *Bulsamaque* & moi, sommes pourtant encore mieux partagés que les autres, puisqu'il fait venir le plus souvent la Reine de France & moi celle d'Angleterre, qu'on fait être les plus belles Femmes de leur Royaume. Nous avons su si bien faire, que ces Princesses n'aiment que nous, & ne pensent qu'à nous. Jugez par-là si nous devons être plus heureux que les autres, possédant les bonnes graces de deux Reines si puissantes. Vous devez bien vous imaginer, que nous savons mettre à profit la tendre affection, dont elles nous honorent. Quand nous avons besoin d'argent nous leur en demandons, & si nous desirons

mille ducats, on nous les donne incontinent. C'eſt ce que nous appelons dans notre langage aller en Courſe; car, comme les Corſaires, nous mettons tout le monde à contribution, avec cette différence cependant, qu'ils ne rendent jamais ce qu'ils ont pillé, & que nous autres le rendons, quand nous avons le néceſſaire.

Voilà, mon cher & aimable Docteur, ce que c'eſt qu'aller en Courſe. Jugez à préſent ſi j'avois tort de vous recommander le ſecret. Je ne veux plus vous exhorter à la diſcrétion, parce que vous avez trop d'eſprit pour ne pas ſentir de quelle conſéquence il eſt pour moi, que vous vous taiſiez ſur toutes les choſes que vous venez d'entendre. Ce ſeroit vous faire injure de penſer que vous fuſſiez capable de me trahir & de violer vos ſermens.

Le Médecin, dont tout le ſavoir ne conſiſtoit peut-être qu'à guérir les petits enfans de la teigne, crut tout ce que *Lebrun* lui dit, comme autant

d'articles de foi, & eut la plus grande envie d'être reçu de cette merveilleuse Société. Peu s'en fallut qu'il ne priât sur l'heure le Peintre de l'y faire entrer; mais il crut qu'il étoit bon de le mettre davantage dans ses intérêts, par de nouvelles politesses, avant de le lui proposer. Il se borna donc à lui dire, qu'il n'étoit pas étonnant qu'il menât une si joyeuse vie, puisqu'il avoit le bonheur d'être d'une si admirable Confrairie. Depuis ce jour-là, il redoubla d'attentions pour *Lebrun*, qu'il retenoit presque tous les jours à dîner & à souper. Il ne laissoit échapper aucune occasion de lui faire politesse, & recherchoit si fort sa compagnie, qu'on eût dit qu'il ne pouvoit vivre sans lui.

Lebrun, pour ne pas paroître ingrat, lui peignit le Carême, dans la salle de compagnie, & un *Agnus Dei*, dans la chambre à coucher. Il lui peignit encore dans une galerie, la guerre des chats contre les rats: ouvrage qui paroissoit aux yeux du Doc-

teur de la dernière beauté. S'il arrivoit que *Lebrun* ne soupât point chez le Médecin, ce qui étoit rare, il s'en excusoit le lendemain, en disant qu'il avoit passé la nuit avec la Compagnie, en question. Il lui dit un jour, que la Reine d'Angleterre l'ayant un peu mécontenté, il avoit fait venir *la Gumèdre* du grand Kan des Tartares. Que veut dire *Gumèdre*, demanda le Médecin? je n'entends pas ce mot-là. Je n'en suis pas surpris, répondit le Peintre; car j'ai entendu dire que le *Porc-gras* & *Vinacenne* n'en parlent point. Dites donc *Hypocrate* & *Avicenne*, répartit le Médecin. Vous avez raison, continua *Lebrun*; je n'entends pas plus vos noms, que vous n'entendez les miens. *Gumèdre*, en langue Tartare, signifie Impératrice, dans la nôtre. Oh, la belle créature! vous en seriez amoureux-fou, si vous l'aviez vue, & elle vous auroit déjà fait oublier les médecines, les ordonnances & les emplatres.

Par ces sortes de discours, le rusé

Peintre ne faisoit qu'allumer de plus en plus les desirs de l'imbécille Docteur, qui se détermina enfin à lui ouvrir son cœur, persuadé que ses bienfaits l'avoient mis entièrement dans ses intérêts. Un soir donc qu'il tenoit le flambeau, pendant que *Lebrun* travailloit au combat des chats & des rats, & qu'ils étoient tous deux seuls, il lui dit du plus grand sérieux : Vous ne sauriez vous figurer, mon cher Ami, combien je vous suis dévoué ; il n'est rien que je ne sois disposé à faire pour vous en convaincre. Fallut-il aller tout-à-l'heure à deux lieues d'ici, pour vous obliger, je partirois sans balancer. Comme je suis persuadé que vous ne m'aimez pas moins, vous ne devez pas être étonné de la prière que je vais vous faire. Depuis que vous m'avez parlé de votre agréable Confrairie, je ne desire rien tant que d'en être, & ce n'est pas sans de bons motifs, comme vous allez en juger. Je vis l'année dernière, à Cacavincigli, la plus jolie

Servante

Servante qu'il y ait peut-être dans l'Italie, &, depuis ce temps, elle ne m'eſt pas ſortie de la tête. Mon intention ſeroit de la faire venir. Que j'aurois de plaiſir à la careſſer! je lui offris, dans le temps, deux boulonnois (a) pour l'engager à m'accorder ſes faveurs; mais il n'y eut pas moyen de l'y réſoudre. Ne pourrois-je pas être admis dans votre Société? Dites-moi, je vous prie, ce qu'il faut que je faſſe pour y être reçu; ſoyez ſûr que vous aurez en moi un Compagnon qui ne vous déshonorera point. Je ſuis bel homme, mon teint eſt frais comme une roſe; je ſuis de plus Docteur en Médecine, & je penſe que vous n'en avez point dans votre Confrairie, où je pourrai par conſéquent être utile. Je ſais mille belles choſes & même une infinité de chanſons: Tenez, je vais vous en chanter une;

(a) Sorte de monnoie qui vaut environ huit deniers de France.

& le voilà qui chante. *Lebrun* mouroit d'envie de rire, mais il se retint. La chanson achevée : eh bien ! notre Ami, qu'en dites-vous, reprit le Médecin ? En vérité, répond le Peintre, il n'est pas possible de mieux chanter ni d'avoir une voix plus agréable ; elle effaceroit les sons harmonieux des violons de *Saggenali*. Vous êtes un vrai prodige. — Vous ne l'auriez jamais cru, je gage, si vous ne l'aviez entendu ? — Non, je vous jure, — J'en fais bien d'autres ; mais ce n'est pas le temps de vous montrer tout mon savoir. Apprenez que, tel que vous me voyez, je suis fils d'un Gentilhomme, quoiqu'il ne vécut qu'au Village, & que du côté de ma mère, je descends en ligne directe de la famille de *Vallechio*. Aucun Médecin de Florence n'a d'aussi beaux livres, ni d'aussi belles robes que moi. J'en ai une qui m'a coûté près de cent écus. Je vous prie donc encore une fois de me faire admettre dans votre Société. Si vous me rendez ce

ſervice, vous pouvez hardiment tomber malade quand vous voudrez, je vous promets de vous guérir *gratis*.

Lebrun l'avoit aſſez pratiqué pour n'être pas ſurpris de l'entendre parler ainſi; c'eſt pourquoi, d'après la connoiſſance qu'il avoit de ſon caractère, pour lui perſuader qu'il cherchoit une défaite; éclairez un peu de ce côté-ci, lui dit-il: je vous répondrai quand j'aurai fait les queues à ces rats. Quand le Peintre eut achevé ſon travail, il contrefit l'homme embarraſſé de la demande qui lui avoit été faite. Je ſuis perſuadé, dit-il au Docteur, que vous feriez beaucoup de choſes pour moi: auſſi vous n'avez point à faire à un ingrat. Mais ſentez-vous bien toute l'importance du ſervice que vous demandez? s'il étoit en ma puiſſance de le rendre à quelqu'un, ſoyez perſuadé que ce ſeroit à vous. Je croirois même faire peu de choſe, eu égard à votre mérite & au bien que je vous veux. Perſonne ne vous aime & ne vous conſidère plus que moi, parce

que je trouve dans tous vos discours un jugement qui me charme, un sel qui me séduit, une sagesse qu'on ne peut s'empêcher d'admirer. Vous êtes sensible à la beauté, c'est un nouveau titre à mon estime. Ouï, mon cher Ami, plus je vous connois & plûs je vous vénère. Mais la chose que vous desirez ne dépend pas de moi. Mon crédit sur ce point est moindre que vous ne croyez. Cependant comme on ne risque rien avec un homme aussi discret que vous, je vous indiquerai les moyens que vous devez prendre pour réussir ; moyens qui me paroissent infaillibles, puisque vous avez de beaux livres, de belles robes & mille belles qualités. — Parlez, ordonnez, dit le Médecin transporté de joie : vous pouvez compter que vous ne serez compromis en rien par mon indiscrétion. Il n'y a pas d'homme sur terre plus secret que moi. Dans le temps que Messire *Gasparin de Salicet* étoit Juge de Farnisopoli, il ne faisoit presque rien sans me le communiquer, parce

qu'il connoiſſoit ma circonſpection. Pour vous prouver que je ne vous en impoſe point, vous ſaurez que je fus le premier à qui il fit part de ſon mariage avec la *Bergamine*. Douterez-vous, après cela, de ma diſcrétion? Je n'aurois garde, répond *Lebrun*; & puiſque cet homme ſe fioit à vous, j'aurois grand tort ſans doute de ne pas m'y fier auſſi. Voici donc la manière dont vous devez vous y prendre pour être admis dans notre Confrairie.

Nous avons toujours un Capitaine & deux Conſeillers, qu'on change tous les ſix mois. Il eſt arrêté qu'aux fêtes de Noël prochain, *Bulſamaque* ſera élu Capitaine & moi Conſeiller. Le Capitaine peut beaucoup, pour faire recevoir un étranger. D'après cela, il me ſemble qu'il feroit bon que vous fiſſiez la connoiſſance de *Bulſamaque*. Vous êtes ſi poli, ſi aimable, que vous n'aurez point de peine à vous l'attacher, & devenu votre ami, vous l'engagerez à vous ſervir, & il le ſera

bien volontiers. Je lui ai parlé de vous, dans plus d'une circonſtance, & le bien que je lui en ai dit vous a acquis ſon eſtime. De mon côté, ſoyez ſûr que je vous ſeconderai de tout mon zèle.

Ce moyen, dit le Docteur, me paroît excellent. Si *Bulſamaque* ſe plaît avec les gens éclairés, il ne pourra point ſe paſſer de moi, quand il m'aura une fois connu. Je puis dire, ſans me vanter, que j'ai tant de ſavoir, que je pourrois en fournir à toute une Ville, & en avoir encore de reſte.

Lebrun ayant quitté le Médecin, dont il commençoit à s'ennuyer, alla trouver *Bulſamaque* pour lui conter cette belle converſation & s'en divertir avec lui. *Bulſamaque* brûloit d'impatience de voir de près cet original pour rire à ſes dépens. Le Médecin qui, de ſon côté, grilloit d'envie d'aller en Courſe, n'eut point de ceſſe qu'il n'eût vu le Camarade de *Lebrun*. Il les eut le lendemain l'un & l'au-

tre à dîner & à souper, & leur fit fort bonne chère. Ces festins en amenèrent d'autres. C'étoit tous les jours un nouveau régal pour les deux Peintres, qui faisoient les cérémonies nécessaires pour paroître désintéressés, mais qui finissoient toujours par se rendre aux invitations, parce qu'ils aimoient la bonne chère.

Le Docteur, ayant pris son temps, fit à *Bulfamaque* la même prière qu'il avoit faite à son Confrère. *Bulfamaque* feignit d'en être scandalisé, & fit cent reproches à *Lebrun*. Je jure, lui dit-il d'un ton irrité, je jure par le Dieu de *Pasignan*, que je te ferai repentir de ton intempérance de langue. Je ne sais à quoi il tient, que je ne te déchire la figure pour t'apprendre à dire nos secrets à M. le Docteur. Le Médecin lui protesta qu'il l'avoit su d'ailleurs, & parla si sagement, qu'il appaisa sa colère. Il paroit bien, Monsieur le Médecin, dit alors *Bulfamaque*, que vous avez été à Boulogne, & que vous savez garder un secret.

Je vois encore que vous n'en êtes pas resté à l'a, b, c, comme plusieurs de nos Docteurs, qui ne laissent pas de faire les fanfarons. Si je ne me trompe, vous êtes né un jour de Dimanche. *Lebrun* m'avoit bien dit que vous étiez un savant Médecin, mais il n'avoit pas ajouté, que vous saviez prendre les cœurs avec votre douce éloquence. J'ai vu peu d'hommes parler si bien & si sagement. Voilà ce que c'est, mon Ami, interrompit le Docteur en se tournant vers *Lebrun*, d'avoir affaire à des gens d'esprit ; cet honnête homme n'a-t-il pas su connoître en un instant toute l'étendue de mon rare savoir ! il vous fallut plus de temps à vous pour découvrir tout ce que je vaux. Dites-lui ce que je vous répondis, lorsque vous m'assûrates qu'il se plaisoit à la société des hommes de mérite. Il le fait, dit *Lebrun*. Vous auriez encore une bien meilleure idée de moi, continua le Docteur en regardant *Bulfamaque*, si vous m'aviez vu à Boulogne, où j'é-

tois aimé des grands & des petits, des Professeurs & des Ecoliers, tant je savois les enchanter par mes discours & mon savoir. Je maniois si bien la parole & j'étois si accoutumé à me faire admirer, que je n'ouvrois jamais la bouche sans faire rire ceux qui étoient présens. On sait aussi que j'ai été universellement regretté. On vouloit, pour me retenir, me donner le privilége exclusif d'enseigner la médecine; mais je résistai à tout, pour venir jouir ici des grands biens que je possède, & pour me rendre utile à mes compatriotes.

Hé bien, *Bulfamaque*, dit alors *Lebrun*, tu vois bien que je ne t'ai rien dit de trop à l'avantage de M. le Docteur. Tu conviendras à présent que tu avois tort de soupçonner d'exagération les éloges que j'en faisois. Je suis assuré qu'il n'y a pas de Médecin à Florence qui se connoisse mieux que Monsieur en urine d'âne, & qu'on ne trouveroit pas son pareil d'ici aux portes de Paris. Vois main-

tenant si tu peux lui refuser quelque chose. Vous avez raison, dit le Docteur, mais on ne me connoît point dans cette Ville, où je n'ai rencontré jusqu'à ce jour que de gens grossiers & bornés. Je voudrois que vous me vissiez parmi mes Confrères. Je n'ai pas besoin de cette nouvelle preuve de votre savoir, dit *Bulsamaque ;* il est facile de voir que vous êtes leur maître à tous. Je suis enchanté de connoître votre grand mérite & de le trouver fort supérieur à l'idée que je m'en étois formée. D'après cela, vous ne devez pas douter que je ne vous oblige, en tout ce qui dépendra de moi. Soyez tranquille, il ne tiendra pas à mon zèle, que vous ne soyez bientôt reçu dans notre Société.

Cette promesse lui fut renouvellée par les deux Peintres à chaque politesse qu'ils en recevoient. Ils traînèrent la chose en longueur le plus qu'ils purent, & s'amusoient beaucoup à lui persuader des extravagan-

ces. Ils lui promettoient de lui procurer la jouissance de la Comtesse de *Civillari* (*a*), qui, à les entendre, étoit la plus belle chose qui se trouvât dans le pays où l'on ne peut agir par procuration. Quelle est cette Comtesse, demanda le Médecin ? C'est, *Bulsamaque*, une très-grande Dame. Il y a peu de maisons qui ne lui paient un tribut. Les Membres de notre Société ne sont pas les seuls qui lui rendent hommage ; les Cordeliers la révèrent comme nous & sonnent, en son honneur, de la trompette de la partie postérieure. Quand elle se promène, elle se fait sentir de loin, quoique le plus souvent elle soit enfermée. Il n'y a cependant pas long-temps qu'elle passa devant votre porte, pour aller laver ses pieds dans la rivière d'Arne & prendre l'air de la campagne. Sa résidence ordinaire

(*a*) Ce mot à Florence désigne le lieu où l'on jette les immondices.

eſt au Royaume des Latrines. Son cortège eſt un grand nombre d'Officiers qui portent pour marque de ſa grandeur la verge & le *piombino*. On rencontre par-tout pluſieurs de ſes Barons, tels que le *Tamagnin* de la porte de *Dom Méta*, le manche *di Scopa*, le *Scacchera* & autres qui ſont, je crois, de vos amis, mais dont vous ne vous ſouvenez plus dans ce moment. Si nous réuſſiſſons dans notre projet, nous vous mettrons dans les bras de cette belle Princeſſe, vous conſeillant d'abandonner la Servante de *Cavavincilli*.

Le Médecin qui, dès ſa plus tendre enfance avoit été élevé à Boulogne, ne connoiſſoit pas les expreſſions groſſières dont ſe ſervoient les Peintres. Fort content du portrait qu'on lui avoit fait de cette Dame, il conſentit à en jouir; &, peu de jours après, il apprit qu'il avoit été agréé de la Société. Cette nouvelle le mit au comble de la joie. Le jour qui précéda la nuit de l'aſſemblée déſignée

désignée pour sa réception, il donna à dîner aux deux Peintres, & leur demanda la manière dont il devoit se conduire. *Bulsamaque* se chargea de l'en instruire. Il faut, en premier lieu, lui dit-il, que vous n'ayez aucune peur, sans quoi vous courrez risque de rencontrer des obstacles qui vous empêcheroient d'être reçu, & vous nous causeriez un grand préjudice. Vous vous rendrez ce soir, vers l'heure du premier somme, sur un des tombeaux qu'on a élevés devant *Sainte Marie-la-Nouvelle*, après avoir mis la plus belle de vos robes doctorales; car il est bon que la première fois vous paroissiez avec honneur dans notre Société. Vous saurez d'ailleurs que, dans la dernière de nos assemblées, la Comtesse, sachant que vous étiez Gentilhomme, promit de vous faire recevoir Chevalier d'eau froide, à ses propres dépens. Vous attendrez sur ce tombeau qu'on vous envoie quérir. Comme il ne faut vous rien laisser ignorer, voici de quelle

manière vous ſortirez delà. Une bête noire, cornue & de moyenne grandeur, paroitra devant vous & fera des ſauts & des cabrioles à vos côtés, afin de vous épouvanter, mais ſans vous bleſſer le moins du monde. Quand elle verra que vous n'avez point peur, elle s'approchera doucement de vous, & alors vous monterez deſſus, ſans frayeur & ſans nommer en aucune façon Dieu ni les Saints. Dès que vous y ſerez, vous aurez ſoin de mettre vos mains ſur l'eſtomac, ſans toucher aucunement la bête qui vous portera au petit pas au lieu où ſe tient notre Aſſemblée. Mais, ſongez-y bien, ſi, pendant tout le temps que vous ſerez avec elle, il vous arrive d'avoir peur, ou d'invoquer Dieu ou les Saints, je vous avertis, qu'elle pourroit fort bien vous jetter dans quelque trou puant. Ainſi, Monſieur, ſi vous ne vous ſentez pas le courage néceſſaire, je vous conſeille de demeurer chez vous ; car, ſans être plus avancé, vous nous rendriez un très-mauvais ſervice.

Je vois bien, dit le Docteur, que vous ne me connoissez pas encore; on diroit que vous ne jugez de moi, que par ma robe & par mes gants. Si vous saviez ce que j'ai fait à Boulogne, lorsque j'allois avec mes amis voir les Courtisannes, vous ne douteriez pas de mon courage. Un soir une de ces Filles, qui n'étoit pas plus haute que le coude, & qui n'en paroissoit que plus méchante, refusa de venir avec nous. Savez-vous ce que je fis? je la pris par les cheveux, &, après lui avoir donné plus de cent coups de poings, je la jettai, je crois, à plus de cent pas de moi & la forçai à nous suivre. Une autre fois, n'étant accompagné que d'un petit garçon, je passai de nuit, sans avoir peur, devant le cimetière des Cordeliers, quoiqu'on y eut enterré une femme ce jour-là même. Ainsi, reposez-vous sur moi; je suis plus aguerri que vous ne sauriez l'imaginer. Au reste, pour être mis décemment, je prendrai la robe d'écarlate,

que je portai le jour que je fus reçu Docteur. Soyez certain que la Compagnie sera charmée de me voir, & qu'elle ne tardera pas à m'élire Capitaine. Attendez-vous à des merveilles, puisque la Comtesse, qui ne m'a pas encore vu, est déjà si fort amoureuse de moi, qu'elle veut me faire Chevalier d'eau froide. Vous verrez si je ne saurai pas bien tenir mon rang de Chevalier. Laissez-moi recevoir, & vous serez émerveillés de ma conduite. C'est le mieux du monde, dit *Bulsamaque*, mais ne vous moquez pas de nous : sur toutes choses, soyez exact au rendez-vous à l'heure indiquée : il est essentiel qu'on vous y trouve, quand on ira vous chercher. Je vous dis ceci, parce qu'il fait froid, & que Messieurs les Médecins n'aiment pas à le sentir. N'ayez nulle inquiétude, répondit le Docteur ; je ne suis point frilleux. Je puis vous assurer que, lorsqu'il m'arrive de me lever la nuit pour aller à la garde-robe, ce à quoi tout le monde est exposé, je ne mets

jamais que ma robe-de-chambre fur mon corps. Ainfi, je me trouverai fans faute au rendez-vous à l'heure convenue.

Les Peintres fe retirèrent fort contens des difpofitions du Docteur, qui, auffi-tôt que la nuit fut venue, trouva un prétexte, auprès de fa Femme, pour mettre fa belle robe. Il fe rendit au temps marqué fur l'un des tombeaux de *Sainte-Marie*, & y attendit patiemment la bête, malgré le grand froid qu'il faifoit. *Bulfamaque*, qui étoit grand, vigoureux & agile, mit un de ces mafques cornus, dont on fe fervoit à certains jeux qu'on a abolis, & fe revêtit d'une peau bien velue, de manière qu'on l'eût pris pour un ours, à cela près, que le mafque repréfentoit la figure du Diable. Dans cet équipage il va, fuivi de *Lebrun*, qui vouloit être témoin de la fcène, fur la Place neuve de *Sainte-Marie*, & n'a pas plutôt apperçu le Médecin, qu'il fe met à fauter, à fiffler & à pouffer des hurlemens af-

freux. A cette vue le Médecin, plus peureux qu'une femmelette, sent ses cheveux se dresser, tremble dans toutes ses fibres & commence à regretter son lit. Cependant l'envie de voir les merveilles dont on l'avoit entretenu, jointe à la certitude que la bête ne lui feroit aucun mal, l'emporta sur la peur & il se rassura un peu. Après que *Bulsamaque* eut fait quelque temps le furieux, il s'approcha ensuite du tombeau où étoit le Médecin & s'y arrêta. Le Docteur, qui trembloit encore de frayeur, ne savoit s'il devoit monter ou non sur la bête. A la fin, craignant qu'elle ne s'impatientât & ne le punît, cette seconde peur chassa la première, & le fit monter tout doucement sur l'animal, disant, Dieu veuille me conduire. Il se rangea du mieux qu'il put, & ne manqua pas de mettre, comme on le lui avoit recommandé, ses mains contre la poitrine. Alors *Bulsamaque* prit, à petit pas, le chemin de *Sainte-Marie-de-l'Echelle*, & porta

notre Docteur jusqu'auprès des Dames de *Ripoli*. Il y avoit dans ces cantons-là des fosses où les Paysans des environs portoient les immondices & le sur-abondant de la Comtesse de *Civillari*, dont ils engraissoient leurs champs. *Bulfamaque* s'étant approché du bord d'une de ces fosses peu profondes, & ayant bien pris son temps, porte la main sur un des pieds du Médecin, le pousse avec autant de force que d'adresse, & le jette dans la fosse la tête la première. Il se met ensuite à sauter, à gambader, à hurler de nouveau, & passant le long de *Sainte-Marie*, vers le pré de *Tous-Saints*, il rejoignit *Lebrun* qui l'attendoit avec impatience, & qui n'avoit pu continuer de le suivre, de peur de faire entendre les éclats de rire qui lui échappoient malgré lui. Ravis de joie, ils s'avancèrent tous deux vers la fosse, pour voir comment se tireroit d'affaire le Docteur embrené. Le pauvre Diable se voyant dans un lieu si abominable, se démenoit de

ſon mieux pour en ſortir, & retombant tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, il ſe barbouilla depuis la tête juſqu'aux pieds, & ne s'en retira qu'avec une peine extrême, & non ſans avoir avalé quelques drachmes de la matière infecte. Il ſe ſervit de ſes mains, au défaut d'autre choſe, pour ſe défaire du plus gros de la ſaleté, & s'en retourna chez lui, fort affligé, & ſans ſon bonnet doctoral, qu'il avoit laiſſé dans la foſſe. Il ſe fit ouvrir promptement, à force de frapper. A peine fut-il entré & eut-il fermé la porte, que *Lebrun* & *Bulfamaque*, qui l'avoient ſuivi de loin, s'approchèrent de la maiſon, pour tâcher d'entendre de quelle façon Maître *Simon* ſeroit reçu de ſa Femme. Ils entendirent qu'elle lui diſoit toute ſorte d'injures. Mon Dieu, s'écrioit-elle, que vous méritez bien ce châtiment! vous alliez ſans doute voir quelque Maîtreſſe, & vous vouliez qu'elle vous trouvât paré, c'eſt pourquoi vous avez pris votre belle robe d'écarlate. La voilà bien pro-

pre! ne devriez-vous pas être content d'avoir une Femme comme moi? je me contente bien de vous, moi qui aurois autant de Galans que j'en voudrois. Vous êtes un beau Médecin de merde! Je voudrois que ceux qui vous ont emplâtré de la sorte, vous eussent arraché la vie, pour vous apprendre à courir après d'autres Femmes, lorsque vous en avez une chez vous à qui vous n'avez rien à reprocher. Cette musique dura jusqu'à près de minuit, c'est-à-dire, autant de temps qu'il en fallut pour laver M. le Docteur.

Le lendemain matin *Lebrun* & *Bulfamaque*, qui ne vouloient pas se brouiller avec le Médecin, se peignirent le corps avec une couleur bleuâtre, comme si c'étoit l'empreinte de plusieurs coups qu'ils eussent reçus. Ils allèrent dans cet état trouver Maître *Simon*. Ils n'eurent pas plutôt mis le pied sur la porte, qu'ils sentirent qu'on n'avoit pas encore pu emporter toutes les mauvaises odeurs,

Le Médecin les voyant paroître, alla au-devant d'eux & les salua comme à l'ordinaire. Les Peintres n'agirent pas de même; ils firent les fâchés, &, au-lieu de répondre à ses salutations, ils s'exhalèrent l'un & l'autre en imprécations contre lui, en l'accusant de trahison & de perfidie. C'est bien mal à vous, lui dirent-ils, de nous trahir de la sorte, nous qui n'avons cherché qu'à vous rendre service. Vous êtes cause que cette nuit nous avons été roués de coups, & qu'il ne s'en est fallu de guère qu'on ne nous ait laissés morts sur la place. Peu s'en est même fallu qu'on ne nous ait chassé de la Confrairie, où nous avions donné les ordres nécessaires pour que vous y fussiez reçu. Si vous doutez du mauvais traitement que vous nous avez attiré, visitez un peu notre corps, & vous verrez les meurtrissures dont il est couvert. Puis s'étant retirés dans un coin peu éclairé, ils lui montrent leur estomac livide, qu'ils ne laissèrent pas

long-temps découvert, pour qu'il ne s'apperçut point de la fupercherie. Le Médecin cherche à fe juftifier, & leur conte fa trifte aventure. Je voudrois, dit *Bulfamaque*, qu'on vous eût jetté du pont dans la rivière. Qu'aviez-vous affaire de vous recommander à Dieu ou à fes Saints? ne vous avions-nous pas averti? je vous jure, fur mon honneur, que je ne m'y fuis point recommandé. Quel menfonge! reprit le Peintre. Vous vous y êtes fi bien recommandé, que celui qui alla vous quérir nous l'a rapporté, & a ajouté que vous trembliez de tous vos membres, fans favoir où vous étiez. Vous nous avez joué là d'un tour que nous ne méritions pas; ce fera pour nous une leçon, dont nous ferons notre profit. Sera bien fin celui qui nous dupera encore.

Le Médecin leur demanda pardon, fit de fon mieux pour appaifer leur prétendue colère, de peur qu'ils ne publiaffent fon aventure; elle n'auroit

pas manqué de lui faire tort & de le rendre tout au moins l'objet de la raillerie publique ; c'eſt pourquoi il leur fit plus d'honneurs, plus de careſſes qu'auparavant.

C'eſt ainſi que nos deux Peintres enſeignèrent au Docteur *Simon de Villa* ce qu'il n'avoit point appris dans l'Univerſité de Boulogne.





NOUVELLE X.

La Trompeuse trompée.

On devine aisément que la Nouvelle de la Reine dut fort amuser la Compagnie ; il y eut certains endroits qui firent rire jusqu'aux larmes. *Dionéo*, qui vit que c'étoit à son tour de conter une Histoire, prit la parole presqu'aussi-tôt après que la Reine eut fini son récit, & voici en quels termes il s'exprima.

Il est clair, comme le jour, MES BELLES DAMES, que les tromperies les plus plaisantes sont celles qu'on fait à un

trompeur, & que plus le trompeur est fin, plus la tromperie fait plaisir. Celle que je vais vous raconter vous plaira, j'ose le dire, plus que toutes celles que vous avez entendues jusqu'à présent, quoiqu'il y en ait eu, parmi le nombre, de très-piquantes. Ce qui me fait parler ainsi, c'est que la Dame, qui en fut la victime, étoit plus rusée & plus habile dans l'art de tromper, qu'aucune des Femmes dont on ait encore fait mention dans cette Journée.

IL ÉTOIT autrefois d'usage, dans les Villes maritimes, comme il l'est encore aujourd'hui, de porter dans un grand magasin, connu en plusieurs pays, sous le nom de Douane, toutes les marchandises nouvellement débarquées & d'en remettre aux Com-

mis, chargés de les recevoir, un état où leur prix étoit marqué. Les Commis, après les avoir enrégiſtrées ſur leurs livres, & s'être fait payer les droits, donnoient enſuite aux Marchands un petit magaſin ſéparé, pour les ſerrer. Les Courtiers s'informoient de la qualité & du prix des marchandiſes de chaque magaſin, & du nom du Marchand, pour en procurer le débit, moyennant un certain bénéfice. C'eſt ce qui ſe pratiquoit & ſe pratique encore à Palerme, port de mer des plus fréquentés de la Sicile.

Les Femmes de cette Ville ſont très-galantes, très-intéreſſées, très-corrompues; avec cela elles ont tant de manége, que, quiconque ne les connoîtroit pas, les prendroit pour les Femmes du monde les plus honnêtes. La plupart ſont belles & bien faites; elles s'attachent ſur-tout aux étrangers, parce qu'elles les plument plus aiſément que les nationaux. Elles ne voient pas plutôt un nouveau débarqué, qu'elles s'informent de ſon

nom & de sa fortune, & pour être mieux au fait de ses richesses, elles prient les Commis de la Douane de leur laisser consulter leurs régistres, où elles trouvent la liste & le prix des marchandises qui lui appartiennent, & font ensuite de leur mieux pour attirer notre homme dans leurs filets. Vous ne sauriez croire le nombre de Négocians qu'elles ruinent. Bienheureux ceux qui en sont quittes pour leurs marchandises, & qui n'y laissent pas la peau & les os.

Après ces détails, qui m'ont paru nécessaires, vous saurez qu'il n'y a pas long-temps qu'un jeune Florentin, nommé *Salabet*, mais plus connu sous le surnom de *Nicolas de Chignien*, fut envoyé par ses Maîtres dans cette Ville avec un reste d'étoffes de laine, qu'il n'avoit pu vendre à la foire de Salerne, & qui pouvoient valoir cinq cens écus. Après en avoir donné l'état aux Commis de la Douane & les avoir serrées dans un magasin, il chercha à s'amuser par-ci par-là, dans

la Ville, sans montrer beaucoup d'empressement de s'en défaire. Ce jeune homme étoit fort bien fait de sa personne. Une de ces Femmes, avides d'étrangers, qui en avoit entendu parler, & qui fut bientôt au fait de l'état de ses affaires, jetta les yeux sur lui, persuadée qu'elle n'auroit pas de peine à le plumer. C'étoit une fine Commère, connue sous le nom de Madame *Blanche-Fleur*. Elle ne tarda pas à s'en faire remarquer, & joua si bien son rôle, que le Florentin la prit pour une Dame de conséquence. Comme il avoit assez bonne opinion de lui-même, il ne douta point que son air ne l'eût charmée, & résolut de mener cette intrigue à son dénouement. Il cherche donc tous les moyens de se lier avec elle, & passant & repassant sans cesse devant sa porte, il eut le plaisir de s'appercevoir qu'il ne déplaisoit pas. Après avoir eu l'art de le bien enflammer, & lui avoir fait entendre qu'elle éprouvoit pour lui une égale tendresse, la Belle lui

dépêcha ſecrètement une de ſes Femmes, fort habile dans l'art de négocier une affaire de galanterie. L'Ambaſſadrice prit le ton qu'il falloit pour réuſſir dans ſa miſſion, & lui dit, preſque la larme à l'œil, que ſa bonne mine avoit tellement fait impreſſion ſur ſa Maîtreſſe, qu'elle n'avoit pas un inſtant de repos, & qu'elle conſentiroit volontiers à le voir en cachette, s'il vouloit ſe trouver à une Etuve qu'elle lui déſigneroit. Enſuite elle tira de ſa bourſe un anneau qu'elle lui remit de ſa part, comme un gage de ſon amour.

Salabet étoit au comble de la joie. Il prend l'anneau, l'examine de près, le baiſe avec tranſport, & l'ayant mis à ſon doigt, il répond à la bonne Commiſſionnaire, que Madame *Blanche-Fleur* ne fait que lui rendre juſtice, en le payant de retour; qu'il penſe à elle nuit & jour, qu'il l'aime au-delà de toute expreſſion, & qu'il n'y a pas de lieu où il ne ſoit prêt d'aller pour ſe procurer le plaiſir de

la voir. Elle n'a qu'à me faire ſavoir le jour & le moment, & je m'y rendrai.

La Dame, inſtruite de ſes diſpoſitions, lui renvoie ſur l'heure ſa Confidente pour lui dire à quelles Etuves il devoit aller la trouver, le lendemain après Vêpres.

L'heure du rendez-vous venue, *Salabet*, qui ne s'étoit venté à perſonne de ſon aventure, ſe rend chez le Baigneur, & apprend avec plaiſir que l'Etuve étoit retenue pour Madame *Blanche-Fleur*. A peine y avoit-il paſſé quelques minutes, qu'il vit arriver deux Servantes chargées, l'une d'un beau & grand matelas de futaine, l'autre d'un panier plein de proviſions. On étendit le matelas ſur un lit, avec des draps de fin lin, bordés d'or & de ſoie, qu'on couvrit d'une courte-pointe, d'un boucaſſin de Chipre très-blanc & de deux oreillers brodés magnifiquement. Après cela, les deux Servantes entrèrent dans la chambre du bain & le lavèrent avec ſoin.

Madame *Blanche-Fleur* ne ſe fit pas attendre long-temps. Elle arriva, accompagnée de deux autres Servantes, & fit mille careſſes à *Salabet*, dès qu'elle fut ſeule avec lui. Après bien des ſoupirs pouſſés de part & d'autre, & bien des baiſers donnés & rendus, il n'y a que vous ſeul, dit la Dame, qui ayez pu me faire venir ici. Il n'y a pas eu moyen de me défendre de vos charmes, trop aimable Toſcan; vous avez embrâſé mon cœur. Après pluſieurs galanteries de même force, ils ſe déshabillèrent & entrèrent tous nuds dans le bain, aidés des deux Servantes. La Dame, ſans permettre que perſonne portât la main ſur ſon corps, ſe lava elle-même avec un ſavon compoſé de différentes odeurs où celle du muſc dominoit, après quoi elle ſe fit eſſuyer par les Servantes avec des draps très-fins & parfumés. Le Florentin fut ſervi avec le même ſoin. Ils furent portés l'un & l'autre ſur les épaules des Servantes, bien enveloppés, dans le lit qui avoit été

préparé. Un inſtant après, on tira les draps mouillés & on laiſſa le Couple amoureux ſur les autres draps, qu'on avoit arroſés d'eau de roſe, d'eau de fleur d'orange, de jaſmin & d'eau de naphte, toutes priſes dans de petits flacons d'argent très-beaux. Ils furent enfin régalés de confitures & de vins exquis, ſi bien que *Salabet* ſe croyoit en Paradis. Mais rien ne le charmoit tant que la beauté de Madame *Blanche-Fleur.* Il auroit ſouhaité de tout ſon cœur qu'on ſe fût diſpenſé de tant de cérémonies, pour ſe trouver ſeul avec la Dame; auſſi lui tardoit-il infiniment que les Servantes ſe retiraſſent. Il s'ouvrit à ce ſujet à la Belle, qui leur ordonna auſſi-tôt de paſſer dans une autre pièce & de laiſſer ſeulement dans la chambre une bougie allumée. Les Amans ne ſe virent pas plutôt ſeuls, qu'ils commencèrent à s'embraſſer & à goûter les plaiſirs de l'amour. Le Florentin ne ſe laſſoit point de répéter les jouiſſances, d'autant plus délicieuſes, qu'il

se croyoit le plus aimé de tous les hommes. Quand la Dame comprit qu'il étoit temps de se lever, elle sonna ses Femmes pour l'habiller, & leur ordonna de servir encore du vin & des confitures, pour reconforter le Galant, qui en avoit besoin. Avant de se séparer, mon cher ami, lui dit-elle, tu serois bien aimable & me ferois grand plaisir, si tu voulois venir souper & coucher ce soir chez moi. *Salabet*, qui en étoit véritablement épris, & qui croyoit ne devoir qu'à l'amour les plaisirs qu'il avoit goûtés avec elle, lui répondit, que son desir le plus ardent étoit de faire quelque chose qui lui fût agréable, & qu'il étoit disposé de coucher, non-seulement ce soir-là, avec elle, mais tous les jours de sa vie, si elle le trouvoit bon. Après cette réponse ils se séparèrent.

La Dame ne manqua pas de faire parer sa chambre & de donner des ordres pour préparer un magnifique soupé. Le Florentin fut reçu le mieux

du monde. On lui fit bonne chère, & le repas fut égayé par mille jolis propos. De la table il passa dans la chambre à coucher. L'odeur des parfums les plus doux qu'il respira en entrant, la richesse des meubles, l'air de décence & les manières polies de la Maîtresse du logis, tout lui persuada qu'il avoit affaire à une personne du premier rang & fort riche. Quoiqu'il eut entendu dire des choses désavantageuses sur son compte, il regardoit tout cela comme un effet de la calomnie & de la jalousie, & supposé même qu'elle eût joué quelqu'un, il ne pouvoit se figurer qu'elle fût capable de le tromper. Il coucha ce soir-là avec elle, & eut tous les sujets du monde de s'en féliciter. Il se croyoit aussi aimé, qu'il étoit amoureux, & la Belle n'épargna rien pour le nourrir dans cette idée. Le lendemain, elle lui fit présent d'une belle ceinture d'argent avec une bourse, en lui disant, mon cher Ami, tu peux disposer de tout ce que je pos-

ſéde ; comme s'il t'appartenoit. Depuis que je t'ai donné mon cœur, je ſuis à toi plus qu'à moi-même, & tu peux par conſéquent te regarder ici comme le maître & y commander comme chez toi. *Salabet* répondit à cela, par de nouvelles careſſes & par les aſſurances d'un attachement inviolable. Il ne s'en ſépara, que pour aller à la place où les Marchands ont coutume de ſe rendre ; & profitoit de tous ſes momens de liberté pour aller prendre du plaiſir chez elle, ſans qu'il lui en coutât rien. Peu de temps après, il profita d'une occaſion qu'il eut de vendre ſes draps avec beaucoup de profit. La Belle, en ayant été inſtruite incontinent par ſes Eſpions, jetta un dévolu ſur la ſomme qu'il en avoit retirée, & prépara ſes batteries pour la lui enlever. *Salabet* vint quelques jours après ſouper avec elle : il n'y eut point de careſſes qu'elle ne lui fit ; elle ſe montra ſi paſſionnée, que le Florentin crut qu'elle alloit expirer entre ſes

ses bras. Il suffisoit qu'il louât quelque chose, pour qu'elle le pressât de le recevoir. Elle voulut lui faire accepter deux très-belles tasses d'argent; mais, comme il avoit déja reçu pour plus de trente écus de présens, sans avoir jamais fait pour elle un sol de dépense, il crut devoir refuser celui-là, quelque instance qu'elle lui fit. Elle ne s'inquiéta point de ce refus, parce qu'elle étoit bien assurée de la sincérité de son attachement, d'après toutes les mesures qu'elle avoit prises pour lui persuader qu'elle l'aimoit avec autant de désintéressement que de passion. Pendant qu'ils étoient occupés à s'entretenir de leur tendresse mutuelle, une des Servantes de la Dame vint lui dire qu'elle avoit quelque chose à lui communiquer en particulier. Elle sort & rentre un quart-d'heure après, fondant en larmes. Elle se jette sur son lit & se lamente sans rien dire à son Amant. Celui-ci, surpris d'un changement si subit, vole

vers elle, la prend entre ses bras & se met à pleurer de compagnie. Qu'as-tu donc, ma chère Amie? d'où viens que tu pleures ainsi? quelle est la cause de ton chagrin? ne me le cache point, ma douce Amie. Elle ne lui répond qu'en redoublant ses pleurs. Il lui parle encore, & après qu'il l'eut priée bien fort : Hélas! mon doux Ami, s'écria-t-elle, je ne sais ce que je dois dire, ni ce que je dois faire. J'ai le plus grand chagrin du monde. Je viens de recevoir des lettres de Messine, parmi lesquelles il y en a une d'un de mes Frères, qui me prie de lui envoyer mille écus dans huit jours, dussai-je engager ou vendre tout ce que j'ai au monde, parce que, sans cela, il aura la tête tranchée sur un échafaud. Je suis au désespoir. Le moyen de trouver cette somme en si peu de temps! s'il m'eût au moins donné quinze jours pour me retourner, je pourrois la lui procurer. Je vendrois une de mes terres; mais un terme si

court m'en ôte les moyens. Je sens que je ne pourrai survivre à la douleur d'apprendre la mort de mon Frère, & là-dessus, larmes & doléances de recommencer.

Salabet, qui auroit été plus clairvoyant, s'il eût été moins amoureux, croyant ses larmes sincères, & que ce qu'elle disoit étoit la vérité même, se mit à la consoler. Il ne me seroit pas possible, Madame, de vous prêter les mille écus, parce que je ne les ai pas en mon pouvoir; je n'en possède que cinq cens, & je vous les offre de bon cœur, si vous pouvez me les rendre d'ici à quinze jours. Par bonheur, je vendis hier mes draps, sans quoi je n'aurois pu vous offrir un sol. Quoi, mon cher Ami, tu t'es donc laissé manquer d'argent, puisque tu n'en as que depuis hier, que ne m'en demandois-tu? car, quoique je n'aie pas les mille écus, j'en avois toujours cent & même deux cens à ton service. Un manque de confiance de cette

nature ne me permet pas d'accepter l'offre que tu me fais. *Salabet*, plus touché de ces paroles que de tout ce qui lui avoit été dit & fait auparavant : il faut, ma bonne Amie, que ce ne soit pas là ce qui t'empêche de prendre mes cinq cens écus ; car, sois assurée que si j'avois eu besoin d'argent, je n'aurois pas fait la moindre difficulté de t'en demander, d'après la connoissance intime que j'ai de ton affection pour moi. Je reconnois à ce trait, mon cher *Salabet*, que tu m'aimes véritablement, & que je ne me suis pas trompée en te choisissant pour mon bon Ami. C'est ce qui s'appelle être généreux & délicat, que de prévenir ainsi ma demande, & de m'offrir une aussi grosse somme d'argent. Tu m'étois déjà bien cher, mais tu me le deviens encore davantage par un tel procédé. Rien n'est plus noble ; vous voulez que je vous sois redevable de la tête de mon Frère ; c'est un service que je n'oublierai jamais. C'est avec regret

pourtant que j'accepte vos cinq cens écus, parce que je ſais que les Marchands ſont dans le cas de faire valoir leur argent & de manquer de bonnes affaires faute de fonds; mais, ce qui m'enhardit, c'eſt l'eſpérance de te rendre ſous peu de jours cette ſomme, & plutôt que d'y manquer, j'engagerai toutes les maiſons qui m'appartiennent. En diſant ces derniers mots, elle ſe laiſſa tomber, en pleurant, ſur le viſage du Florentin, qui, pour ne pas l'abandonner à ſon chagrin, paſſa la nuit avec elle. Il n'eut rien de plus prſſé, le lendemain, que d'aller chercher les cinq cens écus, ſans attendre qu'elle l'en fît ſouvenir. Il les lui remit de bonne grace, & ſans exiger d'autre aſſurance que la parole qu'elle lui avoit donnée de les lui rembourſer ſous quinzaine. La Dame les reçut en riant du cœur & pleurant des yeux. Elle ne manqua, comme on le peut croire, de renouveller au Marchand, avant de le quitter, les aſſurances de ſon

amour & de sa juste reconnoissance.

Ce fut toute autre chose les jours suivans. Parvenue à son but, elle changea de marche. *Salabet*, qui précédemment pouvoit la voir à toute heure du jour & de la nuit, trouvoit souvent sa porte fermée. C'étoit beaucoup quand, de sept visites qu'il lui faisoit, il y en avoit une d'heureuse; sans compter que ce n'étoit plus le même accueil, ni la même chère qu'auparavant. Un mois s'étoit écoulé au-delà du terme pris pour le payer, que Madame *Blanche-Fleur* ne parloit pas de s'acquitter. *Salabet* prit sur sa timidité de lui demander son argent. On ne lui répondit que par de mauvaises défaites. Ce fut alors seulement qu'il comprit qu'il avoit été trompé & joué. Il ne se possédoit pas de rage d'avoir été dupe à ce point. Mais qui ne l'eût été comme lui? Comment se figurer qu'une Femme qui s'étoit conduite avec tant d'art & de finesse n'étoit qu'une Comédienne? Ce qui le fâchoit sur-tout, c'étoit de n'avoir

pas exigé une reconnoiſſance des cinq cens écus. Comment les r'avoir? ſe plaindre? il n'avoit ni preuve ni témoin, & il vit bien que Madame *Blanche-Fleur* étoit Femme à tout nier. Il n'oſa même s'ouvrir à perſonne ſur ſon aventure, crainte qu'on ne ſe moquât de lui, ayant ſur-tout été averti par pluſieurs perſonnes de ſe défier de la Dame. Ce qu'il y eut de plus fâcheux pour lui fut qu'il reçut ordre de ſes Maîtres de leur envoyer les cinq cens écus par la voie de la Banque; car, le jour même qu'il avoit vendu ſa marchandiſe, il n'avoit pas manqué de leur en donner avis. Pour cacher la ſottiſe qu'il avoit faite & s'épargner les juſtes reproches qu'il méritoit, au-lieu d'aller à Piſe, comme on le lui avoit ordonné, il paſſa à Naples, où étoit alors le nommé *Pierre Canigian*, Tréſorier de l'Impératrice de Conſtantinople, homme d'eſprit & d'une grande pénétration, & intime ami de *Salabet*. Celui-ci alla le trouver dans ſon malheur, lui conta

quelques jours après ſon aventure, lui demanda conſeil & le pria de lui donner les moyens de gagner ſa vie, étant dans la ferme réſolution de ne plus reparoître à Florence. Après lui avoir fait les reproches qu'il méritoit, & lui avoir fait ſentir tout ce qui pouvoit réſulter contre lui de ſon imprudence, il lui conſeilla de retourner à Palerme. Il lui dit la conduite qu'il devoit y tenir, & lui prêta de l'argent pour lui faciliter le moyen de réuſſir dans le projet qu'il lui ſuggéra. *Salabet* goûta ſes avis & ſe mit en devoir de les ſuivre. Il fit faire pluſieurs ballots bien arrangés & bien marqués, & ayant acheté une vingtaine de bariques où il y avoit eu de l'huile; il les remplit d'eau, embarqua le tout ſur un vaiſſeau & s'en retourna à Palerme, muni des inſtructions de ſon Ami. Il donna en arrivant la liſte & le prix des marchandiſes aux Commis de la Douane, les fait enrégiſtrer en ſon nom, les mit en magaſin, & déclara qu'il étoit

dans l'intention de ne les vendre qu'après en avoir reçu une grande quantité d'autres qu'il attendoit.

Blanche-Fleur ne tarda pas d'en être inſtruite, & apprenant que ce qu'il avoit apporté valoit environ deux mille écus, ſans compter ce qu'il attendoit encore, crut qu'elle ne feroit pas mal de lui rendre ſes cinq cens écus, dans l'eſpérance de lui arracher une plus forte ſomme. Dans ce deſſein, elle l'envoya chercher, & *Salabet*, devenu plus prudent, & qui s'étoit attendu à cela, ne fit aucune difficulté d'aller la trouver, & ſe félicitoit en lui-même de ne s'être point brouillé avec elle. Il fut mieux accueilli que les dernières fois, & on feignit d'ignorer qu'il eût reçu de nouvelles marchandiſes. La Belle lui fit d'abord de grandes excuſes de ce qu'elle ne lui avoit pas rendu ſon argent dans le temps, ajoutant qu'elle ne doutoit point que ce manque de parole ne l'eût mis de mauvaiſe humeur. J'avoue, Madame, lui répon-

dit-il en riant, que j'eus alors des affaires qui me chagrinèrent un peu; mais le temps & mes Amis m'ont fourni d'autres ressources. Je suis de telle humeur contre vous, Madame, & je vous en veux si fort, que j'ai vendu la plus grande partie de mon bien pour m'établir dans cette Ville. J'y ai déjà pour plus de deux mille écus de marchandises, & j'en attends de Ponant pour plus de trois mille encore. Je vous suis trop attaché, l'amour que vous avez su m'inspirer est trop profondément gravé dans mon cœur, pour que je puisse vivre éloigné de vous. Votre société est devenue nécessaire à mon bonheur. Il semble que vous m'ayez ensorcellé tant je m'occupe de vous le jour & la nuit. Vous me faites grand plaisir, mon cher Ami, de m'apprendre que vous êtes dans l'intention de vous fixer dans notre Ville. Soyez assuré que mon amour ne s'est pas plus refroidi que le vôtre, & si j'ai paru moins passionnée dans les derniers temps, vous

ne devez vous en prendre qu'aux chagrins domeſtiques qui m'étoient ſurvenus. Quand on eſt dans l'affliction, il eſt bien difficile de faire bon viſage à ſes Amis. A préſent que mes chagrins ſont finis, ſoyez aſſuré que je ſerai plus honnête & plus aimable que je ne l'ai été par le paſſé, ſans néanmoins être plus amoureuſe; car, je vous le répète, vous n'avez point ceſſé de m'être cher. Au reſte, une de mes plus grandes afflictions fut de n'avoir pu vous rendre, au terme convenu, l'argent que vous m'avez prêté d'une manière ſi généreuſe; vous fûtes à peine parti qu'il me rentra des fonds. Je vous les aurois envoyés, ſi j'avois eu votre adreſſe; mais puiſque vous voilà de retour, vous les prendrez vous-même. Cela dit, elle fit apporter un ſac où étoient les mêmes cinq cens écus qu'elle avoit reçus, & le lui mit dans les mains, en le priant de voir ſi le compte y étoit. Dieu ſait ſi *Salabet* dut être content. Il prit le ſac, compta les écus, & en trouva cinq cens

ni plus ni moins. Il dit ensuite à la Dame qu'il étoit très-persuadé de la vérité de ce qu'elle venoit de lui dire, & en même temps si satisfait d'elle, que tout ce qu'il avoit seroit toujours à son service. Vous pourrez vous en convaincre dans le besoin, ma Belle Dame, ajouta-t-il, sur-tout quand j'aurai mon ménage en Ville. Ils se quittèrent tous deux fort contens l'un de l'autre, du moins à en juger par les apparences. Le Florentin continua de la voir, & elle de lui faire toutes les politesses qui étoient en son pouvoir. Ils avoient leurs vues l'un & l'autre; mais le Galant étoit bien loin de se laisser duper une seconde fois. Il ne songeoit au contraire qu'à se venger de la tromperie qu'il avoit essuyée, & de celle qu'on lui préparoit, car il lui fut facile de s'appercevoir que Madame *Blanche-Fleur* ne lui avoit rendu les cinq cens écus que dans le dessein de lui en excroquer mille & davantage, si la chose étoit possible. Un jour qu'elle l'avoit prié à souper

& à coucher, il feignit, en arrivant, une tristesse qu'il n'éprouvoit pas. On auroit dit qu'il alloit mourir, tant le chagrin qu'il affectoit paroissoit l'avoir changé. La Belle, qui ne peut s'empêcher de remarquer sa mélancolie, lui en demanda la cause. Il se fit long-temps presser pour s'expliquer, & lui répondit enfin qu'il étoit ruiné; que le vaisseau sur lequel on avoit chargé les marchandises avoit été arrêté par les Corsaires de Monégue, qui demandoient dix mille écus pour le rendre, & qu'il falloit qu'il en donnât mille pour sa part, s'il vouloit récupérer ce qui lui appartenoit. Je n'ai pas un seul écu pour le moment en mon pouvoir, ajouta-t-il, car les cinq cens que vous m'avez rendus, je les ai envoyés à Naples pour faire acheter des toiles qu'on m'enverra ici. Je pourrois bien me défaire des marchandises que j'ai au magasin de la Douane; mais, dans ce temps-ci, j'y perdrois presque la moitié. Malheureusement pour moi, je suis

trop peu connu à Palerme pour pouvoir emprunter une somme si considérable. Voilà, ma belle Amie, le sujet de mon chagrin. Si je ne trouve pas promptement de l'argent, mes marchandises seront portées à Monégue, &, après cela, il n'y a plus de ressource. Madame *Blanche-Fleur*, qui croyoit que c'étoit autant de perdu pour elle, fut véritablement affligée de cet accident, & pensa aux moyens qu'il y avoit à prendre, pour empêcher que les marchandises ne fussent pas portées à Monégue. Tu ne saurois croire, mon bon Ami, combien je partage ta peine; Dieu m'est témoin que si j'avois mille écus à mon pouvoir, je te les prêterois sur l'heure & sans balancer; mais je ne suis pas en argent. Lorsque vous me prêtâtes les cinq cens écus, j'en empruntai cinq cens autres, pour parfaire les mille dont j'avois besoin, & m'adressai à un homme qui prend trente pour cent d'intérêt. Si vous voulez emprunter sur ce pied-là, il vous prêtera, j'en

ſuis ſûre, tout ce que vous voudrez. Mais, je vous en avertis, il faudra lui donner de bons gages. Tout ce que je puis faire, pour vous obliger, eſt de m'engager moi-même pour vous, ſi l'on veut de mon cautionnement; mais, ſi on le refuſe, quelle ſûreté trouverez-vous? quels gages pourrez-vous donner? *Salabet* ſentit d'abord le motif de ces offres & comprit parfaitement que ce ſeroit elle-même qui prêteroit l'argent; ce qui lui fit grand plaiſir. Quelque exhorbitant que ſoit l'intérêt qu'on exige, lui répondit-il, vous m'obligerez grandement de me faire prêter les mille écus, puiſque la néceſſité m'oblige d'en paſſer par-là. Pour ſûreté, je n'en puis donner de meilleure que les marchandiſes que j'ai à la Douane. J'offre de les faire écrire au nom du Prêteur, me réſervant toutefois le droit de garder les clefs du magaſin, ſoit pour faire voir les marchandiſes aux Courtiers, ſoit pour être aſſuré qu'on ne les gâte point, ou qu'on n'en enlève

point, ou qu'enfin on ne les change point contre d'autres de moindre valeur.

La Dame trouva la sûreté suffisante & la condition ne lui parut pas déplacée. Elle promit de parler au Prêteur, & envoya quérir le lendemain un Courtier de ses amis, qu'elle mit au fait du rôle qu'il devoit jouer, & lui donna les mille écus pour les porter à *Salâbet*, qui fit écrire au nom de cet Homme les ballots qu'il avoit à la Douane. Cela fait, le Florentin s'embarqua le même jour & alla rejoindre à Naples son Ami *Pierre Canigian*, à qui il remit l'argent qu'il lui avoit emprunté. Il lui raconta la vengeance qu'il avoit tirée de la Sicilienne, & le remercia du sage expédient qu'il lui avoit indiqué pour ravoir ses cinq cens écus. Après s'être quelque temps diverti, à Naples, aux dépens de la Femme qui l'avoit joué, & dont il s'étoit bien vengé, il retourna à Florence, où il avoit eu soin de faire passer à ses Maîtres

les cinq cens écus qui leur apparte- noient.

Madame *Blanche-Fleur*, ne voyant plus reparoître *Salabet*, & l'ayant fait chercher vainement dans tout Palerme, commença à soupçonner qu'elle avoit été la dupe à son tour. Après avoir attendu deux mois sans avoir de ses nouvelles, elle fit ouvrir le magasin, & l'on trouva que les bariques, qu'on croyoit pleines d'huile, ne l'étoient que d'eau de mer avec un peu d'huile pardessus. On éventra les ballots qui n'offrirent que des étoupes, à l'exception de deux où il y avoit des draps de peu de valeur. La belle Sicilienne, se voyant ainsi attrapée, pleura beaucoup les cinq cens écus rendus, mais plus encore les mille écus prêtés, disant à qui vouloit l'entendre, qu'il ne faisoit pas bon se jouer à un Toscan.

DÈS que *Dionéo* eut terminé ſon récit, on diſcourut un moment ſur les deux perſonnages qui en avoient fait le ſujet, & tout le monde s'accorda à loüer le conſeil de *Pierre Canigian* & la ſageſſe du Florentin qui le mit à profit. Puis la REINE, voyant que la fin de ſon règne étoit arrivé, ôta ſa couronne de laurier de deſſus ſa tête, & la poſa ſur celle de Madame *Emilie*, en lui diſant d'un air gracieux, je ne ſais, Madame, quelle REINE nous aurons en vous, mais il eſt certain que ſi votre gouvernement répond à votre beauté, il ſera des plus agréables.

Madame *Emilie* rougit un peu moins de ce qu'elle avoit été élue Reine, que d'avoir été loüée ainſi

devant ſes Compagnes ſur un point très-propre à exciter leur jalouſie. Après avoir tenu quelque temps ſes yeux baiſſés, par modeſtie, & que la rougeur de ſon viſage fut paſſée, elle donna ſes ordres au Maître d'Hôtel, & s'adreſſant enſuite à la Compagnie : Vous n'ignorez pas, AIMABLES DAMES, dit-elle, que lorſque les bœufs ont travaillé une partie du jour, on s'empreſſe de leur ôter le joug pour les laiſſer paître librement dans les bois; vous n'ignorez pas non plus que les jardins & les vergers plantés de diverſes ſortes d'arbres ne ſont pas moins agréables, que les forêts où l'on ne voit que des chênes. Je penſe donc, d'après cette obſervation, que nous devrions prendre un peu plus de liberté, & ne pas nous aſſujettir à traiter un même ſujet dans toutes

les Nouvelles d'une journée. C'est pourquoi, dans la Journée de demain, il sera libre à chacun de traiter le sujet qu'il lui plaira le plus. Par ce moyen, les Histoires seront plus variées; sauf à la Personne qui me succédera dans la Royauté de nous ordonner de suivre l'ancienne méthode. Après s'être ainsi expliquée, elle donna congé à chacun jusqu'à l'heure du souper.

Toute l'Assemblée loua la sagesse de la nouvelle REINE sur les choses qu'elle venoit de dire. On se dispersa ensuite pour aller s'amuser, celui-ci d'une façon, celui-là d'une autre. Les Dames passèrent leur temps à faire des chapelets & des bouquets de fleurs, les Hommes à jouer & à chanter. L'heure du souper venue, on se mit à table & l'on mangea

gaiement, à côté de la belle fontaine. Après le souper, vint la danse & le chant. La nouvelle REINE, pour suivre l'ordre établi par ses Prédécesseurs, commanda à *Pamphile* de chanter une chanson. *Pamphile* obéit aussi-tôt, & voici les couplets qu'il chanta :

LES PLAISIRS que je dois à ta faveur suprême,
Amour, sont pour mon cœur d'une douceur extrême,
Et je me trouve heureux
De brûler de tes feux.

Tel est le transport de ma joie
Qu'envain je voudrois le cacher;
Non, je ne saurois m'empêcher
Qu'il n'éclate & ne se déploie.
Aussi brille-t-il en mes yeux.
Celle qui règne dans mon ame,
Par l'éclat de son rang, me rend égal aux Dieux;
Et ce bonheur est l'excès de ma flame,
Fait un tourment léger & gracieux.

Mes chants ne sauroient faire entendre
Tout le plaisir que je ressens :
Mes efforts seroient impuissans
Pour l'exprimer & le bien rendre ;
Et, quand ma langue le pourroit,
Toujours faudroit-il me contraindre,
Ou ma joie en douleur bientôt se changeroit.
Mais vainement j'essayerois de la peindre,
Ma foible voix jamais n'y suffiroit.
Amour, eh! quoi, pouvois-je croire
Qu'un jour je tiendrois dans mes bras
Tant de graces & tant d'appas ?
Pouvois-je espérer cette gloire,
Et qu'il me fût jamais permis
D'imprimer des baisers de flame
Sur des lieux nuancés de roses & de lys ?
Qui le croiroit ? mais au fond de mon ame,
Plaisirs divins, restés ensévelis.

La chanson achevée & applaudie par la Compagnie, chacun se mit à en commenter le

ſens pour découvrir la perſonne qui en faiſoit le ſujet, & que *Pamphile* vouloit dérober à leur connoiſſance. Malgré toutes les recherches & toutes les combinaiſons qu'on fit, perſonne ne devina ſon ſecret. La REINE ne tarda pas d'ordonner à la Compagnie de ſe ſéparer, & les Dames, ainſi que les Meſſieurs, qui avoient beſoin de repos, allèrent volontiers ſe coucher.

Fin de la huitième Journée.

TABLE
DES NOUVELLES
DU HUITIÈME VOLUME.

Fin de la Table du huitième Volume.